

W-FENEC

MAGAZINE



FRANCK CARDUCCI - ULAN BATOR - DOPPLER - ISLANDSGATE
B.R.E.T.O.N.S - EL COYOTÉ - QUEEN(ARES) - FRANCE DE GRIESSEN
LOUIS L'INSOLENCE - THE GATHERING - MADBALL - KNOCKED LOOSE

JB HANAK



0626

ÉDITO

Dans moins d'un an, on aura un nouveau président (ou une nouvelle présidente), la campagne est déjà lancée, les candidatures pleuvent, mais une seule inquiète vraiment : celle du RN. Ce n'est plus un parti de caniveaux qui se faisait ridiculiser à chaque tour, c'est devenu un parti «respectable», «républicain», un parti qui s'affiche avec les plus riches, les plus puissants, des tables étoilées parisiennes au Grand Prix de Monaco. Quand il y a 25 ans, on descendait dans la rue pour dire la honte de les voir sur les affiches électorales du second tour, ils sont les bienvenus quasiment partout et rarement mis en face de leurs actes. Si on ne fait que les écouter, on peut entendre Marine Le Pen nous dire : « Je suis le plus grand défenseur des droits des femmes ». Une belle parole, mais peut-on dire autre chose quand on prétend aux plus hautes fonctions de l'État ? Dans les actes, quand il s'agit de réellement défendre le droit des femmes, le Rassemblement National devient économe. À Carpentras, le maire fraîchement élu a annoncé la suppression de la subvention accordée au Planning familial. C'était évidemment une priorité !

Dans le discours toujours, impossible d'être homophobe, pourtant à Faches-Thumesnil, le nouvel édile, choisi par ses conseillers le 3 avril, ne tarde pas à passer à l'action... en annulant la sixième édition de la marche des fiertés, prévue 3 semaines plus tard. Là aussi, il fallait urgemment prendre cette décision... Nos élus ne sont pas payés à ne rien faire... Ni dans le Nord, ni dans les Pyrénées (à Elne) où le nouveau maire a fait repeindre un passage piéton qui était aux couleurs de l'arc-en-ciel. Là encore, c'est le genre de décision qui ne doit pas attendre une seule seconde ! À l'échelle locale, les actes expriment l'homophobie tout autant qu'à l'échelle européenne où Jordan Bardella a voté contre la résolution qui fait de l'Union Européenne une zone de liberté pour les personnes LGBTI+.

Une des vieilles marottes du FN/RN, c'est la censure dont ils feraient l'objet, ils défendent la liberté d'expression du peuple, surtout quand on attaque les propagandistes... Les éminences grises de Bardella ont même réfléchi pour lui faire sortir une punchline qui claque : « La controverse est toujours préférable à la censure, et les excès de liberté aux dérives de l'arbitraire. » Wouaw. On dirait presque un sujet du bac philo (oui, tu as échappé à un éditio sur les sujets de bac). Beau discours. Et dans les faits ? Surprise... Quand ils sont au pouvoir, les membres du RN censurent à tout va... À Castres, la nouvelle mairie s'est empressée d'annuler une pièce de théâtre programmée par l'ancienne, à Bagnols-sur-Cèze (18.000 habitants), elle a supprimé le tiers des subventions aux associations culturelles pour pouvoir renforcer la police municipale. Et à Vauvert, le maire a fait annuler l'exposition d'un photographe et un festival de jazz. Pour quelles raisons ? Les idées véhiculées par ces différents événements ne sont pas en accord avec la ligne du parti... On a le droit à de la censure sans échapper à la controverse. On est en plein dans les dérives de l'arbitraire...

Et ce ne sont que des actions municipales. C'est désastreux pour les habitants (force à vous), mais les dégâts sont limités à ces petits territoires... Imaginez ce que cela pourrait être à l'échelle du pays ? La campagne a commencé et c'est au quotidien qu'il faut se battre pour le droit des femmes, contre l'homophobie, contre la censure, contre la xénophobie et tous ces maux incarnés par l'extrême droite.

■ Oli

Photo : Nolive

SOMMAIRE

006 JB HANAK

019 CARPENTER BRUT

022 LIVE : MADBALL

031 DOPPLER

044 FLYING DONUTS

048 LIVE : FURY DESK

059 B.R.E.T.O.N.S

064 LIVE : KNOCKED LOSE

073 ULAN BATOR

081 LIVE : THE GATHERING

088 ISLANDSGATE

097 LIVE : LORD OF THE LOST

105 EL COYOTÉ

114 LIVE : GEORDIE GREEP

118 FRANCE DE GRIESSEN

127 ICE CHEMICALS

129 FRANCK CARDUCCI

136 LIVE : DEPORTIVO

147 LOUIS L'INSOLENCE

154 LIVE : MINA TINDLE

165 INTERVI OU : QUEEN(ARES)

170 DISQUE OUBLIÉ : PANTERA

172 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

182 DANS L'OMBRE : TOM HOWLIN' BANANA

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Eric, Nolive, Gab, JC, Guillaume Circus,
Gui de Champi, Deux Fré, Julien, Pyo...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : Pierre Aé



NE[WTF]S

Isolée du monde, la Russie copie les marques occidentales mais aussi les groupes, ainsi on a pu voir récemment des “sosies”, mais de qui ?

- A. Lost in Kyiv
- B. MetallicA
- C. Linkin Park
- D. Angine de Poitrine

Il y a 20 ans, Lordi explosait à l'Eurovision, cette année, ils étaient invités et ont joué un medley de covers dont...

- A. Sapés comme jamais
- B. Poupée de cire, poupée de son
- C. Ainsi font, font, font, les petites marionnettes
- D. Papa Pingouin

Marc Zellweger, le chanteur de Paleface Swiss s'est énervé lors du Download parce

- A. que Periphery jouait après eux
- B. qu'il n'a vu aucun drapeau suisse dans le public
- C. qu'ils jouaient en même temps que Hollywood Undead
- D. qu'il n'avait le droit qu'à un repas gratuit

23 ans que le Download Festival existe et pour la première fois en 2026, on y a vu

- A. un drapeau breton
- B. un déguisement de papa pingouin
- C. un anglais sobre
- D. un groupe avec une chanteuse en tête d'affiche

QUI A DIT ?

À l'époque, ce qu'on faisait ressemblait plus à du post-rock. On a joué en dernier, la salle était pleine, peut-être 900 personnes, et on a fini le concert à quatre... on a vidé la salle..

- A. Doppler
- B. Queen(Ares)
- C. Ulan Bator
- D. El Coyoté

Sur scène, le morceau a pris une ampleur qu'on n'avait pas anticipée. Le public s'en empare, chante les paroles, et ça devient un vrai moment collectif.

- A. B.R.E.T.O.N.S
- B. El Coyoté
- C. Louis L'Insolence
- D. Ulan Bator

Ai-je des moments d'égarement, de perte d'équilibre, de tristesse ? Absolument. Je n'en triomphe pas en permanence.

- A. France De Griessen
- B. Queen(Ares)
- C. JB Hanak
- D. Franck Carducci

Je suis très punk dans le sens années 80-90 du terme : je fais ce que je veux et je vous emmerde !

- A. JB Hanak
- B. Franck Carducci
- C. Tom de Howlin' Banana
- D. France De Griessen

Quand je fais de la musique, quand je crée, je redeviens comme un enfant : insouciant et sans limites.

- A. Ulan Bator
- B. Islandsgate
- C. El Coyoté
- D. Louis L'Insolence



JB HANAK

UNE INTERVIEW DOUBLÉE D'UNE COUV' POUR UN ÉCRIVAIN DANS UN MAGAZINE MUSICAL ? ET POURQUOI PAS ! VOUS ALLEZ DÉCOUVRIR QUE JB HANAK EST BIEN PLUS QUE ÇA ET MÉRITE DONC COMPLÈTEMENT SA PLACE DANS NOS PAGES, AU DÉTOUR DE CET ENTRETIEN FOISSONNANT RÉALISÉ EN FIN DE MATINÉE DANS UN BAR PRÈS DE BARBÈS. IL EST QUESTION DE CINÉMA, DE NATIONALISME JAPONAIS, DE COLLABORATIONS HALLUCINANTES, DE LA PERTE D'UN ÊTRE AIMÉ, DE PROVOCATION, DE MUSIQUE (DE PIERRE RICHARD À MIKE PATTON, EN PASSANT PAR COBRA ET DDAMAGE)... ACCROCHEZ-VOUS !

Salut JB ! La dernière fois qu'on se voyait, c'était peu après la sortie de Sales chiens, lors d'une conversation croisée très riche avec Sam Guillerand (Mag #54). Là, tu viens tout juste sortir de Bâtards, ton 2ème livre, qu'est-ce qui s'est passé entre les deux ?

Ma dernière expo de grands formats a tourné à Rennes, Paris, Bordeaux, Tokyo, et on a réalisé un film d'animation avec un artiste qui s'appelle Kélit Raynaud, en faisant de la modélisation 3D de mes peintures et un double album d'Hexahedre, un projet que j'ai avec Cyril Laurent d'Aix-en-Provence, en illustration sonore dessus. Ça a super bien fonctionné et ce n'est pas près de s'arrêter car j'ai des propositions d'expo jusqu'à fin 2026-2027. Avec Hexahedre, on a aussi fait des remixes de Melaine Dalibert, des morceaux de piano ambient à la Brian Eno, produits par David Sylvian. Ensuite on a monté Earbleed, un groupe de punk-hardcore avec deux copains. C'est initialement un duo math-rock qui existe depuis 12-15 ans, mais ils m'ont recruté car ils en avaient marre de jouer à deux. Je fais la guitare et le chant, pour l'instant, on est juste en phase de maquettage, mais je m'amuse comme un fou. Pour être honnête, la guitare, c'est de la noise, et le chant, c'est des hurlements de porcs qu'on égorge. Il faut que ça saigne !

J'ai aussi intégré un groupe de rock qui s'appelle Signal, à l'initiative de David Sztanke (chant) et Bertrand KingQ4 (batter). Ils ont fait un mini album de six titres tous les deux, un des derniers trucs produits par Steve Albini, qui n'est pas encore sorti. Ils avaient envie de défendre le projet en live donc ils ont monté un groupe, on est cinq, et m'ont pris à la guitare. On est un peu fainéants, on n'a fait que deux concerts en deux ans pour le moment, ça met du temps à démarrer mais je suis hyper content. Sinon j'ai bossé comme un acharné sur Bâtards depuis 3 ans, en m'accordant une

toute petite parenthèse écriture. Je participe au prochain ouvrage collectif sur les K7 de Sam Guillerand, rencontré grâce à toi. Les textes que j'ai écrits viennent vraiment du fond de mon cœur, de ma mémoire, de ma nostalgie. Je me suis plié à l'exercice avec un plaisir de gamin à qui tu offres un jouet et qui est comme un petit fou de jouer avec, donc merci.

Tiens, petit aparté, un des précédents ouvrages participatifs de Sam, Explosions textiles, portait sur les premiers t-shirts de groupes achetés. C'était quoi le tien ?

Jimi Hendrix ! Je considère que j'ai une chance extraordinaire et la première, c'est mon phare dans la vie : mon grand frère. Toute personne qui nous lit, qui a eu un grand frère ou une grande sœur passionné.e de musique connaît ce truc : le fait d'avoir des découvertes précoces grâce à ton aîné.e. Le premier CD que j'ai eu, c'était donc Into the dragon de Bomb The Bass, un cadeau de mon grand frère, et le premier CD que j'ai acheté, c'était Electric ladyland de Jimi Hendrix. J'en suis tombé totalement fan. J'ai dû l'écouter 3 000 fois, et quelques semaines après, j'achetais un tee-shirt Hendrix aux Puces. Il y a un côté un peu vieux journaliste de Rock & Folk, mais je m'en fous, j'assume à mort ! Mes goûts musicaux sont super larges et je ne suis pas un rétrograde conservateur du r'n'r, mais Hendrix, quoi... Tu peux en parler avec des mecs comme David Vincent de Morbid Angel ou Buzz Osborne des Melvins, il y a de la lumière dans leurs yeux, ils sont tous fans eux aussi ! J'étais en 6e et j'avais des potes dont le premier tee-shirt était Use your illusion des Guns, et là y a vraiment de quoi avoir la honte ! (rires)

Comment peut-on te présenter ? D'aucuns ont plusieurs cordes à leurs arcs, mais toi, pour reprendre la formule de Thomas VDB que

j'aime beaucoup, tu as carrément plusieurs arcs !

On n'arrête pas de me le ressortir, donc il faut que j'accepte ce mot : artiste pluridisciplinaire. Ça me faisait chier au début car il y a un côté très académique, mais il n'y a pas vraiment d'autres moyens de le dire... Je vais un peu contrebalancer en disant que tout ce que j'entreprends au niveau des arts plastiques, de la musique ou de la littérature, c'est ultra sincère, instinctif. Je ne suis pas quelqu'un qui fait des coups, à la recherche du buzz. Moi, c'est avec les tripes, de manière frontale. Tu m'as déjà vu sur scène... j'ai l'impression d'écrire des romans qui hurlent et c'est pareil, tu te retrouves devant mes peintures, j'ai envie qu'elles te foutent un gros coup de poing dans la gueule. Il me semble qu'il y a un lien commun entre mes trois disciplines. C'est ultra condensé avec plein d'influences qui sont toutes compressées entre elles, à tel point que je finis par les écraser pour en faire un truc personnel et le balancer à la gueule des gens de manière assez violente. Je suis très punk dans le sens années 80-90 du terme : je fais ce que je veux et je vous emmerde ! On évoquait l'instagrammeuse Mulov en off tout à l'heure, et elle disait un truc auquel je souscris complètement, à savoir que les artistes se sont tous transformés en mini entreprise néolibérale, via Meta, Instagram, Tik Tok, et je vomis là-dessus. Je veux continuer à faire mes trucs de manière indépendante, n'appartenir à aucune institution, être libre comme un putain d'électron libre.

Et ce besoin de toucher un peu à tout, il t'est venu comment ?

C'est venu de manière graduelle, avec une première étape hyper longue. Tout était pour la musique, et plus particulièrement le groupe dDamage avec Fred, mon grand frère, nécessitant énormément d'investissements, de sacrifices... Pendant ces 20 ans de carrière, j'ai donc laissé couvrir des choses qui crevaient d'envie de sortir, comme une cocotte-minute qui n'a pas le bouchon pour laisser s'échapper la vapeur. Et quand c'est sorti, que ce soit pour les arts-plastiques ou la littérature, ça n'a pas fait semblant ! J'ai un pote artiste-peintre qui m'a dit, en voyant mes premières expos il y a dix ans, que j'avais un niveau hallucinant alors que je commençais juste. Mais je commençais juste... à les montrer ! Car depuis que j'ai 14-15 ans, je travaille seul, dans mon coin, et c'est finalement sorti comme un abcès qui explose.

Au cours de ta carrière, justement, tu as eu plein de collaborations diverses et variées. On va revenir sur certaines d'entre elles. Laquelle est la toute première ?

En 2003, juste avant le troisième album de dDamage (Radio ape, 2004), qui nous a fait percer et sortir du cadre underground, on a fait un EP de collaborations avec TTC (groupe de rap français signé chez Ninja Tune), Hi-Tekk (un des deux rappeurs de La Caution), et Doseone (un des rappeurs d'Anticon). Là, c'est vraiment l'explosion absolue du hip-hop indé un peu expérimental, associé à la musique électronique, fin 90's-début 2000. Ça nous a apporté une visibilité de dingue et le distributeur français, La Baleine, n'était vraiment pas prêt pour la sortie de Radio ape. Ils avaient commandé 200 albums pour la distribution France, et on l'a rappelé pour lui dire qu'on avait quand même fait un bon travail de communication en amont. Le mec m'a un peu pris de haut au téléphone, et résultat, à une semaine de la sortie on avait 2000 précommandes, juste à la Fnac ! Sans compter les petits disquaires et autres réseaux. Certes, il y avait eu le buzz d'être le premier groupe français à signer sur Planet Mu pour un album, mais le dDamage/TTC, qui s'était en plus retrouvé sur une compilation Active suspension vs clapping music qui a cartonné, a doublement permis de faire connaître le nom à l'époque.

Laquelle t'a rendu le plus fier ?

Je te citais tout à l'heure l'album de Bomb The Bass, mon tout premier CD offert par mon grand frère quand j'étais gosse, un des albums les plus importants de ma vie. Il y a un morceau instrumental sur ce disque, qui est dans la bande son du jeu vidéo Xenon 2, sur lequel je passais des heures devant mon Atari. C'est la première musique qui m'a véritablement électrisé, à tel point qu'à 11 ans, je voulais devenir musicien de jeux vidéo. Ce truc m'a conditionné, et 30 ans plus tard, on s'est retrouvés à travailler avec ce mec, Tim Simenon, pour faire un 4 titres featuring Jon Spencer et Jack Dangers ! Je suis fier de plein de collab' mais ce disque, aujourd'hui épuisé et ultra collector, fait partie de la mythologie de ma vie, comme une pierre angulaire. Travailler avec l'artiste qui t'a donné envie de devenir artiste, c'est un life achievement de malade mental. J'ai l'impression de te parler d'un truc de maître japonais ou de Léonard de Vinci qui transmet son savoir, et c'est incroyable !



La collab' la plus «what the fuck» ?

J'hésite vraiment... Bon, Pierre Richard, c'est toujours le truc qui rend les gens dingues. Comme les autres, cette collab' résulte d'une succession de petits événements improbables en amont. Là, je la dois à l'autrice Ingrid Astier, une fan de la première heure de dDamage. Elle nous avait contactés en 2010 car elle écrivait un roman (Angle mort) dans lequel un des gangsters va braquer une banque en écoutant dDamage dans l'autoradio. Quelques années plus tard, elle veut prolonger l'aventure avec un recueil de poésie, Petit éloge de la nuit, sous forme d'abécédaire. On récupère la lettre D pour dDamage et on écrit chacun un texte, mon frère et moi. Le livre sort, elle me propose de venir faire une lecture musicale pour la release party, mais préfère que ce soit un comédien qui lise les textes. Et là, au téléphone, elle m'annonce que ce sera Pierre Richard et qu'on a rendez-vous à 18h pour être sur scène à 19h. J'arrive avec ma guitare et mon ampli, Pierre est déjà là, il me regarde un peu comme un enfant perdu et me dit : «Bon, on commence dans une heure. On fait quoi ?». J'ai fait quelques ambiances chill à la guitare, en mode chant des baleines et ça s'est hyper

bien passé, même s'il m'a avoué plus tard, qu'il pensait au début que c'était n'importe quoi, qu'on n'avait rien en commun, etc.

Ce n'est pas pour le buzz ou casser l'internet en deux que je fais ça, mais plutôt pour relever des défis personnels. Tu as une montagne devant toi, ça te fout un vertige pas possible et tu te dis que tu ne vas jamais réussir à la gravir. Et plus ça te semble impossible, plus ce sentiment de satisfaction sera grand quand tu réussis à le faire. Quand tu as Pierre Richard devant toi qui te dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? », que tu lui réponds : « Je ne sais pas ! », et que c'est dans 1h, tu as ce shot d'adrénaline complètement dingue.

La collab' à côté de laquelle tu es passé ?

Je suis hyper triste de ne pas avoir davantage travaillé avec Mike Patton. On a certes bossé ensemble, un truc de commande pour la B.O du jeu vidéo Tortues Ninja Shredder's revenge (2022), mais il y a eu ensuite un échange d'e-mails où l'on prévoyait de collaborer pour quelque chose de plus perso. Le message se terminait par Mike Patton me disant que ce n'était pas le bon moment, qu'il avait trop de boulot, mais que je revienne vers lui plus tard



parce qu'il trouvait ma musique magnifique. J'ai encore l'e-mail, j'en avais la chair de poule à l'époque. Je lui ai réécrit 3-4 fois, de manière assez cool, genre en deux ans, mais il ne m'a jamais répondu. Après, on a des amis en commun, on se recroisera peut-être un jour et si ça se trouve, inch'Allah ça se fera, mais je n'allais pas faire le casse-couille de service. « Je t'en supplie Miiiike, c'est tellement important pour ma carrière... » >> [rires]

La collab' que tu aimerais faire, quel que soit l'art, si le champ des possibles t'était ouvert ?

On est d'accord que tu attends une réponse de l'ordre de l'irréel ? Parce que c'est tellement fantasmé le truc auquel je pense...

Oui oui, en mode : impossible n'est pas JB Hanak !

[Rires]. Steve Albini avait dit un jour qu'il aurait rêvé de produire un album d'AC/DC, moi ça serait de bosser avec les frères Coen. Je ne veux pas laisser l'impression que ça puisse être possible et je te fais vraiment une réponse d'enfant, là. Même Tarantino est irrégulier, mais les frères Coen, c'est la perfection absolue, un parcours sans faute, rempli de chefs d'œuvres. Il y a un truc de sensibilité chez eux, de dualité, de contradiction assumée, auquel je m'identifie complètement et que je revendique dans mon travail, à ma petite échelle bien sûr.

Ton film préféré des frères Coen ?

Wow ! Super difficile comme question... Alors déjà, laisse-moi te dire qu'il n'y en a aucun que

je n'aime pas. Par nostalgie, c'est mon joker, je vais en prendre un que j'ai vu enfant. J'aurais pu te citer Barton Fink, mais putain : Arizona Junior ! Complètement cartoonesque ! John Goodman s'échappant de son tunnel de prison sous la pluie, et qu'ils reprennent un plan comme dans les films de zombie, avec sa tête qui sort en hurlant... Ouais, définitivement, Arizona Junior !

Bon, on va se focaliser un peu sur Bâtards. Est-ce qu'un deuxième livre s'envisage comme un deuxième disque, est-ce que tu vois des ponts entre les deux ?

Pas vraiment. Dans dDamage avec mon frère, on composait tous les jours comme des machines, et la seule prise de tête qu'on avait, c'était de choisir à la fin un bon tracklist parmi nos 40-50 morceaux. Le deuxième livre, pour moi, ça a été dix fois plus prise de tête. Réussir à se renouveler sans se répéter en même temps, c'est un équilibre difficile. On peut les rapprocher dans le sens où les livres sont complémentaires, mais ce n'est pas une suite du tout. Je ne voulais pas d'un Sales chiens 2. Dans les retours que j'ai, il y a plein de gens qui lisent Bâtards sans avoir lu le premier. Il marche tout seul et j'en suis hyper content. J'avais beaucoup plus de questionnements dans le processus d'écriture du deuxième livre que dans le processus du deuxième disque, c'est sûr et certain.

Et ce deuxième livre, tu l'avais en tête quand tu as terminé Sales chiens ?

Non, vraiment pas. Le Japon, j'y suis allé neuf fois dans ma vie, et de manière très intense ces dernières années. J'y vois toujours des potes, dont certains ont inspiré des personnages du livre, des gens que je considère comme ma famille. Et durant mes trois derniers voyages, entre 2023 et 2025, c'est progressivement devenu une évidence. Il fallait que je fasse un livre sur mon univers là-bas. On n'est pas comme dans Tintin ou Astérix et Obélix, où tu reprends la même formule et tu la declines dans différents pays. Je parle de famille, d'émotions, de mes tripes, et bien sûr de la scène, de l'underground musical, des trucs déviants, qui vont de la musique déviante aux comportements déviants.

Le Japon que tu nous présentes est en effet assez particulier...

J'aime bien cette métaphore du produit révélateur en laboratoire photographique. Mon Japon dans Bâtards, ce n'est pas un Japon carte postale. C'est un Japon révélateur, dans le sens où toutes ces embrouilles, tous ces personnages qui s'autoexcluent, ces comportements extrêmes, se révèlent de manière très différente par rapport au conditionnement de cette société. Il n'y a pas de place pour ces gens-là dans ce pays, il n'y a pas de lieux associatifs pour les jeunes (rires). Tu vois, quand dans Sales chiens, je suis dans des repères communistes auto-gérés en Italie, même si ça se passe mal, que c'est super chaud du cul... les lieux existent. Tu n'as pas ça au Japon. Là, on croise des gens atypiques qui essayent de faire des choses, mais ça mène tout de suite à des embrouilles, des comportements super bizarres, et c'est chaud parce qu'au Japon, il y a une règle qui est radicale. Dès que tu as le moindre problème que ce soit, c'est la personne qui s'exclue de la société qui a tort. On a des situations qui dégénèrent différemment par rapport à l'Occident, et donc un mode opératoire de narration qui va être différent. En ce sens, ça fait un livre autonome qui va pouvoir intéresser des gens qui n'ont pas de liens avec ma scène musicale. Des personnes qui sont fans du Japon pourront trouver dans mon livre un témoignage qui est assez inédit en France. Bâtards a même été validé par Amélie Nothomb !

Est-ce que toutes les anecdotes et galères dans le livre sont vraies ?

Oui, absolument, mais je ne te cache pas que j'ai aussi inclus des éléments de tournées japonaises dDamage post 2005, la première qu'on a faite là-bas. Après, je retravaille comme un scénariste l'agencement, la chronologie, car j'ai cette obsession d'écrire des livres ultra fluides, qui se lisent super vite, et où l'action est constamment à l'optimum. Donc oui, je suis obligé de tricher sur l'organisation narrative, mais je n'ai aucun problème avec ça, à partir du moment où tous les ingrédients de mes livres reposent sur du vécu.

À l'inverse, y a-t-il des situations trop extrêmes que tu as cachées ?

Complètement. Il y avait des choses que j'avais mises dans les premiers jets de manuscrits, et mes éditeurs m'ont fait remarquer que je devrais un peu me calmer. C'était au-delà de violent, c'était insupportable. Il y a une limite que tu dépasses à un moment et c'est trop, ça dessert vraiment ton propos. Quand je suis lancé, j'ai besoin de ces garde-fous, ça m'aide énormément. À la fin de Bâtards, il y a un personnage, Sachiko, qui est horriblement cruelle mais dans la vie, elle était encore pire. Mon editrice Aline Fery a eu raison de m'encourager à doser, comme une recette de cuisine, pour que ce soit bien équilibré, et garder un récit r'n'r qui va à 300 km/h.

Tu parlais de Sachiko, dans Bâtards, on croise encore de sacrés personnages. Lequel as-tu le plus aimé raconter, nous présenter ?

J'aime vraiment tous mes personnages. Même Sachiko, je l'aime énormément. C'est une femme qui refuse de manière catégorique de subir la violence qu'on lui impose. Toutes les femmes japonaises, avec le patriarcat extrêmement puissant au Japon, contiennent une violence en elles, et il arrive très rarement de croiser des femmes qui refusent cette violence écrasante et qui l'extériorisent. Ça en fait des personnes effrayantes aux yeux de certains, et complètement fascinantes à mes yeux.

Le deuxième personnage féminin, Aya, est aussi dans le refus de cette assimilation de la violence, mais de manière complètement différente. D'elle, découle une histoire d'amour que j'ai vécue dans ce pays et qui est complètement unique. C'est mon personnage préféré et ça se retrouve dans la manière dont je la fais apparaître dans le livre. Elle est absente et vient par incursion, comme Éolia, la femme sur le vaisseau qui arrive du ciel dans San Ku Kaï.



C'est une sorte de deus ex machina, la meuf arrive de nulle part, elle repart vers nulle part et c'est toujours pour faire une apparition divine. C'est vraiment comme ça qu'elle apparaissait dans ma vie sur toute la tournée japonaise de dDamage en 2005.

As-tu conscience que Bâtards ou Sales chiens pourraient faire une série ?

Ah mais j'en ai plus que conscience, j'en ai envie, avec Vin Diesel dans mon rôle ! (rires) Après, ça ne relève pas de moi... Je ne l'ai pas écrit avec cet objectif, mais effectivement ça aurait plus de sens en série qu'en film.

Tu connais la série Backstage Passport de NOFX, où après 30 ans de carrière, pour retrouver un peu de frissons, ils décident de faire une tournée dans tous les pays où ils n'ont jamais joué de leur vie (Pérou, Malaisie...) ? Chaque concert donne lieu à un épisode de 20-25 min et rien ne se passe comme prévu. Je verrais bien un truc dans le genre.

Je savais qu'il y existait une bio, qui m'avait été conseillée par Matthieu de Cobra. Je lui avais dit que je n'aimais pas le groupe et il m'avait répondu qu'on s'en foutait, mais qu'il fallait absolument la lire et il avait raison. Là ce que tu me dis, ça me rappelle Jerry Seinfeld, qui après 20 ans de retraite, ne sait plus faire rigoler les gens et retourne sur scène faire la tournée des petits clubs à New-York. Je trouve ça hyper respectable ce principe d'artistes à qui tout est acquis, et qui vont tout remettre en question.

Tu mentionnes Cobra, groupe de Grasse 06130 que tu as rejoint en 2012 et je suis obligé de te demander s'il est envisageable d'espérer un retour des fils de Satan, fils du metôl prochainement ?

Je te demanderai de te tourner vers les personnes concernées (rires), mais j'en crève d'envie ! La dernière fois que j'en ai parlé avec Marc (chant), j'étais dans la négation et je lui ai dit : « Ça n'arrivera jamais la reformation ? ». Il m'a répondu : « N'en sois pas si sûr ». Mais avec lui, on ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon... Si ça se fait, je pense que ça ne sera pas pour relancer le groupe, mais pour un instant T : un concert ou une petite tournée et ça sera complètement explosif. Après, on parle de ça, mais Marc est à fond dans l'italo-disco avec son projet Panthera et ça cartonne ! Il y a quelque chose de vraiment particulier avec sa musique quand je l'écoute. Je suis extrêmement jaloux car il a ce truc de la mélodie facile

qui te reste dans la tête, c'est fascinant. C'est bien sûr très différent de Cobra, mais je vois un point de comparaison avec le talent qu'il a de faire des choses vraiment évidentes pour l'auditeur. L'un comme l'autre, ça rentre tout seul, c'est un classique dès la première écoute. Je lui souhaite toute la réussite du monde pour la suite de sa carrière, mais un petit Hellfest 2029 avec Bernard Lavilliers en featuring, ouais, ça serait pas mal. (rires)

Un petit mot sur la couv' de Bâtards, qui défonce !

Au début, je voulais un dessin d'Elzo Durt, qui fait les pochettes de Born Bad Records. J'ai fait chier mon éditeur qui a fini par accepter, mais ça ne s'est pas passé exactement comme prévu. Elzo, qui habite Bruxelles, est venu à Paris à l'occasion d'une expo dans une galerie parisienne et on a passé douze jours ensemble, complètement extrêmes. Tous les jours en excès absolu de diverses substances et c'est seulement le dernier jour, quand on était en descente, gueule de bois, que mon éditeur m'a téléphoné pour me dire : « Bon, c'est d'accord pour que tu nous fasses une proposition de visuel de couverture avec ton ami, mais par contre, il nous la faut dans trois jours parce qu'on va commencer la communication visuelle ». Elzo est rentré à Bruxelles, a dormi 24h, a fait le visuel, et m'a envoyé une proposition bien en dessous de son potentiel. Je lui en ai demandé un autre, mais il m'a répondu non, qu'il n'avait plus aucune force. Je ne lui en ai absolument pas voulu et j'ai rappelé Théo Boleggia, graphiste et illustrateur chez Le Mot et le reste, la queue entre les jambes, en lui demandant s'il avait quelque chose. C'est là où le gars a été ultra méga professionnel, et humble car il avait préparé un filet de secours, sans me le dire. J'aimerais lui rendre hommage parce qu'il a fait un travail somptueux. Je suis tombé amoureux de la couv' dès qu'il me l'a envoyée. Elle a un côté un peu film noir japonais des 70's, et en même temps il y a le chien, la crasse, la moiteur... elle t'accroche direct. Je l'adore ! Beaucoup plus que celle de Sales chiens, la photo avec mon grand frère, qui a un côté nostalgique, et bien défonce aussi. Il n'y a qu'à voir la pupille de nos yeux.

Et ce titre, Bâtards, c'est pour la provoc' ? En référence au groupe noise de Lyon ?

Non, ce n'est pas un clin d'œil à Bästard, même si j'adore Eric Aldea et que je suis fan de son travail depuis l'adolescence. En fait, il y a deux

choses complémentaires. La première, c'est que c'est juste un des meilleurs mots de la langue française. Il correspond parfaitement à notre positionnement, en désaccord total, que ce soit mon frère et moi, par rapport à la scène musicale, aux principes d'intégration, au nationalisme... C'est quand même un livre qui est très initiatique sur notre place dans la scène musicale ou dans la société. Il y a ce truc qui est dit dès la phrase d'accroche : « Mieux vaut bâtards que consanguins. ». On n'est pas des fils de, on n'est pas des bourges, donc ce n'est pas juste de la provoc', mais vraiment une revendication de caste. Le deuxième truc est en lien avec le début de ta chronique du livre dans le W-Fenec en 2022 : « Bonjour, je viens chercher mon livre Sales chiens », et tu soulignes que ça te fait jubiler de dire ça à ton libraire. Ça m'a fait penser à Michel Denisot qui, 20-25 ans plus tard, avait déclaré en interview : « Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça m'a rendu heureux d'avoir la permission de dire nique ta mère à la télévision, quand j'ai interviewé Joey Starr et Kool Shen ». J'ai eu l'occasion de rencontrer Raphaël Quenard parce qu'il travaille avec Butch McKoy, guitariste de I Love UFO. Ils font ensemble ce qu'on fait avec Pierre Richard. On discute un peu et on s'échange nos livres respectifs. Je lui signe «pour mon chien de la casse, JB Hanak» et je lui dis : « T'as qu'à signer : pour mon bâtard, Raphaël Quenard ». Et là il tique, et me répond que c'est un peu violent, comme s'il m'insultait... Je lui raconte l'anecdote de Denisot et lui demande si à son avis, quand Léa Salamé a parlé de son livre à la télé, ça ne la fait pas frétiller de dire Clamser à Tataouine (le titre de son bouquin). Il a esquissé un petit sourire. Bref, ce n'est pas juste histoire de dire un gros mot, mais une sorte de parasitage de la société. De provoc' certes, il y a un côté petit con que j'assume pleinement... et j'espère rester un p'tit con jusqu'à ma mort, mais aussi de revendication de ce que tu es, de gens qui ne sont pas à leur place...

Le côté bâtard, je le vois aussi dans votre double origine (kabyle et tchèque), qui est plus mise en avant dans ce livre, en opposition au nationalisme japonais que tu décris.

Complètement, mais je range ça dans le côté «caste» dont je te parlais. On a tendance à vouloir le détruire et le rabaisser, mais la France est une terre de métissages, de brassages culturels et c'est ce qui en fait sa beauté. Avec mon frère, on n'est pas les seuls à avoir une double origine, cependant, j'ai beaucoup de

choses personnelles à dire là-dessus. J'ouvre beaucoup plus mon cœur dans Bâtards, le travail d'écriture a été plus douloureux et il m'est souvent arrivé de chialer. J'espère que beaucoup de gens aux origines métissées vont s'identifier à des choses que je dis dans ce livre. Ce truc d'avoir le cul entre deux chaises, d'être constamment entre deux équipes sans vraiment avoir l'impression de faire partie de l'une ni de l'autre, en étant rejeté et accepté en même temps... Ça résonne avec le côté musique intersectionnelle, l'attraction/rejet au Japon, l'aimantation par identification avec des gens qui sont en exclusion de la société... On revient toujours à la dualité et des thématiques qui sont plus généralistes, que j'aborde de manière assez personnelle.

Je n'ai pas eu la chance de connaître Fred, mais j'ai du mal à imaginer que dans la fratrie, c'est toi le tempéré, le rationnel, qui fait les demandes de subventions etc... et lui le chien fou.

Absolument, rien n'est exagéré. Toute proportion gardée, ce que tu connais de moi, c'est la version calme de mon grand frère. C'est un de mes plus grands modèles, une boule de feu absolument incontrôlable. Là, toi et moi, on est en interview, j'en ai faites avec Fred où il se mettait debout sur la table en hurlant. Combien de fois on s'est fait virer d'un bar ou d'une salle de concert... Je dois t'avouer un truc : au-delà de l'amour et de l'hommage que je veux lui rendre à travers mes livres, écrire sur lui, c'est du pain béni. Ce personnage, c'est de la dynamite ! Tout le monde aime lire les trucs que j'ai écrits sur Fred et je ne suis pas là à faire mon petit Calimero sur mon frère qui est mort. C'est un des meilleurs vecteurs de motivation que j'ai eus dans ma vie pour écrire. Après, tout n'est pas manichéen, il avait aussi une part calme et posée, quand moi j'ai une part de sauvagerie. Il y avait cet équilibre complémentaire entre nous, deux tiers/un tiers je dirais. Je pense que depuis qu'il est parti, je prends plus de lui et deviens de plus en plus fou. Une folie douce hein, avec une part de colère, mais c'est bien de réussir à la canaliser et essayer de la faire sortir. Il faut tirer quelque chose de constructif de sa colère.

Ça a été compliqué de trouver un nouvel éditeur suite au décès de Léo Scheer (patron de ta précédente maison d'édition) ?

Oui. Le monde de l'édition du livre est ultra en crise, comme le monde de la culture en géné-

ral. J'ai eu une grosse période de traversée du désert d'un an, puis 3-4 touches qui ne se sont pas concrétisées, avant d'avoir une proposition d'Yves Jolivet chez Le Mot et le reste. C'est une super belle maison d'édition, dont j'avais déjà quelques livres, mais principalement des livres de musique. J'ignorais qu'ils avaient une collection littérature et en le découvrant, je me suis notamment procuré des romans de Pascal Escobar (personnage important de la scène punk-rock marseillaise). C'était parfait pour moi car comme je t'ai dit, j'ai le cul entre deux chaises : j'écris des romans, mais qui se passent dans le milieu musical. C'était donc cohérent de travailler avec ces gens et tout s'est réglé très vite, en six semaines.

Tu as l'intention de sortir un nouveau livre, sur dDamage ou tu penses avoir fait le tour ?

En ce moment, d'un point de vue purement technique, je ne peux pas écrire. C'est impossible. La promo de Bâtards réclame un travail de malade mental. Après, je me pose pas mal de questions. D'un côté, j'ai envie d'explorer d'autres horizons, ne pas écrire uniquement sur la musique, mais d'un autre, j'ai encore vraiment beaucoup de choses à raconter sur la scène. Est-ce que je dois le faire pour mon troisième livre... je n'en sais rien. En France, sous l'angle biographique, journalistique, analytique, il y a énormément de productions, mais des romans dans le feu de l'action, avec une vision très cinématographique comme je fais, j'ai l'impression qu'il n'y en a pas énormément et je peux tenter de tirer mon épingle du jeu. À suivre...

Tu le disais, tu es en pleine promo, et la sor-





tie a donc eu lieu dans le club sélect parisien Le Silencio (ouvert par David Lynch en 2011). Comment es-tu arrivé là ?

Très simplement. J'ai été repéré par Marie-Rose Garnier de la librairie des Abbesses, qui est responsable de la programmation des soirées littéraires hebdomadaires du Silencio. J'ai un rapport particulier avec cet endroit car j'y ai fait une expo en 2016 et je n'y avais pas remis les pieds depuis. C'était le tout début de ma rencontre et mon histoire d'amitié avec David Lynch. Ça fait un an et demi maintenant qu'il nous a quittés, et c'est vrai que ça m'a fait bizarre de revenir là-bas, un truc un peu mélancolique. La soirée était mortelle, le concert génial, il y avait plein de monde, c'était vraiment une réussite. Mais pour moi, c'était super émo. J'ai un ami, qui était aussi un ami personnel de Lynch, qui est passé me voir à la fin dans les backstages. On n'en a pas trop parlé, mais on sentait un truc super fort, genre le retour du Jedi avec Obi-Wan Kenobi qui arrive en fantôme bleu. On avait l'impression qu'il y avait un spectre de Lynch qui était avec nous et c'était super beau.

On parlait ciné tout à l'heure, je suis obligé de rebondir et te demander ton David Lynch préféré.

Facile ! Lost highway ! Quand j'ai rencontré Lynch, je lui ai dit que c'était mon film préféré et il m'a répondu : « Dans ma filmographie ? ». Non, c'est mon film préféré dans la vie. Depuis sa sortie en 1997, j'ai dû le voir quinze fois. Il y a quelque chose de l'ordre de l'apprentissage et c'est un film qui a changé beaucoup de choses dans ma manière de créer. Il m'a appris à déconstruire et reconstruire ce que je fais pour en proposer une forme moins convenue, moins attendue et plus intéressante. Il y a un truc extrêmement cérébral chez Lynch, tout le monde le sait et les imbéciles de critiques et d'intellectuels ne voient que ça. Il y a ce moment dans Lost highway où Patricia Arquette arrive au volant d'une décapotable à la station-service, soudain elle est blonde alors que jusqu'à présent elle était brune, et tu la vois tourner la tête au ralenti, avec « This magic moment » de Lou Reed qui commence à jouer. Il y a la naïveté d'une pub de shampoing dans ce plan, un truc ultra émotif, mais qui est de

l'ordre de l'émotion d'un enfant. Et là, on est à l'antithèse absolue de l'intellectualisme et du côté cérébral. Je ne veux pas faire le mec intello genre : David Lynch m'a appris des choses sur l'expression de la psychanalyse, etc... Non. Nique sa mère. Il m'a aidé à assumer et n'avoir aucun complexe à m'exprimer comme un enfant. On a tellement peur du jugement, peur de dire les choses telles qu'on les pense, qu'on est obligé d'user d'artifices pour tenter de passer pour quelqu'un d'intéressant, d'intelligent, de novateur... Ce plan de pub de shampoing au ralenti, mais c'est le plus beau plan du monde : la dualité entre le truc intellectuel et parler avec ses tripes, et ça, je te jure, ça m'a vraiment changé !

Ce soir-là, au-delà de la rencontre littéraire classique, il y avait une partie concert où tu alternais extraits du livre déclamés en étant accompagné à la guitare, et chants japonais. Tu parles le japonais ?

Très mal. J'ai réussi à trouver une alternative aux leçons de vocabulaire car depuis que je suis enfant, les listes de mots à apprendre par cœur, c'est l'enfer, mon cerveau n'y arrive pas. Je me suis donc mis à traduire des chansons. Je vais chercher les paroles sur internet en kanji, les idéogrammes japonais, et c'est tellement plus efficace. Ce sont des chansons que j'aime, mon cerveau veut apprendre et retient donc plus facilement, et la phonétique est déjà dans mes oreilles, donc tout va bien.

Et ça vient d'où l'idée d'inclure ces chants ?

Il y a 7 ans, j'ai eu une très courte histoire d'amour avec une française qui parle couramment japonais. Pour être très précis, je suis tombé amoureux d'elle quand je l'ai vue chanter une chanson au karaoké : «Blue light Yokohama» d'Ishida Ayumi. Un standard somptueux de 1968, l'équivalent là-bas de Françoise Hardy ou Sheila. Mon amie m'a offert un 33 tours best-of de cette chanteuse et j'en suis devenu dingue, un vrai fan hardcore. J'ai creusé sa discographie à tel point que je la connais mieux que mes potes japonais. On a donc monté ce spectacle musical où tous les intermèdes sont des chansons d'amour de cette femme, et plus particulièrement, des chansons sur la disparition de l'être aimé. Je te laisse faire la suite du boulot... J'ai en quelque sorte «piqué» l'idée à Rebeka Warrior (chanteuse de Sexy Sushi, Mansfield.TYA et Kompromat avec Vitalic), après avoir lu une interview d'elle. Elle a perdu sa femme en 2016 de manière tragique, et a

ressenti ce qui m'a aussi traversé à la mort de mon frère : l'envie de tout arrêter. Elle n'arrivait plus à chanter. La seule porte de sortie qu'elle a trouvée, ça a été de le faire dans une langue qui n'était pas la sienne. C'était sa carapace, son moyen de se protéger et elle s'est donc remise à faire de la musique en apprenant l'allemand. Quand j'ai vu ce truc, je m'y suis identifié pleinement et me le suis approprié. Ce sentiment de déchirure, de manque, de douleur, je ne l'exprime pas en français, mais en japonais. Je réapprends à parler comme un enfant. L'immense majorité des gens qui me voient chanter ne comprennent pas ce que je chante. Ça fonctionne plutôt bien, tout le monde était émerveillé au Silencio et on va le refaire, j'ai plusieurs dates qui tombent. Comme je disais précédemment, je n'écris pas des livres de Calimero, mais la douleur est là et je ne veux pas la refouler. C'est une manière de la compartimenter et pas trop emmerder les gens avec, ni créer un sentiment de gêne. Là, quand je me mets en scène et que je chante des chansons de variété des années 70 en japonais, les gens sont happés par ce côté imprévisible et «what the fuck», mais aussi par la préciosité de l'instant, même si je ne te cache pas qu'il y a du travail derrière, et à aucun moment ils ne se disent que je chante des chansons tristes, que ça invoque la beauté du temps passé, gna-gna-gna... Non. Je n'impose pas ma souffrance, ni dans ma musique, ni dans mes livres et là-dessus, je dois dire un grand merci à Rebeka Warrior. Quelle idée brillante ! Je ne lui ai pas volé des textes ou des accords de guitare. Je lui ai pris un mode opératoire fonctionnel, efficace, radical, poétique et cette femme je ne la connais pas, ce n'est pas ma pote, mais j'espère la rencontrer un jour pour la remercier. Ça m'a permis d'avancer et vraiment dans le bon sens.

Merci JB, je crois qu'on peut terminer là-dessus, un dernier mot pour nos lecteurs ?

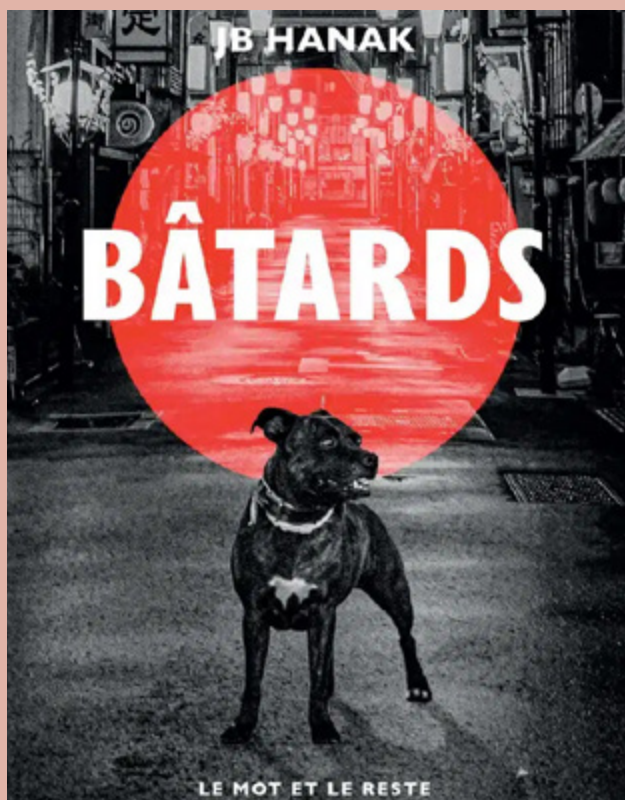
On est au Brakadabar, meilleur bar Kabyle de Paris : merci à Bussed pour l'accueil.

Merci JB !

■ Guillaume Circus

Photos : Pierre Aé

Photo p. 15 : Stéphane Hervé



JB HANAK

BÂTARDS

[Le Mot et le Reste]

Sales chiens le premier roman de JB Hanak m'avait mis une énorme calotte à bien des égards, et j'étais donc extrêmement curieux, impatient, excité de lire la «suite» (guillemets de rigueur), tout en étant traversé par le doute que Bâtards soit moins prenant. Sentiment normal quand tu as adoré une œuvre et que tu crains de ne pas pouvoir revivre les mêmes émotions fortes mais ce doute a très vite été balayé. Pas le temps de niaiser, à peine celui de respirer tant l'intrigue, les multiples rebondissements nous tiennent ici aussi en haleine. JB avait prévenu dès le début, son souhait c'est d'écrire des histoires qui vont à 200km/h. Son côté punk, sûrement, et l'effet escompté est plus que réussi.

Si j'ai pu parler de «suite» (guillemets de rigueur), c'est qu'on retrouve d'autres similitudes avec Sales chiens. On reprend les trois mêmes personnages principaux, JB et son frère Fred, qui composent le duo de musique électronique harsh noise dDamage, contemporains sales et teigneux illégitimes (les bâtards, quoi !), de la french touch des années 2000 et Ourko le chien imaginaire de Fred (oui oui... normal !), embarqués cette fois dans leur première tournée au Japon en 2005, quand le précédent narrait leurs

péripéties en Europe. Là encore, rien ne se passe comme prévu, et en dévorant les pages on a du mal à imaginer que tout soit vrai. Divulgâchage, ça l'est, même si l'ensemble des (més)aventures a pu être condensé et réorganisé pour une meilleure fluidité de lecture. On se demande comment ils arrivent à se mettre dans des situations pareilles, et surtout à s'en dépatouiller, mais Bâtards va plus loin que nous raconter le quotidien de deux frangins musiciens, un peu écorchés vifs, à des milliers de kms de chez eux, et leurs histoires d'herbe dont Fred a besoin pour soulager ses maux de dos incurables, qui auront finalement raison de lui en 2018 (RIP).

Bâtards peut fonctionner tout seul et n'est en ce sens pas vraiment une suite car il se montre plus riche que son prédécesseur. Il nous plonge encore plus dans l'intimité et la dualité des frères Hanak, et de cette relation fraternelle fusionnelle, touchante, légèrement déséquilibrée (JB voue une admiration sans borne à Fred) mais jamais toxique. On les voit s'aimer, s'engueuler et se prendre la tête, se défoncer, kiffer ensemble, tout donner sur scène, être complémentaires, s'entraider, par exemple quand il faut à quelques heures d'un concert graver des CD-R et customiser des tee-shirts à base de bombes de peinture en mode complètement DIY pour faire du merch' improvisé. On y découvre également un Japon assez inconnu du grand public, bien loin des clichés kawaii, cerisiers en fleurs et j'en passe. Un Japon tout autant transgressif (un des artistes qui les accompagne se prostitue dans les toilettes des clubs), qu'ultra répressif et autoritaire (la moindre possession d'herbe peut vous valoir de la prison ferme), avec certains faisant preuve d'un nationalisme exacerbé et à gerber. Il y est aussi question d'amour pur mais impossible (JB et Aya), de multiculturalisme, de se sentir en décalage, en marge d'une société qui ne lésine sur aucun moyen pour bien te le faire ressentir, du manque, que JB éprouve dans sa chair depuis la perte de son frère, qui transparait mais sans jamais au grand jamais tomber dans un quelconque pathos.

Je n'ai pas le temps d'énumérer tous les personnages, plus improbables et hauts en couleur les uns que les autres, du fonctionnaire qui va (ou pas) accorder une subvention à dDamage pour cette tournée, à Sachiko, femme forte, sadique et humiliante d'un camarade de route des Hanak. Je te laisse courir chez ton libraire indé et le découvrir par toi-même. Tu ne le regretteras pas.

■ Guillaume Circus



CARPENTER BRUT

LEATHER TEMPLE

[Virgin Records]

Quelque soit l'univers approché, chaque nouvel album de Carpenter Brut est une mine de références, aussi bien sonores que visuelles (l'artwork du disque comme les clips qui l'accompagnent), Leather temple achève la trilogie (débutée avec Leather teeth) autour d'un anti-héros dont l'histoire nous est contée dans le livret. Après s'être vengé (Leather terror), le voici se réveillant dans un futur dominé par un magnat des technologies habitant le «Temple», dans un monde quelque part entre celui de 1984 et celui de Blade Runner. Chacune des pistes est associée à une partie du script, à nous d'imaginer les images qui vont avec, depuis l'installation du décor, à la rencontre avec Lita, la prison-atelier créant une armée de policiers cyborgs et une des courses de la mort à laquelle participe Bret et Lita avec un objectif plus grand que simplement la remporter... Si c'était un film, ce serait un mix entre Judge Dredd, Akira et Blade Runner 2049... oui, encore, mais Philip K. Dick est le boss du genre et Ridley Scott comme Denis Villeneuve savent mieux que personne transposer ses idées à l'écran ! Et si tu n'es pas fan de cinéma, pourquoi pas lancer le disque pour une partie de Cyberpunk où ton perso serait un Rockerboy ? Voilà pour la présentation générique, maintenant, ouvrons les oreilles.

Retour à la synthwave pure ! Là où l'album précédent faisait beaucoup de places à des invités

pour chanter sur la musique (issus de The Dillinger Escape Plan, Tribulation, Sylvaine, Ulver...), ici, on revient à du tout instrumental. Si tu avais manqué le sous-titre («Original Motion Picture Soundtrack»), le titre introductif («Ouverture (Deus ex machina)») pourrait être le son qui accompagne la présentation du nom du studio de cinéma (ce classique roulement de tambour...). Les choses très sérieuses commencent avec «Major threat», dès les premières secondes, on sait qu'on tient un nouveau hit de Carpenter Brut, la montée en tension, la déflagration, la rythmique qui s'emballe, les basses qui défoncent tout et l'aspect électro/binaire qui reprend le lead, c'est tout ce qui nous fait danser et kiffer, implacable ! Pas mal de groove et de cassures pour «Leather temple», mais pas la même sensation immédiate de se faire embarquer. Idem pour «She rules the ruins» qui est très travaillé et dont le combo son lourd/notes rapides apporte un côté très metal. Nerveux et dynamique, «Start your engines» est tout aussi plaisant, idéal pour se dandiner comme un dératé... On se calme avec «Neon requiem» qui apporte des sonorités différentes de par ses teintes cuivrées, si la mélodie finale est assez addictive et joyeuse, on retombe vite dans les bas-fonds de Midwichpolis avec «Iron sanctuary», ses ruelles sombres et ses néons fluo pour attirer l'attention. Le dénouement se rapproche, les muscles saillent pour «The misfits / the rebels» qui devrait lui aussi devenir un incontournable en live. Plus aérien et lumineux, «Speed or perish» bénéficie d'une belle rythmique et de nappes envoûtantes, de quoi mettre tout le monde d'accord avant de se quitter avec «The end complete», c'est plus posé, comme pour reprendre son souffle et revenir dans le monde réel accompagné du générique...

Depuis quelques années, on sait que Carpenter Brut est le boss dans le domaine, ses prestations scéniques sont acclamées dans le monde entier, mais loin de se reposer sur ses lauriers, il arrive à se renouveler et donne à chacun de ses albums une couleur particulière et le même goût de la réussite.

■ Oli



HÉLÈNE BARBIER

PANORAMA
[Bonsound]

Depuis que j'ai délaissé un peu ma surveillance des sorties de disques de la scène indé québécoise, que j'ai par ailleurs longtemps suivie (en gros, depuis ma première installation au début des années 2000, à une époque où la France était peu préoccupée par ce que faisaient nos cousins d'Amérique), j'ai l'impression qu'elle a subitement crû. C'est un peu la folie depuis quelques années, y'a à manger et à boire, mais le label Bonsound (Duchess Says, Malajube, Elisapie, Jonathan Personne, Population II) reste un relais intéressant en matière de découverte d'artistes de la Belle Province.

Récemment, on nous a envoyé le troisième album d'Hélène Barbier, une Française de Lille installée à Montréal depuis une dizaine d'années, qui pratique une pop éclairée, à la fois souple et un peu oblique. Panorama, co-produit avec Emmanuel Ethier (Corridor, Yocto) pose un regard personnel sur la vie, et forme des paysages arty faussement bordéliques, mais pas trop non plus. L'album distille juste assez de détours et d'audaces mélodiques pour forger sa propre identité. Ce qui semble d'abord imprévisible finit par révéler une cohérence parfaite une fois que l'on s'est laissé apprivoiser par ses neuf titres. Le flottement et le détachement artistique d'Hélène se retrouvent aussi dans son chant, qui fonctionne autant en anglais qu'en français, et dont le timbre rappelle par moments celui de Jennifer

Charles d'Elysian Fields.

La richesse du disque tient aussi des rencontres accumulées au fil du temps. Sur celui-ci, Hélène Barbier s'est entourée de nombreux musiciens de la scène québécoise et d'ailleurs, comme Meg Duffy (de Hand Habits), dont la patte se devine par touches discrètes. Mais c'est dans le détail et son sens de la précision que Panorama impressionne : des petits frisés de caisse claire, des guitares anguleuses aux effets parfois psychédéliques, des basses râpeuses, des nappes de synthés vintage... Une esthétique fine minutieusement travaillée n'ayant rien de spectaculaire, fondamentalement, mais qui a une manière élégante de s'imposer en prenant parfois des chemins de traverse. Et nos lecteurs savent à quel point nous chérissons les artistes qui s'octroient un peu de liberté.

■ Ted



GALIBOT

CATABASE

[Les Acteurs de l'Ombre]

Les Nordistes de Galibot ont sorti, en début d'année, un Euch mau noir bis qui sublimait leur premier album. Lors de la chronique de cet album, j'avais fait référence à Zola, car on y retrouvait cette description si particulière, frôlant le fantastique, du milieu industriel, et plus précisément du milieu minier, on notera le titre «Jeanlin», l'un des protagonistes de *Germinal*. Galibot comme Zola, c'est à la fois un témoignage et documentaire pour l'éternité, celle d'une société aujourd'hui disparue, mais toujours profondément ancrée dans le réel des habitants du Nord.

Avec *Catabase*, Galibot réussit un tour de force : rester ancré dans un black metal pur et mélodique, tout en étant novateur, avec des breaks, des riffs et des lignes de basse et de batterie directement empruntés à d'autres courants de la famille metal. Pourtant, l'album commence simplement, avec un black metal classique et hypnotique. Si l'on s'arrêtait là, on croirait écouter un énième album de BM comme les autres. Cependant, la bête finit par vite s'emparer de nous. Elle nous broie, nous embourbe dans la terre noire d'un Nord rugueux, sans concession. Ce n'est plus seulement l'univers minier qui est à l'honneur, mais toute la société industrielle et ouvrière qui en découle. Il faut dire que le black metal est, par essence, juste parfait pour nous plonger dans un tel univers. Là où Galibot se démarque des autres productions actuelles,

c'est par la prise de risque musicale. Sans tomber dans l'excès déroutant du dernier Gaerea, le quintette intègre des influences musicales qui subliment leur musique avec des breakdowns incisifs et des riffs percutants, donnant du corps à l'ensemble. C'est comme déguster un bon repas accompagné d'un grand cru, là où les autres se contentent d'un vin banal. Le tout est sublimé par des textes superbes, qui nous permettent de continuer à explorer ce Nord ouvrier et industriel.

Enfin, pour les amateurs de beaux objets, l'artwork est magnifique et bien pensé, sorte de méandre industriel où se cache la «bête». Comme un hommage à l'alambic de Zola. Au final, un album qui finira sans aucun doute dans mon top 5 black metal de l'année !

■ Nolive



MADBALL

COLD CRASH, REZÉ

PARFOIS, LES PLANÈTES S'ALIGNENT ET NOUS PERMETTENT D'ASSISTER À DES MOMENTS RARES. EN EFFET, MADBALL, L'UN DES PILIERS DU NYHC (NEW YORK HARDCORE), S'EST PRODUIT AU COLD CRASH À NANTES, GRÂCE AU TRAVAIL DE L'ASSOCIATION TOUMI QUI A BOSSÉ CETTE DATE APRÈS L'ANNULATION DU RE-ANIMATOR FESTIVAL...

Ce qui rend ce moment rare, c'est la salle elle-même et la proximité avec les artistes. Voir Madball dans une salle de 250 places, c'est devenu une chose exceptionnelle ! Autant dire que tout était réuni pour une soirée torride.

Son début commence avec un vent frais de jeunesse. Escalator nous propose un hardcore classique, sans chichis, mais leur jeunesse

est enthousiasmante ! Ensuite, les Frontstab montent sur scène pour un set bien énergique, avant que les Nantais de Brasiers ne révèlent être une formation solide qu'il faudra suivre ! Je ne m'étendrai pas davantage sur ces groupes, car nul doute que nous aurons l'occasion de les revoir et de leur consacrer un live report digne de ce nom.





ESCALATOR



FRONTSTAB



MADBALL

Mais revenons au cœur de la soirée : le concert de Madball. La bande de Freddy Cricien n'est clairement pas venue pour nous offrir un set au rabais. C'est un florilège des classiques du groupe qui s'abat sur l'assemblée ! De «Set it off» à «Rev up», les New-Yorkais mettent une ambiance délirante pendant plus d'une heure. Les spectateurs chantent, dansent, montent sur scène avant de se jeter dans une foule électrisée. Les murs de la salle et le plafond transpirent, tant l'air est devenu irrespirable. Pas de chichis, du hardcore comme on l'aime, avec de la proximité et de l'engagement. Le concert se termine avec des fans groggy et souriants, tous convaincus d'avoir vécu un moment... très rare.

Merci au Cold Crash et à Toumi association de nous avoir fait vivre cette incroyable soirée.

■ Nolive
Photos : Nolive







FLYING DEAD MAN

MIRAGES

[Autoproduction]

En consultant les archives, notre dernier article sur FlyingDeadMan remonte à 2010... Mais le groupe a poursuivi ses activités, a changé plusieurs fois de line-up et a sorti quelques albums durant cette quinzaine d'années. On les retrouve avec plaisir dans notre boîte aux lettres et dans nos pages, même si on est désormais loin du trip-rock des débuts. Louis (batterie), Christophe (basse), Fabien (guitare et sample) et Aurélien (guitare) officiant désormais dans un post-rock des plus soyeux.

Quand on est instrumental avec uniquement deux textes lus en près de 40 minutes (avec les voix du photographe Gurval pour «Rives» et celle de l'habituee Eugénie pour «Hate & die»), il faut prêter attention aux titres. Celui de l'album, *Mirages*, évoque une illusion mais aussi l'espérance, alors que les noms des pistes usent d'un champ lexical assez sombre (abyss, october, hate, die, sins, chaos !), un tableau pas spécialement fidèle aux émotions ressenties à l'écoute des morceaux qui sonnent de manière plutôt douce à mes oreilles. Les longues plages proposent des sonorités assez cristallines, la référence qui s'impose, comme souvent, c'est Mogwai, la première plongée «To the abyss» se fait ainsi sans crainte, les riffs, les tintements, les notes qui résonnent autour d'une limpide phrase de guitare sont bien plus apaisantes que stressantes. «October» apporte un peu plus de

graves, mais l'équilibre entre passages éthérés et distordus permet d'entrevoir suffisamment de lumière pour ne pas sombrer dans une dépression automnale. Les deux titres plus courts sont ceux construits avec des mots, «Rives» évoque le mirage de façon poétique, la musique porte le texte et finit même par l'emporter, le mix qui mettait en avant la voix au début du titre finissant par inverser ce choix. Pour «Hate & die», la voix féminine transcrit littéralement la partie instrumentale : «une étincelle et tout s'embrase», la batterie tape plus lourdement, les guitares se déchirent, le morceau est plus progressif, l'idée de force mélangée à la luminosité peut faire penser à du Maybeshewill (qui eux aussi ont un «October» parmi leurs compositions). «Seven sins» calme le jeu, la saturation, toujours très belle, se fait moins nerveuse et agressive. Les sons restent assez brouillés par les effets pour «Before chaos», mais le tempo s'est largement ralenti et même si le titre est certainement le moins «clair» et aérien de l'opus, il reste assez délicat, comme s'il était devenu plaisant de se faire caresser par de l'émeri...

Superbe travail sur les sons, artwork fouillé et six titres d'un post-rock enlevé, FlyingDeadMan poursuit son exploration d'un monde à la limite du réel, un voyage onirique empreint de poésie et qui touche au cœur autant qu'à l'âme.

■ Oli



BB & THE BULLETS

HIGH TIDE

[Nixon Street Recording / Rock'n'Hall]

Originaire de Nouvelle-Zélande, BB & The Bullets est une formation blues rock qui est allée de scène en scène pour se forger sa réputation. Composé de Brian Baker (guitare et chant), de Stu «The Glue» [basse] et Brad McMillan [batterie], le groupe a sorti un premier album en septembre : High tide. Ce premier contient sept compositions originales. BB & The Bullets ouvre les hostilités sur «Something in the water». Un morceau blues rock efficace. Le guitariste fait quelques petites sorties en solo. Le chant à plusieurs voix sur certaines parties de couplets et renforcent encore la dynamique sur le refrain. La sauce prend déjà. Un peu plus tard, «Hide tide» possède quelques qualités similaires. Brian Baker est mis plus à nu sur les couplets. Les refrains en chœur montrent une énergie collective intéressante. Moins rock, «Seven ways to sin» apporte un groove qui pourrait presque faire le pont entre la musique blues et la danse jazz. «Lettin go» plonge la formation dans un très beau blues aussi intime que moderne. Le morceau se termine dans un solo très bien inspiré. «Brian's boogie» est un morceau instrumental formidable. Lancé sur un rythme soutenu, il est fait de parenthèses où l'énergie redescend un peu. L'exercice montre le bon niveau technique de chaque musicien. Collectivement, c'est encore une fois intéressant. On peut imaginer la capacité de BB & The Bullets à se lancer dans une improvisation live.

Sur ce premier album, BB & The Bullets avait aussi à cœur de montrer ses influences. Cela est poussé par l'envie de s'imposer comme un groupe de blues contemporain. Les fins connaisseurs peuvent retrouver dans les reprises proposées William Bell / Brooker T Jones, Samuel Smith, Rufus Thomas, Roy Hawkins & Rick Darnell. Sans doute plus populaire, il y aussi le classique «I want you (she's so heavy)» des Beatles. Il faut bien l'avouer, je ne connaissais pas BB & The Bullets avant de recevoir cet album dans ma boîte aux lettres. Très belle découverte blues. Ils en ont sous la pédale. Sans doute magique en live.

■ Julien



ASKEMÅNE

KOLLISJON

[Autoproduction]

L'explosion du néo-folk avec quelques groupes devenus «cultes» en très peu de temps (Heilung ou Wardruna) a suscité pas mal de vocations, y compris en France où les vikings n'ont pas toujours été bien reçus, si on connaît bien Skáld, voici une alternative solide venue de l'Est : Askemåne. Kollisjon est leur deuxième opus et on y retrouve tout ce qu'on attend de ce genre de musique, des ambiances tribales, des percussions travaillées, des lignes mélodiques à plusieurs voix, des sonorités venues du loin autant dans le temps que l'espace. On juge de la force (et de l'intérêt ?) de ce style à sa capacité à nous embarquer avec lui et avec un titre comme «Gauss», on est tout de suite dans le bain. Le reste est à l'avenant avec une voix féminine particulièrement charmante et qui se marie bien à son homologue masculine, plus grave et qui apporte un équilibre évitant qu'on ne s'envole trop haut. Le groupe a invité Hølls à travailler sur un titre («Arbeid») et je suis un peu perdu car dans l'ensemble, musicalement, le morceau est certainement l'un des meilleurs, les deux univers (néo-folk et metal) se mélangent parfaitement, mais un des chants joue sur le «parlé» en français et tu peux avoir l'impression d'avoir Grand Corps Malade en guest, ça te sort un peu du truc, peut-être aurait-il fallu garder le morceau pour la fin, comme un bonus...

■ Oli



UNTITLED WITH DRUMS

SYMBOLS

[Araki Records / MA Saret Records]

Petit mais bien massif, comme un parpaing de 10 kilos. Untitled With Drums nous sort en cette fin d'année 2025, un petit EP de 4 titres qui ont l'art de te plaquer au canapé dès la première mesure. Du post-metal, aussi épais qu'envoûtant. Gros riffs et une guitare qui vient saturer l'espace, avec une batterie expressive mais pas envahissante, un chant clair et tourmenté un peu grungy, et quelques nappes de synthés apparaissant parfois comme pour calmer le jeu. Chaque track est tout simplement efficace, et on apprécie ces petites bastos électriques revigorantes. Évidemment, 4 titres, c'est court, surtout si tu te rends compte que ça fait depuis 2020 que les Clermontois n'avaient rien sorti. Et un petit quart d'heure de ce rock metal à la Deftones ou Quicksand, ça donne envie d'en avoir plus, alors je me dis que plutôt de faire du name dropping à vouloir les comparer à d'autres groupes plus illustres, plaisent à eux de ne pas attendre 2030 pour ressortir une petite production depuis le pays des volcans, qui nous feraient plaisir de se réveiller un peu plus souvent. On me dit dans l'oreillette que cette petite secousse en présage de plus grosses, je croise donc les doigts en espérant un prochain album.

■ Eric



DOPPLER

POURQUOI CE DISQUE ?

[Bigoût Records]

Je ne pensais pas écrire ces lignes il y a plusieurs mois, et pourtant il faut se rendre à l'évidence : DOPPLER est de retour cette année avec *Pourquoi ce disque ?*, un album presque inattendu. Pour répondre à la question que pose ce titre, il faut remonter quelques années avant sa sortie. DOPPLER se sépare en bons termes en 2010 après deux albums et quelques EP/splits remarquables et remarqués, réalisés en un peu plus de 10 années. Pendant une décennie, ses membres s'affairent à d'autres projets artistiques (ou autres, comme la paternité) et souhaitent, un peu de manière ironique, fêter les 10 ans de leur séparation en 2020 à Lyon, lors d'un concert unique. Sauf que, pas de bol, y'a le COVID. Leur retour sur scène s'effectuera finalement deux ans plus tard avec un certain succès, puisque cela amènera le groupe à rejouer une vingtaine de dates lors d'une tournée qui officialisera sa reformation, et qui offrira en parallèle aux fans une réédition de *Si nihil aliud* et du désormais culte *Songs to defy*. Pendant ce temps, le trio a l'occasion de se recroiser régulièrement (bien qu'éloigné géographiquement) et décide de recomposer dans l'idée de présenter un nouvel album.

Ce projet fou, notamment pour les vieux fans, devient réel puisque *Pourquoi ce disque ?* sort en avril 2026 chez Bigoût Records. Enregistré au Studio Black Box avec Peter Deimel (qui a, entre

plein d'autres, bossé avec Chokebore, dEUS, Metronomy et Shellac), là où 17 ans auparavant ils le firent avec *Songs to defy*, ce disque permet à DOPPLER de retrouver avec grâce sa signature sonore, à savoir un rock noise inclassable à la fois brutal (primal même, par moments) et mélodique, dont le contenu particulièrement sophistiqué vacille souvent. C'est ce qui a toujours rendu cette formation unique. Et si le trio s'est enfermé dans le même studio que *Songs to defy*, ce n'est pas forcément pour en refaire une copie. Yo (guitare/chant), Xav (basse/chant) et Yann (batterie/samples) ont forcément pris de la bouteille, de l'expérience au passage, et leur façon de composer a évolué par touches. Je vous rassure, *Pourquoi ce disque ?* sonne pratiquement comme le DOPPLER d'antan. Mais quelque chose a changé : la présence plus importante d'une voix qui s'applique désormais (aussi) à chanter de façon claire et avec une justesse insoupçonnée, et qui ne se cantonne plus uniquement à vociférer avec rage ou bien d'être torturée.

Ainsi, tout en conservant les codes musicaux qui ont contribué à sa renommée, DOPPLER se rapproche par moments (souvent ?) des travaux d'Étienne Gaillochet de *We Insist!* et *Mule Jenny*, des formations avec lesquelles les Lyonnais ont joué par le passé. Le disque nous emmène également vers des parties plus calmes (sans pour autant respirer la sérénité), comme l'excellent «Piano cassé» qui délivre une tonne d'émotions dans une sorte de langueur lourde proche du post-rock instrumental, ou encore sur une partie de «No one available» qui apporte un peu d'air à l'album. On retrouve d'ailleurs ces élans mélo sur d'autres plages, comme l'introductif «The screening stops» ou le progressif «Snowflakes in an avalanche» qui mérite d'être salué de par son côté «homérique». On n'en dira pas moins en ce qui concerne «Where we started», le morceau final, qui présente les mêmes caractéristiques que le titre qui le précède. Clairement, DOPPLER a mis beaucoup de soin dans *Pourquoi ce disque ?*, probablement le plus réfléchi du groupe (même l'ordre des chansons semble avoir été pensé pour le live, il pourrait facilement être joué d'une traite). Un peu moins frénétique et marquant que son prédécesseur, ce nouvel album révèle d'autres facettes du trio qui, de notre côté, ont été terriblement appréciées. Et tout ça a été confirmé lors de leur récente tournée. En live, comme sur disque, DOPPLER est immanquable.

■ Ted



DOPPLER

IL Y A ENCORE QUELQUES ANNÉES, RÉALISER UNE INTERVIEW DE DOPPLER ÉTAIT UN DÉSIR INACCESSIBLE. MAIS VÉRITABLEMENT REFORMÉ (POUR DE BON ?) DEPUIS 2022, LE GROUPE ORIGINAIRE DE LYON A PRÉSENTÉ CES DERNIERS MOIS UN NOUVEL ALBUM INTITULÉ POURQUOI CE DISQUE ?, À LA HAUTEUR DE SON TALENT. UNE OCCASION EN OR D'EN PARLER, ALORS TU PENSES BIEN QUE C'EST LA PREMIÈRE QUESTION QU'ON A POSÉE À YO (GUITARE/CHANT) QUI, EN UN TEMPS QUASI RECORD, A RÉPONDU À NOS QUESTIONS DE FANS CURIEUX.

La première question est sûrement la première de toutes les interviews que vous avez dû faire jusqu'à présent : pourquoi ce retour en studio ? Et donc, pourquoi ce disque ?

Alors, tout a commencé quand on a voulu fêter les 10 ans de notre mort avec un concert à Lyon en 2020 (reporté en 2022 à cause du COVID). Suite à cette annonce, on a eu plein de propositions de dates et finalement ce concert originel s'est transformé en tournée de reformation. En parallèle, Xav et moi travaillions déjà sur un nouveau projet avec Nico, notre lighteux, à la batterie (Ni, L'effondras) et plus le projet avançait, plus on se disait que ça ressemblait à du DOPPLER. On en a donc parlé avec Yann, et on a décidé de se lancer dans la grande aventure d'un nouvel album.

Vous avez fait quoi d'ailleurs lors de votre séparation ? J'avais croisé Yann une fois dans un concert à Paris qui m'avait dit qu'il avait monté le spectacle de batteurs Fills Monkey, mais vous ?

Effectivement, Yann a continué avec les Fills, (le projet existait déjà du temps de DOPPLER première époque). Xav a fait beaucoup de garage en participant à pas mal de groupes (The Missing Soul, X-Ray Vision entre autres...). Quant à moi, suite à la difficulté à remonter un projet de groupe cohérent après DOPPLER, j'ai fini par bosser des titres tout seul avec un looper sous le nom d'Orgueil, j'en ai fait un disque Les optimistes sont des gens mal informés avec l'aide de quelques copains. Il est toujours écoutable sur Bandcamp pour ceux que ça intéresse.

Vous n'aviez pas une certaine forme d'appréhension de vous retrouver les trois à travailler de nouveaux morceaux ?

Absolument pas, c'était comme si on avait répété 15 jours avant. C'est comme le vélo... Au contraire, c'était même plaisant car on a développé un langage commun tous les trois avec le temps, et c'était très stimulant de retrouver cette complicité artistique.

Est-ce que vous avez croisé des gens à l'époque de votre pause qui réclamaient votre retour ?

Alors oui, des gens nous ont dit que c'était dommage qu'on ait arrêté car ils adoraient le

groupe. Et puis la musique a fait son chemin pendant cette pause, et certains nous ont découverts après notre arrêt, du coup, ceux-là étaient d'autant plus contents qu'on reprenne car ils ne nous avaient jamais vus à l'époque.

Est-ce que certains morceaux de ce nouvel album contiennent des idées de l'époque d'avant votre séparation en 2010, et que vous n'aviez pas pu développer ?

Tout à fait, il y a quelques idées qui datent de cette époque, mais qui avaient une forme totalement différente. Notamment dans «The last drop», «Piano cassé» et «Incipit excipit». Je suis content qu'on ait pu les terminer d'ailleurs, ç'aurait été dommage de perdre tout ça !

C'est quoi la différence entre enregistrer avec Peter Deimel en 2008 et le faire en 2025 ?

Bah, pas grand-chose... Peter ne change pas et est resté le même gars ultra-compétent, passionné et super sympa. Nous, par contre, étions mieux préparés car à l'époque de Songs to defy, on était encore novice en enregistrement. Avec le temps et l'expérience, on s'est un peu plus familiarisé avec l'activité de studio, qui reste très différente du live. Cette fois, on est arrivé avec nos arrangements de voix, nos «rere» déjà écrits.

Vous enregistrez tout en live ou séparément ?

À l'époque de Songs to defy, on avait tout enregistré live en jouant les morceaux d'une traite, du début à la fin... ce qui ne te laisse pas le droit à l'erreur ! Pour ce nouveau disque, on a enregistré tous les trois ensemble de nouveau, mais on n'a pas joué tous les morceaux d'une seule traite. Pour certains titres, on a séparé des parties (intro/fin, etc...), histoire de pouvoir jouer les changements de tempo plus naturellement... En live, Yann nous fait des décomptes, mais on ne voulait pas forcément qu'on les entende sur le disque. Et puis ça fout moins la pression car si on se plante, on n'a qu'une partie à refaire et pas tout le titre en entier, ça détend, surtout quand tu as des morceaux de 6 ou 7 minutes ! (sourire)

Je trouve que le travail des voix ressort plus sur ce nouveau disque. C'est venu naturellement ou vous avez vraiment bossé cette partie-là par rapport à avant ?

Pour les voix, on s'est un peu plus penché dessus que par le passé, c'est vrai. À l'origine, on est plus musiciens que chanteurs, et les voix avaient simplement un rôle d'instrument supplémentaire, pour ajouter de l'humanité au vacarme qu'on faisait. Maintenant, on est plus à l'aise avec ça, on intègre les voix dans notre processus créatif dès le début, alors qu'à l'époque, c'était la dernière roue du carrosse. Avec le temps, c'est devenu plus naturel, je note des idées de textes comme j'enregistre des idées de riffs.

Quand j'écoute ce nouvel album, je pense par moments aux travaux d'Étienne Gaillochet avec We Insist! et plus récemment Mule Jenny. Ça vous parle ?

Bien sûr, on a joué avec Mule Jenny lors de notre tournée de reformation et on avait déjà partagé la scène avec les We Insist! à plusieurs reprises à l'époque. On les a d'ailleurs encore vus à notre concert parisien la semaine dernière ! On se connaît depuis longtemps, on partage le même intérêt pour les morceaux alambiqués, héhé.

C'est quoi ces percussions au début de l'album ? Des percus gnaouas ?

Tout à fait. Ce sont des crotales/karkabous (elles ont plein de noms différents) utilisées notamment par les gnaouas.

Votre artwork montre un homme qui semble chuter dans le vide entouré de sphères ? Comment doit-on traduire cette illustration ? Qu'elle est l'idée derrière ?

Alors, je pense que c'est mieux que chacun se fasse sa propre interprétation. Je n'aime pas expliquer les textes ou la musique des morceaux car je pense que ça prive les gens de leur interprétation personnelle. Et finalement, c'est pareil pour les artworks, je vais donc garder mon avis pour moi, mais tu peux toujours me donner ta version, ça m'intéresse !

À vrai dire, je ne sais pas comment interpréter cela... Peut-être le côté vertigineux de votre musique (la chute), mais sous contrôle avec les ronds rouges en guise de garde-fous...

Vous avez attaqué une tournée, ça va être équilibré entre nouveaux et anciens morceaux ?

On essaie de jouer un max de nouveaux morceaux, mais on joue aussi beaucoup d'anciens. C'est plutôt équilibré de manière générale. Après, ça dépend du temps qu'on a sur scène.

Est-ce qu'il y a des morceaux de ce nouvel album plus complexes à reproduire sur scène que d'autres ?

Pas spécialement non, ils ont tous leurs petites particularités. Et puis paradoxalement, on pense qu'un morceau où il y a plein de parties est dur à jouer, mais ça n'est pas forcément le cas. Parfois, des morceaux très simples et épurés, comme «Piano cassé» sur ce disque, sont plus difficiles à interpréter sur scène qu'un morceau rentre-dedans.

Vos concerts sont toujours aussi réglos et bestiaux. Faut-il un entraînement spécifique pour enchaîner plusieurs dates avec cette intensité ?

[Rires] Oui, c'est sûr que c'est fatigant ! Après, ça va être dur pour moi de parler au nom de nous trois car nous sommes très différents à ce niveau-là. Moi, je fais du sport, je m'échauffe physiquement et vocalement avant les concerts. Mais chacun a ses habitudes et d'autres préfèrent faire la sieste ou boire l'apéro, chacun son entraînement spécifique ! [sourire]

Il y a un groupe dont vous aimeriez faire la première partie ?

Oui, plein, forcément. Mais entre ce qui serait possible concrètement et ceux avec qui on aurait aimé jouer mais qui n'existent plus ou peu, je ne saurais pas trop quoi te répondre...

Est-ce que tu penses que DOPPLER a créé des rejets ? Des groupes qui se sont inspirés de vous par exemple ?

Ça arrive que des gens viennent nous voir après les concerts pour nous dire qu'on est une influence pour eux, pour leur groupe. Ils nous donnent un CD de ce qu'ils font et c'est super touchant car on a fait la même chose quand on avait 20 ans. Et de voir qu'on puisse leur susciter la même inspiration que nos aînés l'ont fait pour nous me fait très plaisir. J'ai l'impression d'avoir bien fait le job du coup, d'avoir transmis le témoin aux prochains.

Maintenant que nous avons parlé du présent, je te propose de remonter dans le temps : vous vous souvenez ce qui berçait particulièrement votre jeunesse en termes de musique ? Et est-ce que ces artistes vont ont poussés à faire de la musique ?

Alors, ça va encore être compliqué pour moi de répondre pour nous tous. Mais je crois pouvoir dire que, dans notre enfance, on écoutait la musique qui passait à la radio. On vient tous plus ou moins d'une culture rock/hard-rock/metal. C'est plus tard en arrivant à Lyon, vers 16/18 ans qu'on a commencé à se créer une culture musicale ouverte et variée. En découvrant les groupes locaux et en passant trois soirées par semaine au Pez-ner, lieu de concert culte lyonnais. Je ne pense pas qu'un artiste en particulier nous ait donné envie de faire de la musique, c'est plutôt les émotions intenses

qu'on ressentait en écoutant qui nous ont poussés vers cette pratique.

Avant que DOPPLer ne voit le jour, aviez-vous déjà joué dans d'autres formations ?

Oui, bien sûr, on a tous fait des petits groupes de lycées, avec des reprises de Rage Against The Machine (sourire).

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Quelles sont vos influences communes ?

Eh bien, on s'est rencontré par la musique, au lycée justement. Xav et moi, nous nous sommes rencontrés par annonce, et puis Yann a rapidement rejoint notre cercle d'amis musiciens. Nos influences communes sont très larges et vont même aussi au-delà de la musique. On peut régulièrement citer David Lynch dans nos conversations, par exemple.



Mais s'il faut que je te cite quelques groupes communs, je dirais Ulan Bator, Bästard, Chokebore, The Jesus Lizard...

Au fait, pourquoi ce nom, DOPPLer ? Cela a un lien avec l'examen médical ?

Oui, totalement. Quand on cherchait un nom à l'époque, Xav avait en sa possession un CD de sons de doppler pour la formation des médecins à cet examen. On a trouvé que l'idée de «sons bizarres qui venaient de l'intérieur du corps» nous correspondait bien.

Vous avez un souvenir de votre 1er concert ?

Inoubliable ! On avait à peine un an d'existence et des copains ont organisé un concert avec des groupes très différents, pas du tout dans notre style musical. À l'époque, ce qu'on faisait ressemblait plus à du post-rock. On a joué en dernier, la salle était pleine, peut-être 900 personnes, et on a fini le concert à quatre... on a vidé la salle... Alors, certes, on n'était pas dans notre environnement musical habituel, mais ça nous a quand même bien servi de leçon... que les gens n'aiment pas notre musique, ça n'est pas un problème... mais il ne faut pas qu'ils soient indifférents, or c'est ça qu'on a ressenti, de l'indifférence... ça, c'est pas possible... on s'est dit que quelque chose ne fonctionnait pas dans notre façon de faire. Du coup, on a abandonné tous ces morceaux et on est retourné composer dans notre cave pendant 1 an ou 2, et ensuite est né le DOPPLer que tu connais.

Merci à vous d'avoir pris le temps de répondre à nos questions, voici la dernière : quel est votre futur à court/moyen/long terme ?

Pour l'instant, on est en tournée jusqu'à l'été 2027, c'est tout. On va essayer de jouer ces morceaux devant un maximum de gens d'ici-là. On profite du moment présent et on verra bien ce que l'avenir nous réserve !

Un grand merci à Anto de Brlunote Rec, Yo et DOPPLer, à notre Rémi de m'avoir permis de piocher dans ses questions qu'il avait prévu pour une interview du groupe qui n'a jamais eu lieu il y a plusieurs années.

■ Ted

Photos : JC Forestier





DOPPLER

ALIMENTATION GÉNÉRALE, PARIS

DIX-SEPT ANS APRÈS UN CONCERT MÉMORABLE À LA MÉCANIQUE ONDULATOIRE À PARIS EN COMPAGNIE D'APLACE TO BURY STRANGERS, JE RETROUVE LES DOPPLER SUR SCÈNE À L'ALIMENTATION GÉNÉRALE EN CE MOIS DE MAI 2026. JE PEINE À CROIRE À L'IDÉE QUE CETTE AFFICHE SOIT VRAIMENT RÉELLE, D'AUTANT PLUS QUE LE TRIO EST ACCOMPAGNÉ CE SOIR DES NOISEUX PARISIENS DE TABATHA CRASH QU'ON CONNAÎT BIEN DANS LE TERRIER. CE SERA L'OCCASION DE LES DÉCOUVRIR EN LIVE, MAIS ÉGALEMENT DE VÉRIFIER SI DOPPLER EST TOUJOURS CAPABLE DE LAISSER DE PROFONDES BALAFRES SUR SCÈNE, COMME CE FUT DANS LE TEMPS. QUOI QU'IL EN SOIT, CE RENDEZ-VOUS ÉTAIT IMMANQUABLE, ET FRANCHEMENT, QUOI DE MIEUX QUE DE PARTAGER ÇA AVEC QUELQUES COPAINS DU W-FENEC ?

C'est donc accompagné de JC, venu immortaliser en images cet événement important, et de Fred, l'instigateur de notre rubrique Carrousel Feeling, que je débarque dans ce caf-conc' dans lequel je n'avais pas remis les pieds depuis une éternité. Ce n'est clairement pas le meilleur endroit pour voir des groupes installés, la scène étant minuscule et les angles de vues pas ouf du tout... Résultat : on se retrouve compressés les uns sur les autres, avec l'espoir secret que les pogos restent relativement contenus. Mais qu'importe, l'endroit reste

chaleureux, charmant et parfait pour découvrir des artistes, soit dit en passant. Avant la tempête, nous prenons le temps de descendre une bière avec les deux gaziers, et de serrer la paluche d'Anto de Brlunote Records qui organise la tournée de DOPPLER et qui les manage. Les membres de Tabatha Crash arrivent tranquillement sur scène, peaufinent les derniers réglages de leur matos avant d'envoyer leur fusion post-punk/noise rock à travers une setlist largement consacrée à leur dernier album, *We need to talk*, sorti l'an passé, et que nous







découvrons ici en conditions réelles. Le trio parisien, visiblement pressé par le temps, enchaîne, comme un ivrogne enfile des verres, sans reprendre son souffle, ses morceaux nerveux qui sentent la tôle rouille, bien guidés par le chant hargneux et monotone de Benoît. La communication du groupe avec le public est assez secondaire du coup, il préfère s'attarder à nous livrer de la pure énergie et de nous faire hocher la tête (sans trop cogner celle du voisin, bien sûr). Ça tombe bien, on est là pour ça. Comparé à DOPPLER, Tabatha Crash envoie des morceaux plutôt directs et frontaux, ne cherche point à perdre l'audience mais davantage de faire monter la température. Peut-être un peu trop d'ailleurs car le chanteur guitariste finit par se plaindre de crampes à la main vers la fin du set. Sans que je prenne la claque du siècle, c'est première partie est hautement validée !

Le moment est enfin venu de goûter aux soubresauts et aux élégantes dissonances et sonorités de la musique de DOPPLER. Je suis venu pour ça, et clairement, je ne vais pas le regret-

ter. L'introduction de «The screening stops», morceau ouvrant le nouvel album Pourquoi ce disque ?, résonne dans les enceintes, tout s'installe lentement, la voix apaise momentanément la tension qui grimpe par paliers, avant que les chevaux ne soient définitivement lâchés et que l'hystérie du groupe ne nous explose littéralement au visage. Impossible d'imaginer meilleur titre pour ouvrir les hostilités. Plutôt que d'enchaîner avec la suite du disque, le trio replonge ensuite dans le passé avec trois morceaux emblématiques de Songs to defy («My third life, minimum», «We are not sick», «6 centimetres»), nous rappelant au passage à quel point cet album demeure un petit chef-d'œuvre du genre. Yann, derrière les fûts, est une véritable bête de scène. Sa capacité à exécuter puis enchaîner des séquences ultra techniques avec une fluidité presque insolente relève de la démonstration permanente pour n'importe quel batteur encore en apprentissage. J'avoue être resté longtemps hypnotisé par ses acrobaties rythmiques, sans pour autant occulter le travail magistral

des cordes de Yo et Xav. Je suis déjà en nage lorsque surgit «Incipit excipit», morceau à relief qui aurait parfaitement trouvé sa place sur Songs to defy. J'adore son côté épique et ses montées sous tension. DOPPLer dévoilera ensuite son goût pour les ambiances plus mélodiques et dissonantes explorées sur le nouvel album. L'atmosphère évolue continuellement, les quelques respirations offertes par «No one available» ou «Piano cassé» faisant un bien fou sans jamais s'éterniser trop longtemps avant de replonger dans la démente pure (les deux bombes «New balls» et «Il manifesto», putain...). Je suis tellement absorbé, presque hypnotisé par le concert, que je réalise à peine à quel point le temps défile vite.

Le groupe termine son set avec «Snowflakes in avalanche», immense morceau-fleuve parfaitement taillé pour clôturer la soirée, alors que je m'attendais plutôt à «Where we started». Un titre qui semble ne jamais vouloir finir, comme si DOPPLer refusait de quitter la scène. Le public est conquis (je suspecte qu'il l'était probablement avant même le début du concert) et totalement rincé. Le trio remercie chaleureusement les Parisiens d'être venus malgré une salle loin d'être complète ce soir-là (WTF ?!?). Puis, dans un dernier élan de générosité, le groupe nous offre un rappel bonus avec «Roquette», vieux missile issu de Si nihil aliud, histoire de nous pulvériser les tympans une ultime fois. Un cadeau inattendu, à l'image de ce concert mené de main de maître, qui restera sans doute parmi mes très grands souvenirs live de l'année. Les gars de DOPPLer ont peut-être pris quelques rides, mais ils jouent toujours comme s'ils avaient vingt ans et absolument tout à prouver. Si tu cherchais encore la réponse à la question «Pourquoi ce disque ?», il suffisait simplement d'assister à la prestation du trio ce soir-là, ou probablement à n'importe quelle date de cette tournée. Comme disait une certaine Valérie : merci pour ce moment...

Merci à Anto de Brlunote Records.

■ Ted

Photos : JC Forestier





FLYING DONUTS

BACK ON TRACK

[BlackOut Prod / Kicking Music / ...]

Oyez ! Oyez ! Le Flying Donuts nouveau est arrivé ! Enfin, non, pas tout à fait. Le 1er EP de Flying Donuts version Reactivated vient de sortir, et on ne change pas une équipe qui gagne. Enfin si, mais... Bon, ça va pas, trop d'idées qui se bousculent dans mon crâne, on va reprendre depuis le début pour que ce soit compréhensible !

Quand, au printemps 2016, le trio punk spinnien dépose les armes après vingt ans de bons et loyaux services, le réseau rock indé français perd l'un de ses plus valeureux représentants. Ce rouleau compresseur laisse un vide immense dans le paysage musical rock à guitares, et l'espoir de voir une reformation du groupe se réduit comme peau de chagrin au fil des années. Jusqu'au jour où, courant 2025, Jérémie (guitare) et Manu (basse) décident de relancer la machine avec Olivier (Major Cooper, Hopsession), batteur de son état. Quelques semaines plus tard, après un premier show à la maison (c-à-d. Épinal Rock City) et alors que les répètes s'enchaînent, Manu passe également son tour et c'est Julien (Billy Gaz Station) qui va se charger de la basse. Nouveau line-up, section rythmique inédite et toujours Jérémie aux guitares et au chant... mais aussi aux compos. Pour ne pas brouiller les pistes, le groupe ajoute fort justement Reactivated à son nom et reprend le chemin des studios et de la scène. Voilà, le décor est planté à l'heure où vient de sortir Back on track, premier EP de

cette version Flying 2.0. C'est bon, c'est un plus clair ? Parfait.

Musicalement, si tu as suivi les aventures des Flying Donuts ces trente dernières années, tu ne seras pas dépaycé. Loin de là. En quatre titres (dont une masterpiece de plus de neuf minutes, mais on y reviendra) et un peu plus de vingt minutes au compteur, le groupe balance, comme son line-up précédent, des chansons parfaitement calibrées, avec des refrains accrocheurs et des riffs qui saignent. Mathieu Kabi (Indiear Studio) s'est occupé de l'enregistrement, Dan Kerosene est à l'artwork, et différents labels «historiques» (Chanmax Records, BlackOut Prod, Kicking Music) et de nouveaux venus (Reactivated Records, KC records...) se répartissent le boulot de distribution. Avec à la tête de la pyramide de flamboyant groupe qu'est Flying Donuts Reactivated. Flamboyant par sa puissance («Back on track», tube testostéroné qui ouvre le disque), par sa justesse à composer des power rock songs aux refrains entêtants («Rain and storms») et sa capacité à riffier comme jamais (l'instrumental agrémenté de samples «Hold on John Nada»). Les guitares sont riches et puissantes tandis que le duo basse/batterie tire la machine vers le haut avec de riches lignes de basse de Julien épousant à la perfection la métronomique batterie d'Olivier. Trois titres de grande qualité en dix minutes qui seraient presque éclipsés par l'un des meilleurs morceaux composés par Jérémie, toutes époques confondues. B-sides et covers comprises (et je peux te dire qu'il en existe un paquet). «Torments of love» est un titre de neuf minutes, composé sous l'inspiration assumée du génie britannique Ginger dont Jérémie raffole... comme moi ! Les références aux titres interminables et puissants de l'album Wildhearts et surtout à la power pop sucrées de Hey! Hello! sont omniprésentes, mais il n'est pas question de parler de copie ou de plagiat, mais simplement d'un réel tour de force qui rend dans le même temps un hommage appuyé et mérité au rouquin malin.

Flying Donuts Reactivated frappe fort avec ce premier EP qui emmènera le groupe en tournée cet automne sur les routes de France avec Daria (avec qui le groupe partage également un split K7), Second Rate ou les Foggy Bottom. Sois curieux et va prendre une bonne rasade de riffs en live !

■ Gui de Champi



TANKRUST

SHRIKE

[Almost Famous]

Je me défends un peu en anglais, mais je n'arrivais pas à trouver de sens au mot «Shrike». Est-ce une invention, une sorte d'hybride entre «shrink» et «strike» ? Histoire d'en avoir le cœur net, je lance mon moteur de recherches qui me répond «Laniidae» et me renvoie sur une page sur cette famille d'oiseaux, WordReference me traduit le terme en «Pie-grièche» et me voilà à découvrir ce volatile passionnant (par contre rien sur «shreak», mot du texte de la compo éponyme). Désolé pour le passage ornithologique à venir, mais ça change de mes habituelles tirades sur la géo ou l'histoire (j'aurais pu évoquer ce masque certainement précolombien et te basiner avec le sens de l'artwork, mais je laisse ça à ton temps libre !), si ça te saoule, passe direct au paragraphe suivant. Les pies-grièches (c'est une famille qui regroupe plusieurs types d'oiseaux) ressemblent à des moineaux qui auraient des longues queues et un plumage bien plus stylé, certains ont même une sorte de peinture de guerre autour des yeux, classe ! Faut dire que c'est pas un oiseau qui plaisante, il est capable de chasser des petits rongeurs et pour les déguster tranquillement un peu plus tard, il les empale ! Doué d'une patience de dingue, il est aussi fin stratège, réfléchit à ses attaques et particulièrement méthodique. Une véritable machine de guerre alors qu'il ne pèse que quelques grammes... Ultra stylé mais au mode de survie plutôt sauvage et démonstratif, on comprend

que les «Shrike» soient associés à l'univers métallique de Tankrust que je remercie car je suis désormais un peu moins ignare question zoologie.

Bien évidemment, on peut coller au groupe bon nombre de qualificatifs utilisés pour le passereau : méthodique, brutal, précis, redoutable avec des atours aussi charmants que vindicatifs. Parce que si on continue de se prendre d'énormes passages black dans la tronche (rien que l'intro de «Brute force» en calmera plus d'un, au passage, le titre est un régal pour les gamers fans de FPS), le combo sait aussi jouer avec plus de mesure, ralentissant les rythmes et éclaircissant le chant pour côtoyer des univers plus thrash, core ou death (j'aime beaucoup «Don't be shy» et son passage avec la voix presque claire, mais aussi les breaks de «Father blood»). Quelque soit l'influence, c'est constamment un rouleau compresseur qui nous force dessus et ne lâchera rien... «Until the last one standing». Et si tu attends «ASMR» en espérant souffler et ne plus subir les incessantes attaques d'un chant souvent hurlé, c'est raté, leur ode au silence passe, encore, par des riffs incisifs, des vocaux screamo et une rythmique épidermique. Homogène et massif, l'opus n'est pas évident à digérer en une fois, mais c'est aussi ça qui est bon ! Drapeau rouge ! Pas de putain de prisonnier ! Et pas forcément beaucoup d'optimisme non plus...

Alors, vas-tu essayer d'observer des pies-grièches écorcheurs, l'espèce la plus répandue par chez nous ? Elle passera peut-être près de chez toi plus vite que Tankrust, mais ce serait dommage de rater un tel exemple de sauvagerie nécessaire...

■ Oli



THE FREAKY BUDS

WESTERN SMOKE

[Freak Land Records]

Emmené par Max Genouel (chant - guitare) et Hugo Deviers (batterie), The Freaky Buds est un projet blues qui sort un premier album en 2021. Après avoir puisé son énergie dans un road trip californien, les musiciens se sont arrêtés au Greaseland Studio. Accompagnés par Kid Andersen pour l'enregistrement et la production, le duo a sorti son nouvel opus en octobre : Western smoke.

Dès l'ouverture de l'album, on sent un grain particulier. Celui d'un blues qui se prend à la source, à l'image de «She's nineteen years old» empruntée pour une reprise vibrante à Muddy Waters. Le travail de Kid Andersen permet d'aboutir à des ambiances contrastées. La formule old school du blues est soutenue par la présence quasi permanente d'un très bon jeu à l'harmonica. Le tempo lent de «Struggling and suffling» peut s'opposer au groovy que l'on retrouve sur «Mud on my kness». Chaque album de blues digne de ce nom doit aussi avoir ses moments de solo de guitare. Kid Andersen passe à la guitare pour nous proposer une belle échappée sur la fin de «Guilty». Enfin, il y a dans Western smoke cette petite touche de modernité avec des moments de saturation. «I lost my crown» rappelle l'énergie de The Black Keys.

Les paroles sont fidèles au style blues. Au fil de l'album, nous avons l'histoire d'un homme empri-

sonné injustement («Struggling & shuffling»), le témoignage d'une époque saturée de bruit et d'angoisse («The freeloader»), l'addiction et la solitude («Devil's night») ou encore le souvenir d'un amour disparu («I've lost my crow»). En tous les cas, Western smoke est réalisé sans tambours ni trompettes. Sa sincérité et son authenticité sont ses qualités majeures.

■ Julien



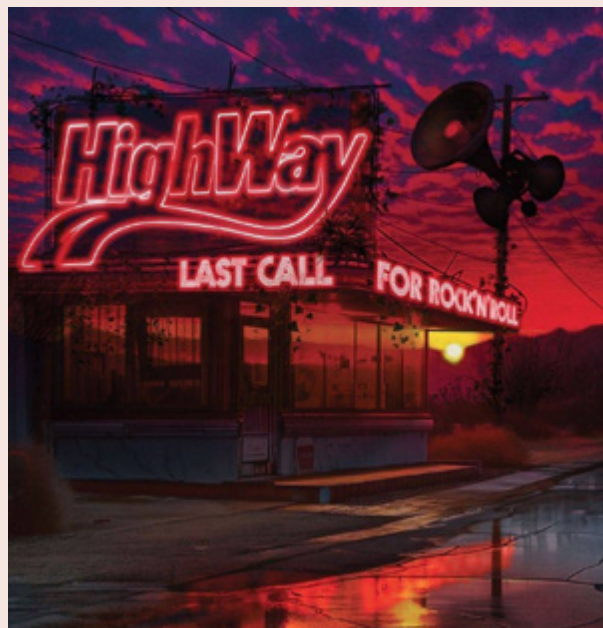
MANGROVE

MANGROVE

[Araki Records]

Si les membres de Mangrove avaient été marqueteux, probablement qu'ils n'auraient pas choisi ce patronyme, et encore moins le style musical qu'ils pratiquent. En effet, on ne compte plus le nombre incalculable de Mangrove sur la scène rock autour du monde (bien qu'à un moment ils aient eu la super idée de s'appeler Mân-grøve), et les Parisiens ne sortent pas non plus des clous quand il s'agit de diffuser leur post-rock metal de choix. En même temps, quand on fait une musique aussi racée, ou plutôt assez familière dans la scène indé, rien n'est bien surprenant. Et pourtant, depuis l'ajout de membres dans sa formation depuis l'été 2025, dont un chanteur (et ça change les choses), Mangrove a fatalement ce petit quelque chose à lui qui a retenu toute notre attention lorsque nous avons découvert leur récent 3-titres éponyme. Comme tu dois t'en douter, on a affaire à des plages plutôt longues sur lesquelles se tissent des toiles de guitares à la fois légères et pesantes, souvent en apesanteur, tantôt instrumentales, tantôt avec un chant clair magnifique ou carrément hurlé. Bref, t'as compris, si tu aimes Russian Circles, Lost In Kiev, Cult Of Luna, Nordsind ou encore This Will Destroy You, ce disque est pour toi ! Bonus : une version 100% instrumentale est même dispo sur leur page Bandcamp.

■ Ted



HIGHWAY

LAST CALL (FOR ROCK'N'ROLL)

[Rock City Music Label]

Les frères Chambert et Benjamin jouent ensemble depuis plus de 25 ans et s'ils ont donné dans le débranchement avec l'album précédent (petit clin d'œil à The Journey avec «Mayday» ?), le sixième revient à leurs origines et tape donc plus vers le déhanchement. Fidèles au hard rock avec une distorsion pas dégueulasse, des refrains qui se veulent fédérateurs et une grosse énergie, ils enquillent les titres (12 ici) sans sourciller et sans se soucier des évidentes accointances avec leurs principales influences. En effet, quand un de tes titres s'intitule «D.K/D.C» ou que tu écris une intro comme celle de «Peace out», tu ne caches pas vraiment ton amour pour AC/DC. Dans l'ensemble, je les trouve plus proches d'Aerosmith, le combo cherchant plus souvent l'harmonie que la confrontation, ça joue avec les chœurs et les jolis passages de grattes, ça minaude un peu à la Steven Tyler et les tempos restent mesurés. Les amateurs d'action sont quand même servis avec quelques accélérations bien senties («Bang Bang !», «Let me»...), mais Highway évite toutes les sorties de route en respectant les règles d'un bon groupe de «classic hard rock», ne pas trop chercher à faire autre chose que du classique et du hard rock !

■ Oli



FURY DESK AU ZINOR

VOILÀ PLUS DE 10 ANS QUE BOB BOILEN, MUSICIEN ET JOURNALISTE À LA NATIONAL PUBLIC RADIO DE WASHINGTON, A CRÉÉ LES TINY DESK. IL S'AGIT D'UN FORMAT DE CONCERT TRÈS SPÉCIAL : BOB MET À LA DISPOSITION DES ARTISTES SON BUREAU POUR UN CONCERT SAUVAGE ET BRUT. LE ZINOR A DÉCIDÉ D'IMPORTER CE CONCEPT POUR DEUX SOIRÉES SPÉCIALES : LES FURY DESK.

Le temps de deux soirées, les bureaux du Zinor se sont transformés en salle de concert pour 60 passionnés, qui ont répondu présent à l'appel de la musique en pleine semaine. Nous avons eu le plaisir d'assister au deuxième Fury Desk, avec les Allemands de Blind Ambition en première partie et les Anglais de Regrets en tête d'affiche. Ces derniers venaient défendre leur dernier album, l'excellent XL, que je vous conseille vivement.

La promiscuité et cette proximité avec les artistes créent une ambiance électrique incroyable. Un pur moment de bonheur. Les deux groupes nous ont percutés avec leur hardcore énergique. Très vite, la frontière entre spectateurs et artistes est devenue extrêmement floue. Plus de distinction entre la scène et

la salle : les pieds et les poings volent dans toutes les directions, des slams s'improvisent dans les 25 mètres carrés du lieu. Une forme de magie opère. Les prestations des deux groupes étaient parfaites, pleines d'énergie, de rage et de cette violence cathartique propre au hardcore. On notera que Regrets en live est un immanquable, à la hauteur de leur excellent album qui vient de sortir !

On a hâte de revoir des concerts aussi intimistes que celui-ci.

Merci au Zinor et à Max pour cette belle soirée.

■ Nolive
Photos : Nolive













FURIOSA HARDCORE FEST

11-12 SEPTEMBRE 2026 - LE GRAND DUC - APREMONT (85)

LUTTE CONTRE LES VSS
FESTIVAL CARITATIF

PREVENTE : 42 €
SUR PLACE : 49 €



born
from pain



SCARFOLD

SHOOTING
DAGGERS

MONDE DE MERDE FALL OF BLIND SOCIETY ALMA HOOKS&BONES
SHUTDWN PRO MESS BEER BEER ORCHESTRA PLUS JAMAIS!





HELL IS NOTHING

THIS THING WE CALL SILENCE

[Klonosphère]

Né sous l'impulsion de son guitariste Tom, Hell is Nothing voit le jour en 2021, sort un premier EP en 2023, signe dans la foulée chez Klonosphère, modifie son line-up (Jack arrive au chant, le bassiste s'en va, seul l'autre guitariste Enrique reste) et vient nous expliquer ce qu'est le silence en 40 minutes de sons lourds...

Après une petite intro, somme toute assez conventionnelle, «What is this thing we call silence?» envoie un mur de guitare ultra djent, le son est précis et massif, on s' imagine alors que l'on va avoir affaire à un groupe fan de Meshuggah qui en reprend les recettes à sa sauce. Mais non, très vite, l'ambiance s'assagit et c'est une voix très douce qui vient accompagner quelques notes très claires, les cordes se distordent de nouveau et le chant se durcit, il passe en mode death, joue sur les deux tonalités, on revient sur un passage djent avant un nouveau break assez dépouillé. Le cerveau cherche à comprendre ce qu'il se passe, pas sûr qu'on saisisse tout de suite ce qu'est le silence... Si «Leveling down-pour» part lui sur des bases très métalliques, Hell is Nothing casse là encore son morceau avec un break bien senti (le genre de trucs que Tool, et moi, adorons) et entre deux riffs ultra groovy et un growl rageur nous fait planer avec une mélodie à la puissance redoutable. Mais c'est quoi ce groupe qui nous met une claque en à peine 2 titres ? Et on n'est pas au bout de nos surprises

car à tous ces éléments, HiN ajoute des enchaînements assez math, des structures et même des solos plus prog sur une rythmique djent («Lost in the world», «The final step») ou sur une batterie stéréophonique («Unconcealment»). En plus d'avoir des capacités vocales largement au-dessus de la moyenne, Jack joue avec les effets pour donner encore plus de variété à ses chants, il joue au caméléon, se fondant dans le style déployé par les musiciens qui passent de l'un à l'autre avec une facilité déconcertante. Ça secoue dans tous les sens et ce n'est pas du côté des textes qu'on trouvera de quoi se rassurer ou devenir optimiste. On sent même un peu de désespoir chez les guitares qui matraquent un peu moins fort à la fin («Last sky»).

Beaucoup d'espaces entre les phrases de grattes, mais pas vraiment de silence pour ce premier album de Hell is Nothing qui, plutôt que de nous le définir, invente un nouveau style mêlant la rugosité et la froideur du djent et la créativité et la chaleur du prog, un truc assez improbable sur le papier, mais qui est plus que réussi sur ce disque.

■ Oli



DRIFTING AWAY

ENDLESS

[Autoproduction]

Début 2024, Drifting Away a sorti une démo présentant quelques-unes de ses compositions, ils en ont repris 3 («Crawl this Earth», «Wargasm» et «Schism of reality»), en ont ajouté trois autres pour sortir un EP qui atteint la demi-heure (et peut donc être considéré comme un LP quand on voit la longueur de certains albums...). Ils ont bossé les «à côté» (packaging, clip), figolé leur son avec Sylvain Masure (spécialiste du gros son live qui tourne avec Mass Hysteria, Enslaved, Karras...) et plongent donc dans le grand bain avec un metal qui respecte les influences et n'hésite pas à s'ouvrir. Côté tradition, on a une bonne voix death, des riffs tendus, une rythmique puissante, des enchaînements qui défoncent... Pas de surprise de ce côté-là, non, pour vraiment se démarquer, les Axonais ralentissent les tempos, le chant s'éclaircit, les guitares plus douces, on change d'univers pour mieux reprendre une claque quand ils repassent en mode sombre ! «Black feathers» est un modèle du genre, le titre démontre la maîtrise du combo quand il faut amalgamer du bourrin old school et des parties aériennes d'une grande classe (j'aime beaucoup aussi le break au cœur de «Schism of reality»). Peu optimistes dans leur vision du monde, les Drifting Away peuvent l'être pour leur avenir car la base est plus que solide !

■ Oli



YÜ

THE CALLING

[M&O Music]

Avec The calling, Yü» réussit un véritable tour de force en redonnant un coup de frais au punk et au grunge. Dans une configuration minimaliste - une guitare, une batterie et un chant -, le duo normand pratique ce qu'il appelle de l'arty punk/grunge, avec un son brut, organique, presque minéral. Les huit titres de l'album nous plongent dans leur univers unique, mélange d'influences variées oscillant entre performance scénique burlesque et mythologie religieuse. Ils brisent les codes pour en créer de nouveaux, proposant une esthétique visuelle et sonore résolument originale. Le chant de Noémie incarne parfaitement ce mélange, alternant entre des phases sensorielles et planantes, et d'autres, plus écorchées, torturées. La production de l'album offre un son brut, épuré des dynamiques ostentatoires qui encombrèrent nombre de sorties actuelles. Ce choix nous plonge dans une musique cathartique, où colère, frustration et mélancolie s'entremêlent. Au final, The calling est une belle promesse musicale, et l'assurance de lives puissants que l'on a hâte de vivre.

■ Nolive



B.R.E.T.O.N.S

D.A.O.U.

[AZTEC Musique]

Il y a des groupes qui jouent du rock celtique. Et puis, il y a B.R.E.T.O.N.S, collectif XXL capable de transformer un fest-noz en déferlante punk, une chanson ouvrière en hymne fédérateur et un concert en immense pub breton sous tension électrique. Quatorze musiciens sur scène. Deux batteries. Des bombardes, des cornemuses, du violon, de l'accordéon, des guitares saturées et cette envie permanente de faire dialoguer héritage populaire et puissance rock moderne sans jamais sombrer dans le folklore figé. Sur le papier, cela pourrait vite devenir indigeste. Sur D.A.O.U, deuxième album du collectif, cette abondance devient justement le moteur du disque.

Un disque qui s'ouvre directement sur «l'm shipping up to Boston», classique des Dropkick Murphys, repris ici avec une énergie frontale et un son énorme. Batteries qui cognent, guitares épaisses, instruments traditionnels lancés à pleine vitesse : B.R.E.T.O.N.S ne cherche jamais la reprise respectueuse ou scolaire. Le collectif avale littéralement le morceau pour le faire entrer dans son propre univers. Une déclaration d'intention parfaite. Parce qu'il faut un certain cran pour aller se mesurer à ce genre d'hymnes modernes du rock celtique. Même chose plus loin avec «Brest», l'un des singles du disque, où le collectif s'attaque à Miossec sans filet. Là encore, plutôt que d'imiter, B.R.E.T.O.N.S transforme. La mélancolie urbaine du morceau origi-

nal laisse place à quelque chose de beaucoup plus ample et fédérateur, presque conçu pour être repris à pleins poumons au milieu d'un festival. Tout D.A.O.U repose d'ailleurs sur l'idée de s'approprier l'histoire musicale, sociale et culturelle bretonne pour la projeter dans le présent. Le collectif revendique autant l'héritage des The Pogues et des Dropkick Murphys que celui d'Alan Stivell ou de Tri Yann. Et cela s'entend partout. Les morceaux en breton côtoient les refrains punk, les chants traditionnels croisent les guitares saturées et les textes engagés émergent au milieu de cette immense fête collective. «Penn sardin» illustre parfaitement cette démarche. Inspiré des luttes des ouvrières sardinières de Douarnenez en 1924, le morceau ne sonne jamais comme une simple relecture patrimoniale. B.R.E.T.O.N.S le recharge en tension et en urgence. Et puis, il y a les moments où le collectif assume pleinement son côté machine de guerre live. «Faran-dolenn», composé spécialement pour l'album, mélange danse traditionnelle et énergie rock avec une efficacité redoutable. Tout est pensé pour le mouvement, les refrains collectifs, les scènes de festival et les verres levés. Le disque possède cependant le défaut de sa qualité principale : son gigantisme. Quinze musiciens, plusieurs chanteurs, une multitude d'influences... forcément, D.A.O.U manque parfois d'homogénéité. Certains passages donnent presque l'impression d'écouter plusieurs groupes réunis sur un même disque. Mais au fond, c'est aussi ce qui rend l'album vivant.

D.A.O.U possède autant de facettes que de chanteurs. Autant de visages que la Bretagne elle-même. Festive, mélancolique, rugueuse, militante, excessive, populaire et imprévisible. Comme la météo locale, finalement.

■ JC



B.R.E.T.O.N.S

AVEC D.A.O.U, SON DEUXIÈME ALBUM, B.R.E.T.O.N.S CONFIRME LA MONTÉE EN PUISSANCE D'UN PROJET HORS NORMES. QUATORZE MUSICIENS SUR SCÈNE, DES GUITARES PLUS MASSIVES, DES MORCEAUX EN BRETON, DES HYMNES ROCK, DES CHANTS POPULAIRES RÉINVENTÉS ET CETTE VOLONTÉ PERMANENTE DE FAIRE DIALOGUER MÉMOIRE COLLECTIVE ET ÉNERGIE LIVE. ENTRE REPRISES AMBITIEUSES, ENGAGEMENT CULTUREL ET ORGANISATION QUASI MILITAIRE POUR FAIRE TOURNER UN COLLECTIF AUSSI IMPOSANT, RENCONTRE AVEC UN GROUPE QUI PRÉFÈRE FAIRE VIVRE LA BRETAGNE PLUTÔT QUE DE LA FIGER DANS LE FOLKLORE.

Vous êtes quatorze sur scène. À ce stade, ce n'est plus un groupe, c'est une PME bretonne avec bombardes intégrées. Qui gère les conflits d'ego et surtout... les feuilles de route ?

On est obligés d'avoir une organisation très structurée, sinon ça devient vite ingérable. Mais la vraie force du groupe, ce sont justement les individualités. Chacun et chacune apportent des compétences qui dépassent largement la scène : booking, régie, communication, graphisme, réseaux, organisation des tournées... On fonctionne un peu comme une petite structure autonome où tout le monde prend sa part du projet selon ses compétences et ses envies. Les egos passent naturellement au second plan, parce que tout repose sur cet équilibre collectif. Personne ne porte le projet seul, c'est l'énergie commune et la confiance entre nous qui font tenir l'ensemble.

Entre les cachets de concerts, les droits SACEM et les frais de déplacement, est-ce qu'il reste encore assez pour se payer une galette-saucisse à la fin du concert ?

Avec tous les frais qu'implique un collectif comme le nôtre, l'équilibre reste forcément précaire, mais il permet de vivre. Il fait tourner le groupe, permet de créer, de voyager et de continuer à défendre ce projet auquel on croit profondément. On n'est pas là pour faire fortune. Ce qu'on cherche, c'est une aventure artistique et humaine collective, menée avec exigence et sincérité. Et s'il reste de quoi partager une galette-saucisse et une bière après le concert, on considère que le modèle tient encore debout.

D.A.O.U marque un virage plus rock et plus massif. À quel moment vous vous êtes dit : « Bon, la bombarde c'est bien, mais avec des guitares qui arrachent c'est encore mieux » ?

La bombarde ou la cornemuse ont déjà une puissance énorme. En les confrontant à des guitares plus massives, à des basses plus présentes et à une énergie rock, on s'est rendu compte qu'on ne perdait pas l'identité bretonne du groupe, au contraire, elle gagne en ampleur. Avec D.A.O.U, on a voulu assumer cette intensité plus frontale, presque physique en live. L'idée n'a jamais été d'opposer tradition et modernité, mais de les faire dialoguer pour construire un son qui nous ressemble aujourd'hui.

Reprendre «Brest» de Miossec ou «I'm ship-

ping up to Boston» des Dropkick Murphys, ce n'est pas exactement choisir la facilité. Vous avez conscience qu'il faut une certaine dose de courage... ou d'inconscience ?

Ce sont des morceaux très identifiés, parfois presque «intouchables», donc il y a forcément une responsabilité. Mais on ne les reprend pas pour faire mieux ou pour la performance, on les joue parce qu'ils résonnent avec nous et qu'on peut les réinterpréter avec notre langage et notre énergie collective. Il y a peut-être un peu de culot, oui, mais surtout beaucoup de respect et de confiance dans ce qu'on est capables de proposer ensemble.

Vos reprises façon B.R.E.T.O.N.S donnent parfois l'impression que vous essayez de vous réapproprier une partie de l'histoire musicale et populaire bretonne. C'est une manière de transmettre cette mémoire à votre génération ?

Il y a clairement une dimension de transmission, même si ce n'est pas un mot d'ordre. On vient tous et toutes de parcours différents, avec un lien fort à la musique bretonne et à la culture populaire. L'idée n'est pas de s'approprier ces morceaux, mais de les faire circuler autrement, de les remettre en mouvement. On est plutôt dans une logique de relais : prolonger des élans musicaux, les faire découvrir à notre génération et créer des ponts entre les publics.

Entre chants traditionnels, punk celtique, rock musclé et morceaux engagés, comment éviter que le projet parte dans tous les sens quand on est aussi nombreux ?

Le premier garde-fou, c'est le son du groupe. Quel que soit le style d'origine, on ramène tout vers une identité commune. Ensuite, il y a un vrai travail collectif d'arrangement, rien n'est figé, tout se construit ensemble par essais successifs. Et enfin, une règle simple, un morceau n'entre dans le répertoire que s'il sert le projet global. C'est ce cadre qui nous permet de rester cohérents malgré la diversité des influences.

Qui a le dernier mot dans le groupe quand il faut décider qu'un morceau mérite «plus de cornemuse» ou «moins de bombardes» ?

Il n'y a pas de «dernier mot», on fonctionne à l'écoute. Chacun propose, on teste en répétition, et on ajuste ensemble. Le violon, la flûte et l'accordéon jouent aussi un rôle essentiel dans ces équilibres, le violon ouvre des



espaces mélodiques, la flûte apporte de la finesse et de l'air, l'accordéon fait le lien et soutient l'énergie. Au final, c'est toujours le morceau qui décide, si ça fonctionne, ça reste. Sinon, on réajuste.

«Penn Sardin» remet en lumière les luttes ouvrières et féminines bretonnes. Vous voyez votre musique comme un simple exutoire festif ou comme quelque chose de plus politique ?

On n'est pas dans un discours politique au sens strict, mais on est forcément traversés par ces histoires. Notre démarche, c'est de faire vivre ces récits sur scène, sans les dénaturer ni les instrumentaliser. La musique reste un espace de partage et d'énergie, mais elle n'est jamais totalement déconnectée du réel.

Vous chantez en breton, en français et en anglais. Est-ce qu'il y a encore des gens qui vous demandent : « Mais pourquoi chanter en breton aujourd'hui ? »

Non, on ne nous pose pas la question. Le breton est une langue qui fait naturellement partie de notre univers musical, au même titre que le français ou l'anglais. Elle apporte une vraie musicalité et une couleur supplémentaire. Le fait de naviguer entre plusieurs langues ouvre

les morceaux et les publics, sans hiérarchie entre elles. C'est une évidence artistique pour nous.

Votre musique est taillée pour le live. Est-ce qu'il y a un morceau de D.A.O.U qui vous a déjà surpris sur scène, celui qui prend soudain une ampleur inattendue avec le public ?

Oui, «Penn Sardin» en est un bon exemple. Sur scène, le morceau a pris une ampleur qu'on n'avait pas anticipée. Le public s'en empare, chante les paroles, et ça devient un vrai moment collectif. Le texte, même ancré dans une histoire passée, résonne très fort aujourd'hui. Les questions de travail, de luttes et de dignité restent actuelles, et ça explique sans doute cette intensité.

Avec quatorze musiciens, les balances doivent durer plus longtemps qu'un fest-noz entier. C'est quoi le plus compliqué : accorder tout le monde ou faire rentrer tout le monde dans les loges ?

Il faut surtout de la patience. La dimension technique est forcément complexe, avec autant d'instruments et de sources sonores. Mais tout le monde joue le jeu, musiciens comme équipe technique. Chacun y met du sien, dans l'écoute et l'adaptation. Cette patience collec-



tive permet d'arriver à un résultat cohérent et puissant sur scène.

On sent dans l'album autant l'influence des pubs irlandais que des grands festivals bretons. Vous vous voyez davantage comme héritiers des Pogues ou descendants de Tri Yann sous stéroïdes ?

On a été nourris par beaucoup d'influences... scène bretonne, grandes formations festives, énergie des pubs irlandais... Mais on ne cherche pas à s'inscrire dans une filiation précise. On mélange tout ça pour créer quelque chose qui nous appartient aujourd'hui, soit un croisement d'énergies entre tradition, rock et culture du live.

«Farandolenn» mélange danse traditionnelle et énergie rock moderne. Vous cherchez consciemment à faire danser les puristes autant que les amateurs de pogo ?

L'idée n'est pas de choisir. On cherche surtout à faire vivre le morceau sur scène avec une énergie qui embarque le plus de monde possible. Le mélange vient naturellement de nos influences. Et si ça rassemble des publics différents dans un même mouvement, tant mieux. Mais le but reste simple : que ça vive en live et que ça donne envie de bouger.

Vous parlez souvent d'énergie collective. Est-ce qu'un groupe aussi grand oblige à laisser plus facilement son ego au vestiaire ?

À quatorze, c'est presque une nécessité. On est obligés d'écouter l'ensemble, sinon l'équilibre ne tient pas. Et au final, c'est plutôt sain, chacun met son ego au service du groupe. Ce qui compte, ce n'est pas l'individu, mais l'énergie collective et ce qu'elle produit sur scène.

Si un jour un festival vous propose une affiche avec Dropkick Murphys, Les Ramoneurs de Menhirs et Miossec le même soir... vous montez sur scène détendus ou avec la pression de passer les examens du patrimoine breton ?

Un peu des deux. Il y a du respect et forcément une forme de pression face à des artistes aussi identifiés. Mais on ne le vit pas comme un examen du patrimoine celtique. On fait notre place avec ce qu'on est aujourd'hui, sans se comparer. L'idée, c'est de partager une même soirée où les univers dialoguent.

Le mot de la fin ?

On arrive tous et toutes dans ce collectif avec des parcours déjà très riches. On est avant tout des artistes auteurs, compositeurs et interprètes dans d'autres projets. B.R.E.T.O.N.S est un espace de rencontre entre musiciens complets, pas un point de départ. Reprendre avec plaisir des titres qui nous ont construits est une vraie chance, vécue avec beaucoup de liberté et de plaisir partagé. Et surtout, c'est une expérience à vivre en live impérativement !

Merci au groupe et à Bruno.

■ JC

Photos : Adrien Painchaud



KNOCKED LOOSE

TRANSBORDEUR, LYON

ORIGINAIRES DE LOUISVILLE, DANS LE KENTUCKY, LES AMÉRICAINS ONT FAIT SENSATION LORS DE LEUR PASSAGE EN TÊTE D’AFFICHE SUR LA WARZONE DU HELLFEST 2025 AVEC LEUR BEATDOWN HARDCORE. AUTANT DIRE QUE CE CONCERT, QUI FUT LE MEILLEUR DE MA DERNIÈRE ÉDITION DU HELLFEST, FAIT DE LEUR PASSAGE AU TRANSBORDEUR DE LYON UN INCONTOURNABLE DE CETTE ANNÉE.

En première partie, le groupe français Aurore a fourni une prestation intéressante, même si je suis définitivement hermétique aux passages mélodiques des groupes de metalcore. La foule a pu s’échauffer, mais on sentait que les 1 200 coreux présents attendaient la grande messe de Knocked Loose avec impatience.

On peut effectivement parler de grande messe, tant les Américains parviennent à créer une ambiance hors du temps, presque hypnotique, avec une scénographie lumineuse à la fois sobre et parfaitement en harmonie avec leur set. La musique semble ne jamais s’arrêter : des backtracks servent de fil conducteur et maintiennent leur auditoire dans une folie frô-









KNOCKED LOOSE



KNOCKED LOOSE



KNOCKED LOOSE

lant l'hallucination collective. Les fans étaient là en nombre, ponctuant chaque beatdown à la milliseconde, hurlant les paroles en chœur et fonçant sans peur dans le flot incessant de circle pits et autres joyeusetés brutales qui font des concerts de HxC des moments de pure violence cathartique. Leur dernier album est majoritairement présent lors de ce set, et ce pour notre plus grand plaisir. N'oublions pas que *You won't go before you're supposed to* a enchanté la critique. Nombre de chroniqueurs de la scène metal l'ont nommé album de l'année 2024. Le public, lui aussi, a largement plébiscité ce dernier opus, à en croire les multiples rééditions en CD et vinyle. Leur dernier single, «Hive mind», était également de la partie. Le Transbordeur a été retourné et s'est rempli d'un climat tropical durant ce concert trop court (1 heure). Cela dit, c'est une durée classique dans l'univers HxC. Les Américains ont réellement redonné un souffle de fraîcheur à la scène avec leur style si singulier, nourri de nombreux breaks. Le concert a été maîtrisé de bout en bout, avec un Brian Garris en grande

forme, grâce à sa voix si particulière, et un Isaac Hale qui, entre deux riffs, ne cesse de réclamer encore et encore des circle pits. Un grand concert, et un groupe que l'on ira revoir, car on en ressort toujours avec un goût d'encre dans les oreilles.

Merci à Léa de Grand Bonheur, au Transbordeur, ainsi qu'à son équipe de nous avoir accueillis pour ce moment magique.

■ Nolive
Photos : Nolive



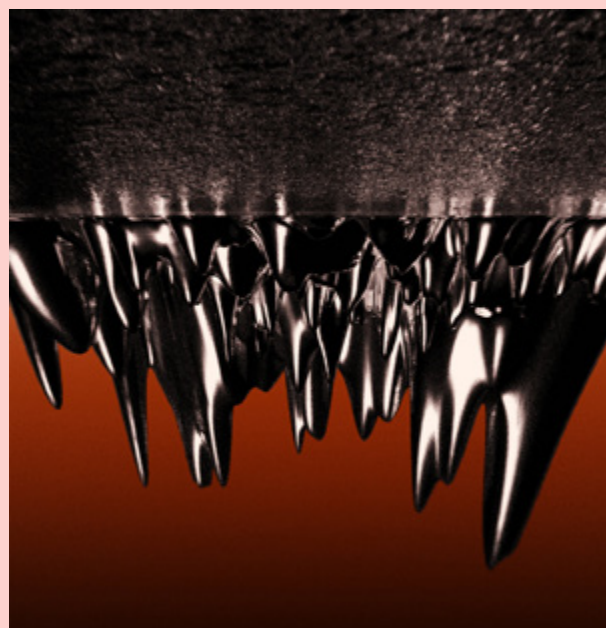
DELEO

IF THIS WORLD WERE MINE

[Autoproduction]

Deleo est une voiture qui trace sa route sur des contrées new wave ou rock, voire post-punk. Groupe montpelliérain formé en 2018 par Denis Navarro, celui-ci profite de son voyage au gré de ses productions (Unfair en 2020, Isolated Live en 2021, The best is yet to be en 2023, et le dernier EP If this world were mine sorti en 2025) pour embarquer une nouvelle chanteuse. Et c'est Emilie Domergue qui continue au chant et qui apporte sa patte un peu plus punk que sur les tous premiers albums. Pour ce dernier opus, au fil des 6 titres de cet EP, passé le track introductif ambient, on attaque réellement avec «Something I will find», à la fois brut et mélodique, où la voix d'Emilie, claire et sensible, se frotte à une partition plutôt brute d'un electro rock inventif. S'ensuivent d'autres titres un peu plus complexes, plus sombres («Echoes» ou «Calm and quiet»), vers une new wave plus émotive, où la dualité voix versus machines s'intensifie. Même si on pourra reprendre son souffle sur «Assholes and ashes», qui sous ses faux airs pop, se tortille pour post-punkifier son discours (si, ça se dit !). Un beau duo complémentaire, entre ombre et lumière, entre douce apparence et brutalité subtile.

■ Eric



VAIN VALKYRIES

WONDERS

[Autoproduction]

Après deux EPs, le duo Vain Valkyries casse un peu sa binarité en évacuant l'omniprésence du «2» (relire l'article sur Death on Phobos pour une meilleure compréhension de ce que je veux dire) et livre un album complet de leurs compositions à la recette bien établie : une distorsion granuleuse à souhait, des mélodies ferriques et un équilibre travaillé pour emplir les oreilles avec uniquement le chant, la batterie et la gratte. Malgré des lignes vocales accrocheuses, Wonders est plutôt sombre, soit ça taillade nerveusement («Bokeh», «Summer days»), soit ça frappe lourdement («By the thread», «He is proud»), mais les frérots ne sont pas là pour distribuer de merveilleuses caresses. Ils ne se donnent un peu d'air que sur quelques passages où leurs armes se reposent (le plus stoner et aérien «Aching lungs» qui louche un peu vers Mars Red Sky), versent davantage dans le groove («Cult») ou cherchent à clôturer l'album avec un peu plus de légèreté («Fever dream»). Les Vain Valkyries ont donc réussi à gommer quelques défauts (le chant reste dans sa zone de confort) et à tenir la distance tout un LP sans nous ennuyer, malgré des sonorités marquées. Wonderful.

■ Oli



BEZOAR

BEZOAR

[Araki Records / Day Off Records]

Bezoar est un trio de rock instrumental turinois fondé par des membres de la scène noise-rock/sludge/post-hardcore/prog et autres musiques aventureuses qui perforent les tympans. Composée d'Alain Lapaglia (Morkobot, The Turin House) à la batterie, de Salvatore Aricò (KHÖY, Marmore) à la basse et la production, et de Luca Di Stefano (Zolfo, Nouccello) à la guitare, cette formation porte le nom d'un corps étranger formé de matières partiellement ou non digérées se trouvant chez l'humain ou les animaux. Si on projette ça à de la musique, il nous paraît alors difficile d'imaginer se prendre avec joie une lampée de ce que proposent les Italiens. Curieux que nous sommes, et après la découverte quelques extraits au début, la réponse ne s'est pas vraiment fait attendre : Bezoar est bien vivace, il envoie la sauce, ça picote sec puis finit par nous brûler, et tout ça sans l'aide de voix qui, avouons-le, auraient pu définitivement plier l'affaire.

Avec ce disque éponyme, Bezoar montre de quel bois il se chauffe. De grasses guitares sludge aux effets démoniaques, accompagnées d'une basse qui te retourne les organes, sont soutenus dans cette bataille sonore par une batterie virevoltante qui s'octroie de manière sporadique quelques moments de repos («Waag», «Anxiety tutorial»). Une griffe quasi prévisible quand on connaît le pedigree et le savoir-faire éprouvés de leurs auteurs. Le groupe s'offre même l'occasion

de proposer quelques improvisations, notamment à travers le saxophone de Fabio Gasparini de Volta. Bezoar possède tout : le groove, le son, la technique, la mélodie (oui !), l'intelligence dans l'équilibre des ambiances (aéré, tendu, cadencé...), et puis une certaine forme d'humour (la fausse intro pop en fond est trompeuse). Bref, tu l'as deviné, il n'y a que des émotions brutes dans ce déluge nommé Bezoar.

■ Ted



BELLE ÉPOQUE

YOU'LL NEVER GET TO HEAVEN

(Autoproduction)

Belle Époque est un groupe de post-hardcore nantais qui nous propose un voyage torturé dans la Première Guerre mondiale, avec une forte influence hardcore à la Knocked Loose. Cependant, les influences ne s'arrêtent pas là : on retrouve aussi des notes de Loathe et de Cult of Luna.

Le chant, semblable à un cri de douleur, s'accorde parfaitement avec le sujet de cet EP. La basse y est très mise en avant, et en live, leur performance est remarquable, même si l'on sent que la technique vocale est extrêmement exigeante et peut parfois poser quelques difficultés. On ressent une énergie incroyable qui émane de ce groupe, qui nous offre, avec ce premier EP, de belles promesses pour l'avenir. On est pleinement immergé dans de nouveaux sons, une nouvelle construction qui fait honneur à la jeunesse de la scène hardcore... et on en redemande ! Le projet s'articule autour d'un récit conceptuel situé en France durant la Première Guerre mondiale. Dans la peau d'un soldat perdu dans un conflit qui le dépasse, les titres de Belle Époque évoquent des fragments de vie - avant, pendant et après la guerre - et abordent la déshumanisation, la folie, l'absurdité de la guerre et l'impuissance des soldats face aux événements qu'ils subissent. Charly, au chant, est habité par son personnage. On ressent la déshumanisation et la folie que le groupe veut nous transmettre, afin d'accentuer l'absurdité de la guerre et l'impuissance des soldats face aux événements. Un groupe en devenir à suivre avec attention !

■ Nolive

Photo : Simon Grumeau





ULAN BATOR

DARK TIMES

[Acid Cobra Records]

Ulan Bator est une hydre qui résiste indéniablement au temps. Et même s'il ne reste plus aujourd'hui que son membre fondateur, Amaury Cambuzat, aux commandes du navire, l'homme a le sens des symboles. Pour battre la mesure sur ce nouvel album baptisé *Dark times*, sorti en novembre dernier, il a rappelé à ses côtés Franck Lantignac, le tout premier batteur du groupe. Certes, ce dernier ne prolongera pas le plaisir sur la route, mais qu'importe, Amaury a de la ressource. Que ce soit pour le live (où il s'entoure de ses fidèles acolytes italiens, Mario et Alessandro) ou en studio, le bonhomme gère ses affaires d'une main de maître. Il a ainsi pris entièrement en charge la réalisation et la production de ce disque entre 2019 et 2025. Une gestation au long cours pendant laquelle le musicien n'a pas franchement chômé en dehors d'Ulan Bator, s'investissant corps et âme dans son projet solo *I Feel Like A Bombed Cathedral* ainsi qu'au service de la mythique formation krautrock Faust.

Le problème avec cette longue absence, c'est qu'on ne savait plus vraiment où en était la formation depuis la sortie de *Stereolith* en 2017, d'autant plus que cet opus n'était pas parvenu jusqu'à nos fines oreilles. Notre dernier souvenir marquant gravé sur galette datait d'*Abra-cadabra*, un disque qui a fêté ses 10 ans cette année... Autant dire qu'on attendait le groupe au tournant. Dès le premier morceau éponyme,

sorte d'introduction hypnotisante au caractère abyssal dont le titre ne pouvait pas mieux porter son nom, on est presque rassuré : Ulan Bator se plaît toujours autant à explorer les sonorités complexes, même les plus sombres, en jouant avec d'étonnants collages de voix. Puis, on est assez vite galvanisé par la suite des événements. D'abord avec «L'impératrice» puis «Solitaire», deux des morceaux à forte consonance rock du disque et qui remportent largement les suffrages, tout comme «Inspire» (un rocker ne se refait pas, que voulez-vous). Le chant, distillé de bout en bout en français, a l'air totalement abattu, rendant l'ambiance générale particulièrement angoissante. Pourtant, la musique entrevoit parfois la lumière, que ce soit à travers des build-up magnifiques (comme on a pu en connaître dans le post-rock, genre pour lequel le groupe s'est fait connaître il y a maintenant plus de trente ans), par des jeux de guitares subtils baignés de reverb, ou carrément dans le cadre de pures chansons acoustiques à l'instar de la très jolie «En enfer», ou encore de l'interminable «Ravages» et ses superbes arrangements qui viennent aérer le disque à point nommé.

Avec une très grande diversité d'ambiances qui oscillent sans compromis entre post-rock, kraut, noise, electro, folk, chanson, et j'en passe, Ulan Bator a probablement réussi le tour de force d'amalgamer tout ce qu'il a pu construire pendant sa longue et sinueuse aventure. Contre toute attente, c'est peut-être l'album le plus abordable, si ce n'est le plus évident, de toute leur copieuse discographie. Un disque mature et hautement recommandable qui vient nous rappeler que le style et les ambitions d'Amaury Cambuzat n'ont pas pris une seule ride, alors même que le projet aurait pu légitimement périlcliter ces dernières années. Au final, c'est tout le contraire d'une fin de course : *Dark times* est une véritable renaissance, entre obscurité et espoir.

■ Ted



ULAN BATOR

ON A ATTENDU PLUS DE 30 ANS POUR INTERVIEWER ULAN BATOR. UNE CHANCE, CAR LE GROUPE EST TOUJOURS EN VIE ET A MÊME SORTI UN TRÈS BON ALBUM EN 2025 NOMMÉ DARK TIMES. ON FAIT LE POINT AVEC AMAURY, LE SEUL RESCAPÉ DE LA BANDE, MÊME SI FRANCK, LE BATTEUR D'ORIGINE, EST VENU AIDER SUR CE NOUVEL ALBUM. UNE INTERVIEW SANS FILTRE D'UN BAROUDEUR, LEADER MALGRÉ LUI, TOUJOURS ADEPTE D'EXPÉRIMENTATIONS, ET DÉSORMAIS D'UN INGÉ-SON QUI S'AFFIRME.

Ce nouvel album a été enregistré entre 2019 et 2025, c'est une période assez longue comparée à ce que font en général d'autres formations musicales. Fais-tu partie de ces musiciens qui aiment peaufiner les morceaux, limite jusqu'à l'excès ? Ou la raison de cette durée est simplement que tu n'avais pas le temps de te consacrer pleinement à ce disque ?

Un peu avant la pandémie, j'ai recommencé à produire et à mixer pour d'autres projets. J'ai travaillé avec des groupes émergents comme Oslo Tapes (sorti chez Pelagic Records), mais aussi pour Faust, dont j'ai coordonné l'intégrale du coffret 1971-1974. Un véritable travail de titan ! Tout cela m'a permis de rester actif durant la période du COVID, mais aussi de me perfectionner en tant qu'ingénieur en suivant des cours et en expérimentant de nouvelles techniques. Par ailleurs, j'ai beaucoup tourné avec les membres allemands de Faust en tant que guitariste durant ces dernières années. En parallèle, j'avais lancé en 2018 un projet solo de guitare improvisée, *I Feel Like A Bombed Cathedral*, avec lequel j'ai sorti quatre albums sur différents labels : Dirter Promotions (UK), Blindblindblind (HU) et Dio Drone (IT). Je continue d'ailleurs à me produire occasionnellement avec ce projet, tout en collaborant avec la talentueuse vidéaste anglaise Daisy Dickinson. En réalité, pendant la pandémie, j'ignorais si je souhaitais poursuivre l'aventure Ulan Bator. C'est un parcours gratifiant, mais aussi extrêmement difficile, parfois douloureux. Je ne me sentais plus la force de porter ce nom seul. Puis, début 2025, j'ai finalement décidé de mener ce chantier à terme, ne serait-ce que pour les quelques fans qui l'attendaient depuis longtemps. En résumé, je n'ai pas passé sept années exclusivement sur *Dark times*, mais toutes ces expériences périphériques m'ont permis de l'aborder avec un regard neuf et de le peaufiner au mieux.

Tu es musicien, producteur, mais tu te charges également de l'enregistrement, du mix et du mastering. Le fait d'être un vrai couteau suisse, c'est une manière d'avoir un contrôle total sur ta musique ou c'est juste une question de faire des économies dans le budget que coûte un disque ?

C'est un mélange de nécessité et de passion. D'un côté, la réalité économique est brutale : l'autoproduction est un gouffre financier, et réussir à rentrer dans ses frais est déjà une victoire. De l'autre, maîtriser toute la chaîne de

production m'offre une liberté d'expérimentation totale. Ma priorité n'est pas de bâtir une «carrière» ou d'accumuler de l'argent, mais d'évoluer artistiquement et humainement. Je tiens à protéger cette flamme intérieure. C'est elle qui crée, chaque matin, cette urgence de brancher un micro, de jouer et de voir jusqu'où l'expérimentation peut m'emmener.

Tu le mentionnais juste avant, vers le début de l'enregistrement de *Dark times*, tu fondes un projet solo d'improvisations drone ambient nommé *I Feel Like A Bombed Cathedral*. Avant ça, tu avais sorti quelques albums sous ton propre nom. Ulan Bator n'est-il finalement pas devenu le projet solo rock d'Amaury Cambuzat, vu que tu es pratiquement seul aux commandes ?

Il y a quelque chose de très envahissant dans la musique d'Ulan Bator, et ce depuis notre album *Végétale* (1997) : c'est ma voix. En écrivant des textes (principalement en français) et en les chantant, je suis devenu leader malgré moi. Pourtant, Ulan Bator reste une entité collective. Sur *Dark times*, on retrouve par exemple la batterie de Franck Lantignac (le batteur d'origine), mais aussi Mario Di Battista à la basse (déjà présent sur *Stereolith*, sorti en 2017 chez Bureau B) et Monia Massa au violoncelle. Olivier Manchion (premier bassiste et membre fondateur du groupe) avait lui aussi été convié à figurer sur cet album, mais il a décidé, pour des raisons personnelles, de ne pas en faire partie.

Parlons de *Dark times*, je trouve qu'il porte bien son nom. Tant dans l'intention musicale qui est angoissante, que dans les textes, mais aussi dans la façon de chanter, rien ne sent la joie. Ce disque, c'est ta manière de traduire le monde dans lequel nous vivons ?

Je pense que lorsqu'on fait son travail d'artiste, on devient un vecteur. On retranscrit le monde actuel à travers ses propres émotions et sa sensibilité, sans pour autant en avoir le contrôle. Nous vivons une époque dramatique pour une grande partie de l'humanité, et ce disque est certainement un cri. J'ai toujours été un écorché vif, je n'arrive pas à me résigner face aux injustices sociales, à la violence, au dérèglement climatique, au spécisme, au racisme, aux intolérances de toutes sortes, à l'indifférence et à la pauvreté qui nous entourent. Face à tout ça, je me sens comme une cathédrale bombardée !

En l'écoulant, je me suis laissé surprendre à penser que ce disque sonnait comme une lettre de suicide en musique, une sorte d'au revoir. Et en même temps, il y a des chansons moins pesantes, plus lumineuses, nostalgiques, comme si tu laissais entrevoir une porte qui donnait sur une «Autre» vie. Le groupe s'est arrêté plusieurs fois, rassure-moi, Ulan Bator, ce n'est pas fini ?

Je me provoque en permanence, et pour moi, la mort n'est pas une fin. L'album précédent se terminait par un morceau intitulé «Dust», là, effectivement, on pouvait y voir une sorte de chant du cygne. Dans Dark times, en revanche, il y a de la lumière. Je vais oser une comparaison prétentieuse : pour moi, ce disque est comme un tableau de Soulages. Selon l'heure, l'éclairage, l'acoustique de la pièce ou l'état d'âme de son auditeur, il devient plus ou moins sombre ou lumineux. Il y a beaucoup d'espoir dans cet album si l'on accepte l'invitation au changement. Si nous changeons tous ne serait-ce qu'un peu, nous pouvons révolutionner ce monde, cette société malade et ce capitalisme essoufflé. Nous en avons le pouvoir, mais aussi le devoir. Y aura-t-il d'autres disques en tant qu'Ulan Bator ? Sincèrement, porter ce nom est devenu lourd pour moi. J'ai toujours le désir de faire de la musique, mais peut-être pas forcément sous l'étiquette Ulan Bator. Je préfère me concentrer sur le présent en essayant de faire en sorte que Dark times arrive aux oreilles de tous ceux qui souhaitent l'écouter et, pourquoi pas, profiter de l'actualité autour de cet album pour faire plus de concerts. Aujourd'hui, le groupe a une formation stable pour le live. Il est composé de Mario Di Battista, qui joue de la basse sur Stereolith (2017) et sur Dark times, d'Alessandro Vagnoni (Bologna Violenta) à la batterie et de moi-même au chant et à la guitare. C'est un trio qui fonctionne parfaitement, musicalement et humainement. Cela pourrait être une excellente formation pour un prochain album... À suivre.

Il y a dans tes textes des évocations à l'enfance («1, 2, 3 soleil», «Mon ami Pierrot»). Est-ce que ton but était de créer une forme d'émotion nostalgique supplémentaire, une manière de parler de l'innocence des gens dans ce monde, ou rien à voir ?

J'ai écrit ces textes de manière extrêmement spontanée, sans chercher à intellectualiser. Ces références à l'enfance ne sont pas de la nostalgie calculée, mais une forme de sincérité brute. Je voulais rester authentique,

sans chercher à cacher mes fêlures : c'est crucial dans un monde basé aujourd'hui sur l'apparence où tout doit briller et faire envie aux autres. Je préfère garder cette vision candide, quitte à être un outsider et à commettre un «Suicide commercial». Je n'ai pas l'intention de plaire à tout le monde, déranger me convient très bien.

Tout est relatif, mais cet album est moins dans l'errance que certains de ses prédécesseurs. Je suis même assez surpris de certains titres (dont «En enfer» et «Ravages») qui pourraient aisément intégrer les playlists de certaines radios nationales de par leurs côtés «Chanson française». Il y avait une volonté de ta part d'équilibrer le disque, de ne pas le rendre totalement anxiogène ?

Oui, ces titres ont le potentiel pour passer en radio, mais le circuit des grandes playlists obéit à des logiques de réseaux et de formats dans lesquelles je ne me reconnais pas. Je préfère rester fidèle à ma démarche, loin des mondanités. Pour moi, «En enfer» et «Ravages» relèvent plutôt d'une chanson française expérimentale. Je les trouve d'ailleurs plus alternatifs que d'autres morceaux du disque. Le texte d'«En enfer» est une métaphore sur un monde qui se referme derrière ses frontières, à l'opposé de l'Europe ouverte dont je rêvais adolescent. Quant à «Ravages», il explore les dynamiques toxiques au sein du couple... On reste donc assez loin de la pop légère ! Disons que je n'attends plus grand-chose de la presse musicale traditionnelle. Cela fait des années qu'Ulan Bator trace sa route de manière très indépendante. Parfois, chanter en français bouscule une certaine presse alternative qui préfère les textes en anglais, plus faciles à intellectualiser après coup... [rires]. Quoi qu'il en soit, l'important est de préserver des espaces d'expression libres et sans compromis. Longue vie aux médias indépendants, à l'image du travail de Denis Robert avec Blast !

Je ne peux pas m'empêcher de penser par moment aux Swans quand j'écoute Ulan Bator, même si ce n'est pas tout à fait la même musique. As-tu écouté leur dernier album ? Et est-ce que tu as toujours des contacts avec Michael Gira qui avait produit Ego:Echo ?

Oui, j'ai écouté leur dernier album récemment et je l'ai beaucoup apprécié. C'est certainement aussi grâce à la contribution de Dana Schechter. Elle apporte ce quelque chose, une sensibilité féminine que le groupe avait perdue



depuis la séparation avec Jarboe. Nous avons beaucoup de goûts en commun avec Michael, c'est certain. Il y a aussi une sorte de dévotion à la musique, au son, à la transe qui nous rapproche. J'ai un parcours très différent. Je n'ai pas cette force intérieure de bulldozer. Je ne suis qu'un petit poète maudit qui fait sa propre «musique de chambre», au fond. Je n'ai pas la même ambition extrême. Michael est très pris, mais il trouve toujours le temps de me répondre. Ego:Echo, c'est un peu comme un enfant qui appartient autant à lui qu'à Ulan Bator. Il restera pour l'éternité ! (rires)

J'ai l'impression que la réussite de Dark times est le fait d'avoir amalgamé à merveille un peu tout ce qu'Ulan Bator a proposé en matière musicale depuis ses débuts (post-rock, kraut, noise-rock, electro, folk, pop, chanson...). Est-ce pour toi l'album le plus complet et varié que tu aies composé à ce jour ?

Comme toi, je pense que c'est un bon mélange des genres. C'est certainement l'un des albums les plus honnêtes de notre discographie, car je n'ai subi aucune pression extérieure. Une totale liberté d'expression, mais aussi aucune deadline à respecter.

J'ai une question de musicien un peu curieux. Tu saurais me dire comment tu as fait sonner cette caisse claire sur le morceau éponyme qui ouvre le disque, c'est un son électronique ? On dirait le son d'un tir de balle, c'est super bien fait.

J'ai samplé la caisse claire de Franck, que j'ai ensuite mixée avec un son de cette même caisse claire complètement retravaillée avec le logiciel Pigments de chez Arturia. Je n'ai utilisé que des samples de batterie pour ce morceau en particulier. Je l'ai écrit, enregistré et mixé en 24 heures, juste avant de boucler l'album.

Quel regard portes-tu sur Ulan Bator en 2026, plus de 30 ans après sa fondation ?

C'est avant tout une aventure humaine, puis artistique. Une forme de tragédie grecque aussi : il y a eu des départs, des retours, des drames, des blessures, des frustrations... mais aussi beaucoup de moments fantastiques. Avec le recul, quand je contemple l'ensemble de notre discographie, je me dis que tout cela a du sens. C'est une danse chaotique, mais magnifique.

Gardes-tu contact avec les anciens membres



du groupe, excepté Franck qui a fait les batteries sur ce disque ? D'ailleurs, à ce sujet (2 questions en une, du coup), ça faisait un bail qu'on n'avait pas revu Franck Lantignac (batterie/percus) dans le groupe. Comment s'est opéré ce retour ?

Avec certains, oui. C'est d'ailleurs moi qui ai recontacté Franck en 2021 pour lui proposer de poser les batteries. Il a écouté mes démos, puis il a accepté. Nous avons passé un excellent moment ensemble lors des sessions d'enregistrement, et son jeu apporte un vrai «plus» à ce disque. Comme les morceaux étaient encore en chantier à l'époque, j'ai effectué un gros travail d'édition par la suite pour tout caler. Concernant les autres membres, j'avais aussi invité Olivier, bassiste d'origine, à participer. Au début, il semblait emballé, mais ça ne s'est finalement pas fait. C'est dommage, car j'aurais été personnellement ravi de reformer le trio original pour cet album.

Tu vis toujours en Italie ? Je voulais savoir ce que ce pays t'avait apporté de manière générale, en tant qu'individu et musicien ? Était-ce

un choix artistique de t'installer là-bas ? J'ai l'impression que le groupe est presque plus connu là-bas qu'en France.

Je suis et je reste résident français, mais j'ai développé un lien très fort avec l'Italie, un pays qui m'est cher autant pour des raisons sentimentales qu'artistiques. Au départ, y ancrer une partie de ma vie et de mon travail n'était pas un choix de carrière calculé, mais plutôt une suite logique de rencontres. Sur le plan individuel et musical, ce pays m'apporte une autre énergie. Et oui, le groupe y trouve un écho plus fort qu'en France, tout simplement parce que nous y avons énormément tourné de la fin des années 90 jusqu'en 2010, mais aussi parce qu'il y existe encore une véritable subculture vibrante. Les récents concerts avec Ulan Bator m'en ont fait prendre conscience de manière flagrante. J'ai découvert une nouvelle génération - les très jeunes - profondément investie dans les questions de climat, de liberté sexuelle ou de politique, mais aussi habitée par l'Art. Il y a un vrai rejet de l'hyper-connexion : beaucoup refusent le smartphone et optent pour un vieux Nokia. Voir un public vivre un

concert à fond, sans un écran entre les mains, c'est devenu un acte marquant.

On peut espérer une tournée en France pour ce disque ?

C'est notre volonté, mais pas à n'importe quelles conditions. On reçoit des sollicitations qui n'aboutissent pas, donc nous sommes désormais très sélectifs. On ne cherche pas à faire une tournée «à tout prix». Si on la fait, ce sera avec des partenaires sérieux et engagés qui partagent notre vision. La porte est ouverte aux propositions concrètes.

On s'est croisé une seule fois, il y a peut-être 15 ans, tu accompagnais The Somnambulist sur une tournée, un groupe signé à l'époque sur ton label Acid Cobra Records. Tu signes encore des groupes qui ne sont pas tes projets ? Et sinon, pourquoi ?

C'est loin tout ça ! Le label a fermé ses portes en 2012. Entre les dépenses et le manque de rentabilité, j'ai dû me rendre à l'évidence et arrêter les frais, n'ayant pas vraiment la fibre commerciale. Même si j'ai autoproduit et édité Dark Times, je n'envisage pas de redevenir «label manager». Je préfère aujourd'hui focaliser mon énergie sur la création, tout en restant disponible pour conseiller les jeunes groupes qui se lancent. Par contre, je continue à travailler pour les autres, mais différemment : via la production artistique, le mixage (parfois en mode «remote», à distance) ou le mastering. C'est ce que j'ai fait récemment pour le prochain album de Jean-Hervé Peron (Faust), que j'ai enregistré, mixé et masterisé, et qui sortira en septembre chez Bureau B.

J'ai vu un chiffre récent qui disait que 44 % des mises en lignes quotidiennes sur les plateformes de streaming provenaient de morceaux générés par l'IA. Qu'est-ce que tu penses de ça, et des artistes qui s'approprient cet outil ?

Ça me fait sourire. Je pense que c'est une phase et que cela ne durera pas sous cette forme. L'IA va certainement remplacer les métiers automatisables ou purement «utilitaires», mais les Artistes, eux, ne sont pas remplaçables. Si l'on raisonne dans une logique purement capitaliste, cette technologie risque de faire du tort à certains. Mais au fond, pourquoi devrait-on absolument vivre aisément de son art ? L'IA comme outil, pourquoi pas ? Mais je reste convaincu que si l'on ne sait pas ce que l'on cherche ou ce que l'on veut exprimer,

elle ne sera d'aucun secours. Et puis, quel intérêt y a-t-il à ce que nous devenions tous des imposteurs ? Je suis certain qu'en réaction à cette supercherie, l'essor de l'IA finira par susciter des courants artistiques encore plus exigeants et intransigeants. «Après la pluie, le beau temps»...

On arrive à la fin de cette interview, quels sont tes actions et tes projets à court, moyen et long terme ?

Continuer à rêver librement, à préserver ma flamme et à garder un regard critique sur tout. Mes objectifs ? Créer, pour moi, mais aussi pour les autres. J'ai envie de partager mon humble savoir-faire et ma vision avec d'autres musiciens en produisant, arrangeant ou mixant leurs projets. C'est une aventure humaine, peut-être l'une des rares encore possibles dans ce monde moderne. Quand je fais de la musique, quand je crée, je redeviens comme un enfant : insouciant et sans limites.

Merci à Amaury et Ulan Bator.

■ Ted

Photos p. 74 et 78 : Julien Perrin



THE GATHERING

LE TRIANON, PARIS

UN CONCERT ANNIVERSAIRE PEUT VITE DEVENIR UN PIÈGE. IL Y A LE RISQUE DE LA RECONSTITUTION SAGE, CELUI DE LA NOSTALGIE CONFORTABLE, OU ENCORE CELUI DU DISQUE CULTE TRANSFORMÉ EN OBJET PATRIMONIAL QUE L'ON ADMIRE SANS VRAIMENT LE FAIRE VIVRE. AVEC MANDYLION, L'ENJEU ÉTAIT PLUS GRAND ENCORE. L'ALBUM DE THE GATHERING, SORTI EN 1995, N'A PAS SEULEMENT MARQUÉ UNE ÉTAPE DANS LA CARRIÈRE DU GROUPE NÉERLANDAIS. IL A CONTRIBUÉ À OUVRIR UN PASSAGE ENTRE LE METAL ATMOSPHÉRIQUE, LA LOURDEUR HÉRITÉE DU DOOM, L'ÉLAN ROCK ET UNE FORME DE MÉLANCOLIE LUMINEUSE QUI ALLAIT DURABLEMENT IMPRIMER LES MÉMOIRES.

Au Trianon, ce 21 mai 2026, The Gathering & Anneke Van Giersbergen ne venait donc pas simplement rejouer un disque. Le groupe venait vérifier ce qu'il reste d'une œuvre quand trente années ont passé, quand les visages ont changé, quand les parcours se sont séparés, mais que les chansons continuent à habiter une salle pleine. La chaleur extérieure donne à cette soirée de mai un parfum de festival avant l'heure. À l'intérieur, Le Trianon affiche complet et cela se ressent immédiatement. La salle possède ce mélange assez rare de beauté formelle et de proximité réelle. Elle permet à la puissance de se déployer sans perdre l'intimité, ce qui en fait un cadre particulièrement juste pour une soirée placée sous le signe de la mémoire, mais aussi de la remise en mouvement.

Avant la grande traversée de Mandylion, Lizzard ouvre la soirée avec une mission délicate à savoir convaincre un public venu majoritairement retrouver une part précise de l'histoire de The Gathering. Le trio franco-britannique s'installe dans une configuration simple et efficace : Katy Elwell à la batterie au centre, William Knox à la basse sur la droite vue du public, Mathieu Ricou à la guitare et au chant sur la gauche. Derrière eux, le matériel de la tête d'affiche attend sous drap noir, rappel discret mais constant du poids de la soirée. Lizzard ne joue pourtant pas en invité timide. Le groupe attaque avec un rock tendu, dense, à la fois lourd et mobile, où l'on retrouve cette manière bien à lui de croiser riffs épais, précision rythmique et climats plus

progressifs. Depuis Venus, premier jalon auto-produit, jusqu'à Mesh, dernier album en date, le trio a construit une identité qui refuse les raccourcis. Out of reach avait élargi le vocabulaire, Majestic en avait renforcé la densité, Eroded avait affûté les lignes, et Mesh pousse encore plus loin cette tension entre énergie immédiate et écriture anguleuse. Le public, d'abord attentif, entre progressivement dans le set. La salle est déjà bien remplie, les axes photos sont compliqués, et il faut parfois composer avec la réalité très physique d'un Trianon compact. Depuis le balcon, en revanche, les lumières donnent une autre dimension au concert. Elles soulignent la cohésion du trio et accompagnent une musique qui repose autant sur l'impact que sur la précision. Le son est excellent. La batterie de Katy reste lisible et nerveuse, la basse de William donne de la profondeur sans alourdir l'ensemble, tandis que Mathieu mène le set avec une guitare abrasive et une voix solide. Le groupe a obtenu deux morceaux supplémentaires, ce qui lui permet de défendre un peu plus largement son répertoire sans étirer inutilement les échanges. Le chanteur glisse tout de même, avec un humour bien senti : « Nous allons détendre l'atmosphère en cette période compliquée, voici notre reprise de «La Bamba» ». La phrase fait sourire, sans casser la tension du concert. En quarante-cinq minutes environ, Lizzard livre une prestation compacte, intense, et surtout suffisamment incarnée pour ne pas être réduite à un simple rôle d'ouverture. On sent un groupe heureux d'être là, conscient de l'affiche, mais déterminé à exister par sa

propre matière. C'est peut-être la meilleure manière de faire honneur à The Gathering : ne pas s'incliner trop bas, mais jouer pleinement.

Puis la scène change de climat. L'affiche dit bien The Gathering & Anneke Van Giersbergen, et cette formulation a son importance. Elle ne désigne pas seulement un retour vocal attendu. Elle pose d'emblée la réunion de deux histoires qui se rejoignent sans se confondre totalement. Sur scène, Hans Rutten, batteur depuis 1989, et René Rutten, guitariste depuis la même année, incarnent les fondations du groupe. Frank Boeijen, aux claviers et au piano depuis 1990, demeure essentiel dans l'architecture atmosphérique de The Gathering. Hugo Prinsen Geerligs, bassiste des origines revenu dans l'histoire du groupe, renforce ce lien avec la matrice initiale, un second guitariste est présent sur la droite de la scène. Au centre, Anneke Van Giersbergen retrouve le répertoire qui a fait d'elle l'une des voix les plus marquantes de cette scène, voire l'une des voix les plus marquantes tout court. Il faut aussi replacer cette réunion dans le parcours

récent du groupe. Silje Wergeland, chanteuse norvégienne arrivée en 2009, a porté The Gathering pendant de longues années, avec sa propre identité. Son départ annoncé en 2026 donne à cette tournée anniversaire une résonance particulière. Ce concert ne gomme donc pas l'histoire récente du groupe. Il y ajoute une couche, à la fois affective et interrogative. La scène reste sobre. Pas de backdrop classique, mais des projections qui accompagnent les époques traversées.

Dès l'ouverture, le masque de la pochette de Mandyllion apparaît et suffit à installer la charge symbolique. Pas besoin de surjouer. L'image parle d'elle-même. Elle rappelle qu'en 1995, The Gathering avait trouvé avec cet album un point d'équilibre rare entre puissance métallique, ampleur atmosphérique et chant féminin placé au cœur de l'édifice. «Eleanor» agit comme un véritable signal de départ. Le morceau conserve une efficacité intacte : rythmique motrice, guitares massives mais jamais opaques, claviers qui ouvrent l'espace, et cette voix qui traverse l'ensemble sans









chercher à l'écraser. Anneke Van Giersbergen n'est plus la chanteuse frêle des années 90, et c'est précisément ce qui rend la soirée intéressante. Il ne s'agit pas de rejouer une image. Il s'agit d'entendre ce que cette voix, avec le temps, peut encore porter de clarté, de douceur et de tension. Le public répond avec une ferveur contenue. On chante parfois, on retient souvent son souffle, on reconnaît les montées avant qu'elles n'arrivent. L'album garde sa tension sombre, «Leaves» sa mélancolie presque classique, «Fear the sea» sa manière d'installer la lourdeur comme un paysage plutôt que comme un mur. «In motion #1» et «In motion #2» rappellent combien Mandyliion était déjà un album d'architecture autant que de chansons. On y entend une science de la progression, de la suspension, de la relance, qui explique largement sa longévité.

Le concert fonctionne parce qu'il ne réduit jamais Mandyliion à son statut d'album culte. Les titres sont joués comme des morceaux vivants, pas comme des pièces sous verre. Anneke semble émue par l'accueil, mais sans théâtraliser cette émotion. Elle reçoit ce que la salle lui renvoie et le transforme en présence scénique. À plusieurs reprises, on sent que le lien avec le public repose moins sur la démonstration que sur une forme de reconnaissance mutuelle. Les morceaux hors Mandyliion élargissent intelligemment le cadre. «On most surfaces-inuit», issu de Nighttime birds, prolongent cette période où The Gathering affinait encore son art des climats nocturnes et des tensions suspendues. Loin d'apparaître comme de simples compléments, ils rappellent que l'alchimie entre le groupe et Anneke ne se limite pas à un seul album. Nighttime birds n'est pas seulement l'après-Mandyliion, c'est une autre nuance du même langage. Le passage de «Sand and mercury» cristallise cette lecture. Le morceau, long, ample, presque méditatif, laisse Anneke quitter la scène sur certaines parties instrumentales. Ce retrait n'est pas anecdotique. Il rappelle que The Gathering ne se résume jamais à une voix, aussi importante soit-elle. La force du groupe tient aussi à cette capacité instrumentale à installer un climat, à faire durer une tension, à laisser respirer les silences. C'est ici que la formulation The Gathering & Anneke Van Giersbergen prend



tout son sens. Ce n'est pas tout à fait un retour au groupe de 1995. Ce n'est pas non plus une simple apparition d'invitée prestigieuse. C'est une cohabitation, une réunion, peut-être une hypothèse. Le départ de Silje Wergeland rend forcément la question plus sensible : cette tournée restera-t-elle une parenthèse anniversaire, ou annonce-t-elle un nouveau chapitre ? Le concert ne répond pas frontalement. Il se contente d'ouvrir la possibilité.

Après plus de deux heures, le rappel vient avec «Travel» puis «Saturnine». Avec «Travel», tiré de How to measure a planet?, la soirée change d'échelle. La projection d'un astronaute, avec la Terre reflétée dans son casque, accompagne parfaitement ce déplacement vers un univers plus vaste, presque cosmique. Ce morceau rappelle à quel point The Gathering a su dépasser son propre cadre, quitter peu à peu les territoires metal pour explorer des formes plus atmosphériques, plus ouvertes, parfois presque



THE GATHERING

cinématographiques. Dans un concert consacré à Mandyllion, ce détour prend tout son sens : il montre que l'album célébré n'a pas été une prison, mais un point de départ. «Saturnine» est un choix magnifique pour conclure. Issu de *If then else*, «Saturnine» n'appartient pas à la période Mandyllion, mais il possède cette évidence mélodique qui traverse les discographies et finit par appartenir au public. Anneke lève le bras, la salle reprend les chœurs, et les «oh oh ohhhhhhhh» se prolongent jusque vers le merch. À cet instant, la chanson circule encore alors que le concert est terminé. C'est souvent là que l'on mesure la vraie postérité d'un titre.

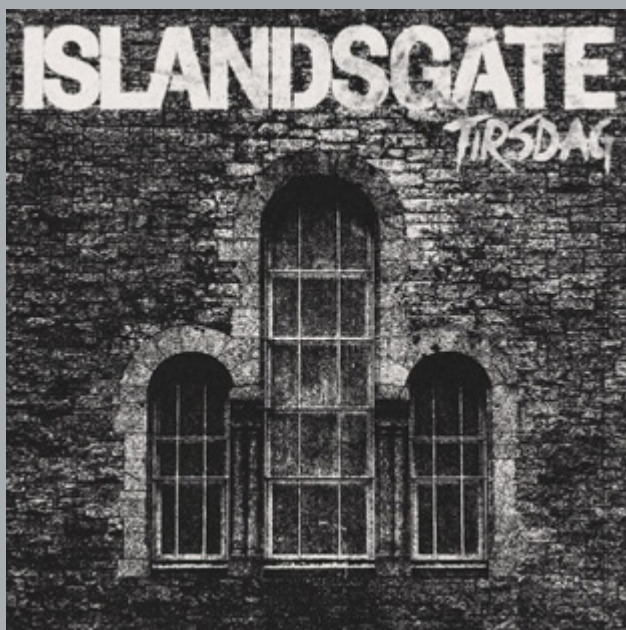
Au Trianon, The Gathering & Anneke Van Giersbergen n'ont pas livré une simple commémoration. Le groupe a montré qu'un album de trente ans peut rester actif, à condition de ne pas le traiter comme une icône figée. Mandyllion a été célébré, oui, mais surtout rejoué comme

une matière encore vibrante, traversée par le temps sans être dissoute par lui. La soirée laisse donc deux impressions fortes. D'abord, celle d'un disque qui tient encore debout sans avoir besoin d'être protégé par la nostalgie. Ensuite, celle d'une réunion dont l'avenir reste ouvert. Parenthèse lumineuse ou début d'un nouveau mouvement ? La question demeure. Et après un tel concert, elle ressemble moins à une inquiétude qu'à une promesse possible.

Merci à Tanguy et Fred de Garmonbozia. Merci à Lizzard et William (promis la prochaine fois, nous y arriverons à prendre cette photo de fin). Merci à Anneke et René.

■ JC

Photos : JC Forestier



ISLANDSGATE

TIRSDAG

[Vestkyst Recording]

Pour savoir d'où Islands gates tire son nom, c'est assez simple. Sortez à pied de la gare centrale d'Oslo, tournez à droite et poursuivez votre chemin sur l'axe principal durant 38 minutes. Ça y est, vous êtes à Islands gates, une rue banale dans le paysage de la cité norvégienne, sans commerces, avec quelques places de parking et une école, mais c'est bien là sa seule particularité. Pourtant, cette rue reste le chemin le plus évident pour chroniquer cet album. À la lecture de certains titres comme «Judas» et «Mitt lille paradis», et vu la pochette (en plus de l'intro à l'orgue), je me suis demandé si les thématiques de cet album n'étaient pas la religion, l'église et le christianisme. C'est vrai qu'en matière d'églises en Norvège, je n'avais eu tendance qu'à retenir les incendies perpétrés par Varg Vikernes. Un peu dans le flou, j'ai été éclairé par un SMS d'Anders le guitariste pour en conclure que, géographiquement, tout l'esprit de cet album tenait dans un mouchoir de poche. La pochette de l'album est une vue du fronton de l'église de Vålerenga [Vålerenga Kjerke] située au bout d'Islands gate, et à l'instar de Notre-Dame, cette église a brûlé en 1979. Selon les témoins, les flammes de l'incendie étaient si intenses que, l'orgue s'est mis à jouer seul et les cloches se sont mises à sonner sous l'effet de la chaleur. Quelle histoire ! Elle en deviendra une chanson quelques années plus tard sous la plume de Trond Ingebretsen, leader du groupe Bjølsen Valsemølle, écrite pour rendre hommage à son père qui fut ailier de

l'équipe de foot locale. Cette chanson deviendra ensuite l'hymne d'ouverture des matchs à domicile du Vålerenga Football Club, affectueusement appelé «la fierté d'Oslo».

Pour en venir à l'album, maintenant que vous êtes un peu plus familier avec le contexte, le deuxième Islands gate ne prend pas de virage musical et continue de jouer du punk rock et du ska-punk. Une belle intro à l'orgue pour rappeler la «Vålerenga kjerke», accompagnée d'un chant à la mélodie quasi pop ouvre l'opus. «Tirsdag» [Mardi], compo aux guitares galopantes, délivre un titre dans une pure lignée Lagwagon. «Judas» est le single précédemment sorti et pas besoin de vous faire un dessin pour dire que ça parle de trahison. Après ces quelques passes (pour emprunter aux termes footballistiques), on peut dire qu'Islands gate marque son premier but en direction des fans de ska avec «Vi er en» [Nous ne faisons qu'un]. Fans de ska qui ne seront pas en reste avec «Spriten» [alcool] et «Knivstikkergata» [coupe-gorge]. «Mitt lille paradis» [Mon petit paradis] tape une intro à la «Anywhere with you» de Saves the Day auquel s'ajoutent quelques élans à la Weezer qui font aussi partie de ce titre phare. Dans le registre punk rock, le petit riff Blink-182 vous réglera sur «King size Kent» ou, pour une fois, le norvégien vous semblera familier avec «Jeg ryger ikke Lucky Strike, jeg ryger King Size Kent. Woah» [Je ne fume pas de Lucky Strike, je fume des Kent King Size. Woah], coucou la loi Evin. Il ne vous échappera pas que «Slipp meg inn» a l'allure d'un titre de Propagandhi. On imagine que tous ces clins d'œil doivent fédérer une communauté autour d'Islands gate dont les concerts affichent généralement complets. On appréciera aussi le joli travail studio de Kim Lillestøl qui a collaboré avec Kvelertak, Motorpsycho et Honningbarna.

Le clan formé par Are, Einar, Anders, et Karsten, Adidas aux pieds et couronne de laurier Fred Perry sur leurs blousons, nous livre un album punk dans la lignée du meilleur de la scène américaine des années 90. Ils y abordent ce qui leur est cher : le Vålerenga Football Club, leur passion de supporters, l'amitié, la trahison, la fête, la boisson, et enfin leur quartier de l'est d'Oslo où j'espère vous avoir promenés. Le prochain EP ne mettra pas dix ans à sortir, on suivra ça...

■ Deux Fré





ISLANDSGATE

AVEC LE MONDIAL, L'ÉTÉ SERA INÉVITABLEMENT FOOTBALL. CAROUSEL FEELING, POUR RÉPONDRE À CETTE ACTUALITÉ, EST ALLÉ INTERVIEWER LE GROUPE IDÉAL. ISLANDSGATE, FORMATION ORIGINNAIRE D'OSLO, A DIX ANS D'EXISTENCE ET PLUS. ILS MÊLENT ÉLÉGAMMENT PUNK ROCK, SKA, FOOTBALL ET SUPPORTERS, SANS JAMAIS TOMBER DANS LE CLICHÉ. ENFILEZ VOS BASKETS ET SUIVEZ-NOUS, ILS VONT VOUS FAIRE AIMER LEUR QUARTIER EST.



Pouvez-vous nous parler de votre chanson «For enga», qui porte le petit nom du club de foot de Vålerenga ? Comment est-elle née et est-ce un morceau que vous vouliez écrire pour le stade ?

Quand j'avais huit ans, mon beau-frère m'a offert deux choses qui allaient façonner une grande partie de ma vie : une adhésion au club de supporters des Queens Park Rangers et une adhésion à Klanen, le groupe de supporters de Vålerenga. Depuis, j'ai suivi ces deux

groupes dans les bons comme dans les mauvais moments, dans les hauts et les bas, et j'ai passé d'innombrables journées aux matchs de Vålerenga. Il y a dix ou onze ans, quelqu'un de Klanen m'a demandé si je pouvais contribuer à une chanson sur Vålerenga pour une compilation qu'ils préparaient. Avec notre bassiste Einar Stubhaug, j'ai écrit «For enga». Nous avons tout enregistré nous-mêmes et soumis le morceau, mais la compilation n'a jamais vu le jour. À la place, nous avons publié la chanson

indépendamment, et elle a été extrêmement bien accueillie par la communauté des supporters. «For enga» a un grand refrain, facile à chanter, et dès sa première interprétation en live, elle est devenue une des favorites du public. Mon objectif était d'écrire quelque chose dans l'esprit des Dropkick Murphys, un hymne rock pour les supporters du club qui puisse traverser le temps. Je pense que nous y sommes parvenus. La chanson est même parfois chantée dans le stade pendant les matchs, et honnêtement, c'est un rêve devenu réalité. Après le succès de «For enga», j'ai continué à écrire des chansons. J'ai commencé à utiliser des textes d'un ancien poète de Vålerenga nommé Vilhelm Holteberg Hansen, plus connu sous le nom de Kytern. L'un de ses poèmes s'intitule «Islandsgate», du nom de la rue où il a grandi, juste à côté de l'église de Vålerenga. Cela nous a semblé être le nom parfait pour le groupe, et nous avons ensuite transformé le poème en chanson également. Einar et moi avons été rejoints par le batteur Karsten Blomstrand, avec qui j'avais déjà joué dans d'autres groupes. Nous connaissions aussi Anders Blom via d'autres projets musicaux, et il a immédiatement accroché aux morceaux et voulu jouer dans un groupe de punk. À ce moment-là, la formation était complète.

Islandsgate et le club de football Vålerenga sont-ils deux éléments indissociables ?

Nous avons commencé un peu comme un groupe lié à Vålerenga, et nous serons toujours connectés au club et au quartier. Mais avec notre nouvel album, Tirsdag (NDLR : «Mardi» en norvégien), nous avons commencé à nous éloigner légèrement de ces frontières. Les chansons ont toujours la même énergie et cet esprit fédérateur, mais elles ne parlent plus nécessairement de Vålerenga. Ces dernières années, nous avons joué davantage en dehors d'Oslo, et cela va continuer. Donc oui, nous pouvons laisser Vålerenga de côté en tournée, mais le club restera toujours dans nos cœurs, peu importe où nous jouons.

Pouvez-vous nous parler du stade de Vålerenga ? Allez-vous souvent là-bas avec les autres membres du groupe ? Quelle est l'ambiance dans les tribunes ?

Le stade de Vålerenga, officiellement appelé

Intility Arena aujourd'hui, a ouvert en septembre 2017. Islandsgate a d'ailleurs joué lors de l'événement d'ouverture, et j'étais présent pour le tout premier match. Le stade peut accueillir 16 555 spectateurs, et un des virages, appelé Østblokka, regroupe les ultras et les supporters les plus bruyants. Aucun autre groupe de supporters en Norvège n'égale ceux de Vålerenga. Surtout lors des matchs contre des rivaux comme Lillestrøm, Lyn, Brann ou Rosenborg, l'ambiance devient électrique et totalement explosive. Un des pubs du club, Øst, se trouve juste à côté du stade, et de nombreux supporters s'y retrouvent avant les matchs à domicile. J'essaie d'aller à un maximum de matchs. Parfois, j'emmène ma famille et je m'assois en tribune principale. D'autres fois, c'est bières, chants et football avec les gars du côté Østblokka. Les deux versions ont leur charme.

Est-ce agréable de vivre à l'est d'Oslo ? Que recommanderais-tu à nos lecteurs qui visiteraient la ville ?

J'ai toujours vécu à l'Est d'Oslo à l'âge adulte, et j'adore ça. Aujourd'hui, j'habite à Torshov, un quartier qui vaut vraiment la visite : ambiance détendue, beaux parcs, excellents pubs, et proximité du centre-ville. Je dois évidemment recommander Vålerenga lui-même. J'y travaille depuis seize ans, et c'est un quartier vraiment charmant, avec ses vieilles maisons en bois, ses parcs et ses pubs emblématiques comme Vålerenga Vertshus, Galgen ou l'un de mes préférés, Enga Pub. Islandsgate y joue traditionnellement chaque mois de janvier. L'endroit est toujours plein, et cette année, le concert était complet en quelques secondes. Je recommande aussi Grünerløkka, très vivant, avec de nombreux restaurants, bars et une foule animée. C'est aussi là que nous avons fêté la sortie de notre nouvel album, au Parkteatret, l'une des meilleures salles de concert d'Oslo.

En écoutant votre dernier album, on sent des influences de groupes comme Lagwagon, Blink-182, Propagandhi ou Rancid notamment sur certains morceaux ska. Est-ce volontaire ?

Ce sont clairement des groupes que j'ai beaucoup écoutés et qui m'ont fortement influen-



cé. Mais j'ai aussi grandi avec Weezer, Jimmy Eat World ou Ash, ce qui donne probablement à nos chansons une touche plus mélodique et pop. Si je devais décrire le son d'Islandsgate, je dirais que c'est de la power pop mélangée avec Lagwagon, No Use For A Name et NOFX. Et pour les morceaux ska, Rancid est une influence évidente. J'adore ce groupe.

Ces influences dynamisent-elles votre public en concert ? Votre audience punk rock est-elle également composée de supporters de Vålerenga ?

Notre public est assez varié. Il y a toujours beaucoup de supporters de Vålerenga, mais on voit de plus en plus de gens venir sans aucun lien avec le club. L'âge du public est aussi assez large. Ce qu'ils ont en commun, c'est qu'ils aiment boire quelques bières, chanter à tue-tête et qu'ils ne tiennent pas en place dès que la musique commence.

Vous chantez en norvégien, ce qui donne une identité forte à vos albums. Peux-tu nous parler de quelques textes comme «Mitt lille paradis», «Spriten» ou «Dronningas nei» ?

Nous avons trouvé naturel de chanter en norvégien, notamment parce que nous utilisons des textes de poètes locaux comme Kytern, mais aussi Rudolf Nilsen. Étant très liés à la culture des supporters, chanter en anglais ne nous semblait pas vraiment envisageable. Les thèmes du nouvel album s'éloignent un peu de Vålerenga, tout en conservant cet esprit de communauté. «Mitt lille paradis» (NDLR : «Mon petit paradis» en norvégien) parle de la vie de famille - le chaos, le bruit - mais aussi de l'appréciation de tout cela. «Spriten» («L'alcool») évoque le fait de boire un peu trop et d'oublier parfois ceux qui vous attendent à la maison. «Dronningas nei» («Le non de la reine») est consacré à la propriétaire de l'Enga Pub, une femme forte et déterminée. C'est notre hommage.

Il y a de très belles sections de cuivres sur l'album. Avec qui avez-vous travaillé ?

Nous savions dès le départ que nous aurions besoin d'une section de cuivres. Nous avons eu la chance de collaborer avec Bendik Brænne et Brage Rognlien, deux musiciens formidables issus de groupes punk et ska. Ils ont notam-

ment joué dans Oslo Ess, No Torso ou The Needs. Ils ont enrichi les morceaux avec leurs idées et ont vraiment élevé les arrangements.

Et il y a Kim Lillestøl qui a enregistré votre album ?

Oui, Kim est avec nous depuis le début. C'est quelqu'un en qui nous avons totalement confiance. Travailler avec lui est toujours simple et efficace, et nous continuerons sans aucun doute à collaborer.

Dans «King size Kent», vous chantez « Je ne fume pas de Lucky Strike, je fume des King Size Kent ». Pouvez-vous nous expliquer ? Au passage quelle est votre bière préférée ?

Cette phrase me vient du film «Le flic de Beverly Hills». Elle m'est restée en tête depuis l'enfance. Elle est devenue une chanson sur les souvenirs et le fait de grandir. Côté bière, nous privilégions les brasseries locales d'Oslo. Sinon, Ringnes ou Frydenlund font très bien l'affaire.

La Norvège affrontera la France le 26 juin. Votre pronostic ? Quelle est votre vision du football aujourd'hui ?

C'est formidable que la Norvège soit qualifiée après 28 ans. Mais affronter la France est à

la fois excitant et intimidant. Je vois une victoire 2-1 pour la France, mais j'espère que la Norvège passera tout de même les phases de groupes. Le football reste incroyable, mais il est aussi trop commercial et déconnecté des supporters. La corruption et l'assistance vidéo à l'arbitrage (VAR) ont, selon moi, causé beaucoup de torts.

Vous allez enregistrer un EP. À quoi peut-on s'attendre ?

Nous avons déjà les morceaux et entrerons en studio cet automne. Le titre de travail est Oslo. On restera dans la même direction musicale, avec des morceaux liés à Vålerenga et d'autres plus variés.

Un message pour nos lecteurs ?

Merci de vous intéresser au punk-rock norvégien, et j'espère que vous écouterez notre album Tirsdag. Et si quelqu'un en France veut nous inviter, nous sommes prêts !

Merci à Are et Islandsgate d'avoir répondu à nos questions.

■ Deux Fré

Photos : Marte Christensen





LORD OF THE LOST

QUAI M, LA ROCHE SUR YON

SOIRÉE METAL INDUS ALLEMAND DANS LA SUBLIME SALLE DU QUAI M À LA ROCHE-SUR-YON ! ON Y ÉTAIT ET ON VOUS RACONTE TOUT.

Attardons-nous un moment et, encore une fois, sur cette toute nouvelle salle du Quai M. Nous voulons promouvoir cette superbe salle parce qu'elle propose de très jolies programmations et parce que vous allez y être très très bien ! Une acoustique incroyable, un mélange de béton et de bois très réussi, un balcon avec des gradins pour les vieux comme moi qui veulent s'asseoir, un système à plusieurs niveaux dans la salle principale qui permet à chacun de voir de n'importe où ! (Ouais, je suis petite aussi...) Donc n'hésitez plus, venez au Quai M ! Vous y serez très bien accueillis avec sa grande terrasse extérieure à l'étage, 2 bars proposant des bières artisanales à prix raisonnables et servies avec le sourire !

Nous débutons la soirée avec un jeune groupe, League Of Distortion, groupe allemand né

pendant la pandémie. Ils réalisent une belle entrée en matière grâce à un beau show de lumières sous les vivats du public. La scène est bien décorée. La chanteuse Anna Brunner fait preuve d'une présence incroyable, en plus d'un physique plus qu'agréable, elle est également joyeuse, très souriante et commence à interagir dès le début avec le public. Elle ne cessera de le faire durant tout le show et gagnera aisément le cœur des spectateurs. Anna a une voix incroyable, juste, puissante. Elle est également la chanteuse du groupe symphonique Exit Eden. Elle est aussi à l'aise en voix claire qu'en scream ou bien en growl, et on se régale. Une batterie puissante, quelques riffs bien marqués et une touche d'electro indus complètent la recette de ce groupe très festif à découvrir.



LEAGUE OF DISTORTION



המגודה

וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ
וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ
וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ
וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ וְהַמְּקוֹם עֵלְהֵנוּ







LORD OF THE LOST

On enchaîne avec Dogma, groupe de pseudo-bonnes sœurs sexy. Et là, c'est le drame. Ce n'est pas sexy, c'est vulgaire. La chanteuse est certainement fatiguée car elle n'a pas de voix et est même inaudible par moments. Je ne dois pas être la seule à faire le même constat car cela discute beaucoup dans le public et un certain nombre de personnes, comme moi, feront le choix de faire une pause et de profiter de la terrasse en dégustant une bière fraîche.

Viennent enfin les très attendus Lord Of The Lost et la salle les accueille sous un déluge de cris et de mains levées. La mise en scène est soignée et le look gothique de ce groupe de metal indus est très esthétique. Pendant près d'1h30, Chris Harms, the Lord, va charmer ses fans, alternant moments mystiques, sombres et moments lumineux pendant lesquels il joue de son sourire charismatique. Il interagit énormément avec le public qui lui mange dans la main, lançant des peluches dont une finira coincée au balcon sous les rires de la foule. Je retiens le duo avec Anna Brunner, un mo-

ment magnifique pendant lequel leurs voix se mariaient à la perfection. Pour autant, et cela n'a rien à voir avec le metal, je retiens ce moment sublime, poignant de sa récitation d'un poème de Baudelaire accompagné juste d'un piano. C'était mon premier concert de Lord Of The Lost, je les ai trouvés très pros, très charismatiques, proches du public... Même si Eva de l'Amarock m'a confié, pour les avoir souvent vus, que les mêmes mots sont prononcés aux mêmes moments. Cela n'ôte rien à la sincérité pour autant, non ?

Un grand merci au Quai M pour nous avoir accueillis une fois de plus dans leur superbe salle avec une si belle programmation ! On se revoit dans quelque temps pour Rise Of The Northstar ! On a hâte, vous aussi ?

■ Gab
Photos : Nolive



MALHKEBRE

B.A.M.N

[Battlesk'Rs Productions / LADLO]

Les Toulousains sont de retour avec un troisième album qui fait honneur au black metal traditionnel. C'est lourd, profond, très sombre. Malhkebre dresse un état des lieux sans concession d'un monde qui s'enfonce dans la fange boueuse de l'inhumanité. « Nous déclarons la guerre à la médiocrité, nous déclarons la guerre à la pensée

unique, nous déclarons la guerre au nouveau monde aseptisé, nous avancerons glorieux et victorieux, soyez avec nous ou contre nous, honneur à la connaissance... » Autant dire que le propos est sans concession. B.A.M.N (By Any Means Necessary) est un hymne solide qui ravira les amateurs de BM traditionnel. Ses influences death metal, très présentes, lui confèrent une singularité particulière qui contribue à l'identité sonore du groupe. Cet album du quatuor nous plonge, à coups de riffs torturés, de basses percutantes et de doubles pédales ravageuses, dans un univers nihiliste teinté d'un mysticisme religieux du plus bel effet. Le chant est torturé, déchirant et profond. La production est solide, mais on n'en attendait pas moins d'un album qui a mis aussi longtemps à voir le jour. On notera un bel artwork qui fait du CD un bel objet, et on sait que le metalhead est sensible à cet effort qui est parfois négligé dans certaines productions.

Au final, nous avons affaire à un album solide, tant dans la structure de ses compositions que dans la qualité d'écriture de ses textes. Il nous plonge dans une ambiance à la fois pesante et brutale qui saura convaincre les fans de la première heure du black metal. Alors, pas d'hésitation : offrez-vous 41 minutes de voyage au pays de la colère nihiliste de Malhkebre !

■ Nolive





AALBORG

LIFECATCHER

[Araki Records / Atypeek Music]

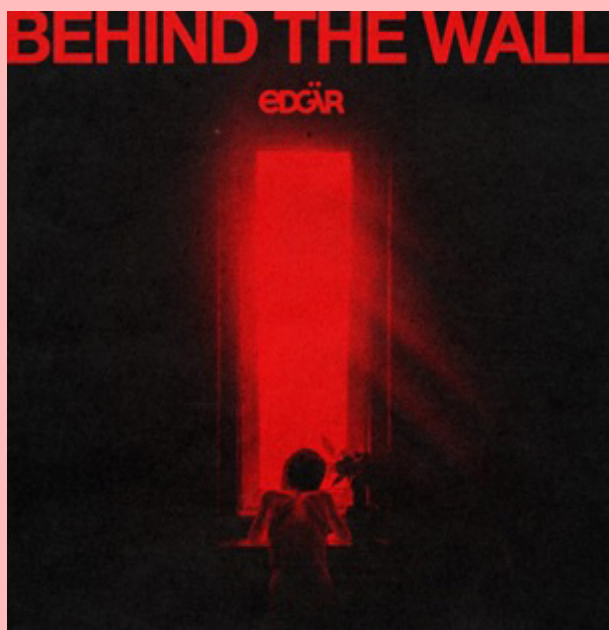
Aalborg, quintette clermontois auteur il y a plus de 5 ans déjà d'un premier disque (And this is how...) que nous avons eu le plaisir de chroniquer, revient avec Lifecatcher, un album qui est en recherche constance de vertige émotionnel, quitte parfois à en faire un peu trop. Mais au moins, il ose. Dès «The bench», introduction avec synthé qui monte crescendo en pression avec des guitares aériennes et robustes, les Clermontois posent les bases de ce qui nous attend : une musique rock pleine de nuances conjuguant les montées et les retenues. Lifecatcher est un album à l'approche instrumentale extrêmement soignée. C'est probablement là qu'il impressionne le plus, chaque titre semblant avoir trouvé les mélodies adéquates pour venir brinqueballer nos émotions sans trop forcer le trait. À ce titre, le travail des cordes est assez remarquable, il oscille entre aérien, cotonneux, granuleux, avec des aspects sonores mélancoliques, et lorgnant vers un post-rock lancinant.

Mais Aalborg ne reste pas enfermé dans cette seule dynamique contemplative. Le groupe élargit clairement son spectre d'influences et s'autorise des échappées plus doucereuses. L'aspect neurasthénique de «Then and now» ou «The house by the pond», dont l'entame m'a immédiatement fait penser à du Blonde Redhead période Misery is a butterfly, montrent une facette plus fragile, plus mélodique aussi. Le summum

vient de «Midnight waves» qui pousse peut-être un peu trop le curseur émotionnel à mon goût, notamment avec cette trompette inattendue. Autre surprise, le final screamo «The toad, the hare and the deer» totalement casse-gueule qui débarque de nulle part et qui présente peu de ressemblances avec le reste du disque. Et puis, il y a «Miracle», probablement le morceau qui résume le mieux ce qu'Aalborg réussit sur ce disque, de la simplicité et une énergie touchante sans artifice. Son refrain fait mouche immédiatement et reste accroché dans la tête plusieurs heures après l'écoute.

Le principal point de friction viendra sans doute du chant. Plus exposée que par le passé, moins noyé dans les textures que sur And this is how..., la voix peut parfois devenir un peu pénible ou maniérée, notamment sur «It's just us», où certaines intonations rappellent ces timbres anglais très new-wave des années 80, sans que le quintette ne s'inscrive réellement dans cette esthétique. Parce qu'au fond, Lifecatcher ressemble surtout à un disque de transition. Celui d'un groupe qui ne veut plus seulement faire du post-rock atmosphérique et du slowcore élégant, mais qui élargi plutôt son terrain de jeu, quitte à désorienter parfois. Et honnêtement, je préfère largement ça à une redite paresseuse.

■ Ted



EDGÄR

BEHIND THE WALL

[Riptide]

Ça n'a pas l'air compliqué de faire du bon pop rock quand on écoute le dernier album d'Edgär. Structures simples mais efficaces (qui a dit qu'il fallait toujours faire tortueux et décalé pour plaire ?) ; refrains mélodiques et chantants qui vont évidemment rester dans ta tête ; voix pas mielleuse, mais énergique et habitée ; parties de guitares assez incisives qui nous éloignent d'une certaine pop molle ; une batterie rock appuyée et propre ; et un clavier qui sait être présent quand il faut. Bref, pour ce troisième album du duo d'Amiens (Antoine Brun au clavier et chant et Ronan Mézière à la guitare et au chant... et Jocelyn Soler à la batterie pour les concerts), Edgär nous fait du bien avec ses 10 titres plutôt nerveux (à l'exception de la ballade «Human jungle» et sa guitare et ses deux voix), où chacun passe crème, un peu sucré, un peu épicé, le bon mélange pour se repasser Behind the wall, qui sans étonner, fait plaisir. 2 EPs et 3 albums passés, 300 concerts plus tard, Edgär nous propose une demi-heure de bon son, dans la lignée des Strokes et autres Arctic Monkeys.

■ Eric



HAYOKAN

HEART OF THE FOREST

[Klonosphere]

Batteur chez Dismorphic et Final Shodown, Danny Lee est aussi passionné par la philosophie, la littérature et la culture en général, il décide de travailler certaines idées pour les décliner en musique. Il compose donc avec acharnement des pistes instrumentales et enquille les EPs depuis mars 2025, Heart of the forest est le troisième. Difficile de ranger ce disque dans un genre particulier car derrière une façade très metal dans le son, on trouve plein d'éléments différents et de grosses touches de djent, de prog et d'électro. Une ouverture musicale qui se retrouve dans le choix des guests puisqu'on retrouve aussi bien Pierre (Kadinja, Novelists) et Sylvain (Dali) que Vivien (Carmen Sea), Louis (spécialiste de musique cinématographique) ou Sylvain (pro de l'électro tribal). Pas la peine de préciser qui intervient, tant c'est évident à l'écoute des morceaux. Le tout est assez disparate et peut être déroutant (notamment le cœur de «Uncanny nonentities»), la version chantée de «Hobson's choice» aurait même pu apparaître en bonus pour ne pas faire peur à ceux qui ont du mal avec les voix lourdes... Comme pour la philo, c'est parfois un peu le bordel et on ne comprend pas tout, mais si on s'en tient à du metal prog instrumental, ça se tient.

■ Oli



EL COYOTÉ

L'OMBRE S'AVANCE

[Autoproduction]

El Coyoté fait partie de cette catégorie d'artistes que l'on découvre par hasard, en arrivant un peu tôt dans une salle, sans se douter qu'on va repartir avec un nom à retenir. J'ai vu ce groupe en première partie de Deportivo à l'EMB Sannois, et le quatuor avait déjà cette énergie directe, cette envie de défendre ses morceaux sans trop se cacher derrière les usages polis de l'ouverture de soirée. Pas encore la pleine maîtrise des vieux briscards, évidemment. Le groupe débute encore, se cherche parfois, ajuste ses contours. Mais c'est précisément dans ces approximations que quelque chose apparaît, une fêlure, une sincérité, un style en train de naître.

Avec *L'ombre s'avance*, sorti le 17 avril 2026, El Coyoté poursuit ce chemin avec cinq titres qui installent un univers plus qu'ils ne cherchent à cocher les cases. Le dossier de presse parle d'un rock indépendant énergique, authentique, nourri de garage américain, avec des paroles en français empreintes d'expérience et de poésie. La formule est juste. On entend des riffs qui veulent accrocher, une rythmique qui pousse, mais aussi une vraie volonté de ne pas sacrifier les textes sur l'autel du volume. Leur rock a quelque chose de poussiéreux et d'humain. On pense à des routes sèches, à des bars fatigués, à des fins de journée qui sentent la tension. Ce n'est pas encore parfaitement balisé, et tant mieux. El Coyoté n'est pas un groupe lisse. Il y a parfois

des angles, des transitions un peu abruptes, des élans qui pourraient être davantage tenus. Mais ces petits déséquilibres racontent aussi quelque chose. Ils évitent au groupe de sonner comme une machine bien huilée, mais sans âme. Ici, ça craque un peu, ça vit, ça cherche la bonne morsure. Le chant d'Alexandre porte cette fragilité avec conviction. Il ne surjoue pas le drame, mais laisse passer une intensité cabossée. Autour de lui, David à la basse, Yannick à la batterie et Cédric aux guitares, claviers et chœurs construisent un socle solide, encore en mouvement. Cette dimension collective donne aux morceaux leur force principale, l'impression d'une bande qui avance ensemble, même quand la route n'est pas totalement droite. El Coyoté aime le rock en français qui ne s'excuse pas d'exister, les guitares tendues, les mélodies qui gardent de la poussière sous les ongles. Le single «La mélancolie», paru en janvier 2026, résume bien cette approche. La tristesse n'y est pas décorative, elle sert de carburant. El Coyoté ne pense pas seulement en morceaux, mais en atmosphères. C'est encore parfois artisanal, mais cet artisanat-là a du charme. Il laisse voir les coutures, et les coutures font partie du vêtement.

L'ombre s'avance n'est donc pas un disque de consécration. C'est presque mieux que ça. Un disque d'affirmation progressive. El Coyoté y montre ses forces, ses hésitations, ses envies, ses failles. Le groupe cherche encore sa forme définitive, mais il tient déjà quelque chose. Un rock français rugueux, sincère, mélodique, traversé par des textes qui veulent dire et des guitares qui veulent mordre.

■ JC



EL COYOTÉ

EL COYOTÉ, NOUS LES AVONS CROISÉS FIN JANVIER À L'EMB SANNOIS, EN OUVERTURE DE DEPORTIVO. UNE PREMIÈRE PARTIE PAS VRAIMENT POSÉE LÀ AU HASARD, TANT LE GROUPE ASSUME CE GOÛT DU ROCK FRANÇAIS NERVEUX, FRONTAL, UN PEU CABOSSÉ. DANS UNE SALLE DÉJÀ CHAUFFÉE PAR UNE AMBIANCE FAMILIALE ET DES REFRAINS QU'ON PARTAGE AVANT MÊME QUE LES AMPLIS PARLENT, LE QUATUOR AVAIT ENVOYÉ SES TITRES SANS DÉTOUR. DEPUIS, «LA MÉLANCOLIE» A CONTINUÉ D'AVANCER GUITARE BRANCHÉE, AVANT L'ARRIVÉE DE L'EP L'OMBRE S'AVANCE EN AVRIL 2026. NOUS AVONS DONC PRIS LE TEMPS D'EN REPARLER AVEC ALEXANDRE ET DAVID, ENTRE SCÈNES, IMAGES, TEXTES ET ENVIE D'ALLER PLUS LOIN SANS PERDRE LE PLAISIR.

Vous avez ouvert pour Deportivo à l'EMB Sannois. Comment avez-vous vécu ce moment, face à un public qui venait aussi retrouver un groupe important du rock français ?

Alexandre : Ce fut un moment magique et fort. Le public a été très réceptif et respectueux. C'est vraiment une date où on a savouré chaque instant. Un vrai plaisir.

Deportivo fait partie de vos influences revendiquées. Jouer avant eux, c'était plutôt une pression supplémentaire, un clin d'œil du destin ou les deux à la fois ?

David : Ni l'un ni l'autre, simplement un moment rare, et nous espérons qu'il y en aura d'autres, dont il fallait profiter le plus possible. Le public qui se trouvait là a été très bienveillant à notre égard, ce qui nous a permis de vivre cet instant pleinement.

A : Moi, je dirais les deux, car j'écoute et suis Deportivo depuis leurs débuts. Alors jouer avant eux, c'était une grande fierté mais, effectivement, avec une certaine pression sur les épaules. Tu veux être à la hauteur de l'événement.

El Coyoté revendique un rock en français, énergique, sincère, avec des textes travaillés. Comment trouvez-vous l'équilibre entre l'impact immédiat des riffs et l'importance des mots ?

A : Je dirais que l'équilibre est trouvé à partir du moment où ça nous plaît à tous les quatre. Là, on se dit qu'on tient le truc.

Votre musique évoque autant le garage rock américain que des images de déserts, de bars enfumés, de routes un peu cabossées. Comment est né cet imaginaire très visuel autour du groupe ?

D : Nous sommes tous plus ou moins cinéphiles et certains d'entre nous ont, par leur profession, été amenés à s'intéresser à l'image ou à la travailler. C'est donc tout naturellement que le désir de faire des clips nous est venu. Certains clips ont été réalisés par des connaissances du groupe et d'autres par des membres du groupe.

Vous avez déjà plusieurs clips, dont «In-siste», «Welcome», «Crime parfait», «Grandeur et décadence» et «La mélancolie».

Quelle place l'image occupe-t-elle dans votre manière de défendre les chansons ?

A : Une place importante évidemment car on sait bien qu'aujourd'hui, sans image, on n'est rien. Pour autant, c'est très difficile de se démarquer. On essaie de proposer quelque chose de nouveau à chaque fois. Je pense qu'il y a une grande variété dans nos clips, on n'y apparaît pas tout le temps.

Sur scène, on sent une vraie envie de raconter quelque chose, pas seulement d'envoyer les morceaux. Le live est-il l'endroit où El Coyoté prend vraiment sa forme définitive ?

A : C'est surtout au public de nous le dire, mais il est vrai qu'on prend un pied dingue sur scène. C'est la concrétisation de tout le boulot d'avant.

D : Le studio de répétition est l'endroit où se créent les morceaux. La scène, c'est l'endroit où les morceaux vivent, la scène est ce pour quoi nous faisons de la musique, créer et partager en espérant faire plaisir au plus grand nombre.

Vous sortez L'ombre s'avance en avril 2026, un format cinq titres. Que représente ce disque dans l'évolution du groupe par rapport à l'EP El coyoté sorti en 2023 ?

A : C'est une évolution logique où on a essayé de travailler un peu plus le son de nos instruments, de poser des ambiances. Cet EP me semble plus réfléchi que le premier. En tout cas, on avait plus de certitudes et on savait où on allait.

Le titre «La mélancolie» est sorti en janvier 2026. Chez El Coyoté, la mélancolie n'a pas l'air de vouloir s'asseoir dans un coin avec une tisane, elle avance plutôt guitare branchée. Comment avez-vous abordé ce morceau ?

A : De manière directe et frontale avec effectivement cet état d'esprit où il faut avancer, un peu comme dans la vie où rien n'est jamais facile. On l'a également pensé au niveau de l'énergie et du live. On voulait que ce titre envoie du début à la fin sans respiration.

Le groupe réunit quatre membres avec des parcours différents. Comment fonctionne la composition entre vous quatre ? Plutôt démocratie sauvage, dictature éclairée ou joyeux

bazar sous contrôle ?

A : Un peu de tout, je dirais. On ne se refuse rien. Tout est possible. La seule condition à la fin, c'est que cela nous plaise à tous les quatre.

On vous a vus en première partie de Deportivo, mais aussi de Stuck In The Sound, Bagdad Rodeo, Chica Medusa ou Harsh. Qu'est-ce que ces premières parties vous ont appris sur votre manière d'accrocher un public rapidement ?

D : Première partie ou non, pour nous, je pense que c'est la même chose. Il est vrai que lorsque nous faisons une première partie, nous ressentons une petite pression, c'est normal, car nous ne voulons pas décevoir les personnes qui sont là, qui ont payé leur place, même si, et nous en avons parfaitement conscience, les gens ne sont pas là pour nous. Et, bien sûr, nous voulons que les personnes qui nous ont fait confiance en nous offrant ces opportunités puissent se dire : « Nous avons bien fait de les choisir, c'est cool, ils assurent ! » Sinon, profitez tout de suite une fois arrivé sur scène et envoyez les watts. Nous nous sommes préparés, nous connaissons nos morceaux, nous aimons ce que nous faisons, nous sommes contents de jouer ensemble, nous n'avons rien à perdre, tout ça n'est que du plaisir alors, c'est parti, on y va et on profite !

A : Ouais et puis ça t'apporte une vraie expérience. Lors de ces soirées, tu apprends un tas de choses, de ton arrivée à la salle jusqu'à ton départ. Tu regardes tout, tu observes et ça te permet d'emmagasiner un vécu qui te resservira plus tard.

Vos textes sont souvent décrits comme humanistes, poétiques, ancrés dans l'expérience. Quels thèmes reviennent aujourd'hui naturellement quand El Coyoté écrit ?

A : Je m'inspire essentiellement du monde qui nous entoure, dans un cadre proche ou plus lointain. Ce n'est pas forcément mon histoire, mais il est clair que les thèmes retenus à la fin ont un rapport avec la vie et les humains. C'est souvent un peu sombre mais je vous rassure, je vais bien ! (rires)

Après L'ombre s'avance et les prochaines dates annoncées en juin 2026, quelle serait la suite idéale pour El Coyoté ? Plus de scène,**un album complet, de nouveaux clips, ou tout ça dans le coffre d'une vieille voiture poussiéreuse ?**

A : L'idée principale est d'avancer ensemble et d'essayer d'aller le plus haut possible dans ce que l'on peut faire et proposer. Ça ne passe pas forcément par une professionnalisation du truc, mais surtout donner le meilleur de nous-mêmes et mettre cette énergie au service du collectif. Dans un premier temps, ça passe donc par beaucoup de travail qui passe par la recherche de nouvelles idées, de nouveaux sons, du travail scénique... Après, ce n'est pas forcément plus de scène, mais plutôt de belles scènes avec de beaux projets derrière, et bien évidemment des rencontres humaines. Un album complet serait une superbe aventure, mais je n'y crois pas trop car pour un bon rendu, il nous faudrait un temps considérable que l'on n'a pas forcément et ce format n'est plus trop à la «mode». Je pense qu'il est préférable de sortir des titres de manière régulière et de continuer dans ce format d'EP qui nous convient sans doute plus pour le moment.

D : Plus de scène, plus d'inspiration, plus de nouveauté, plus de plaisir, plus de... Plus de... Plus de !

Merci au groupe pour sa disponibilité et sa réactivité.

■ JC
Photos : DR





A SNAKE OF JUNE

ANEMIC

[Araki Records / Day Off Records / ...]

Notre cher et regretté Cactus en avait parlé dans nos pages il y a déjà un bon nombre d'années et ne tarissait pas d'éloges à propos d'A Snake Of June. Tout cela ne m'étonne guère aujourd'hui. Car dès les premières minutes d'Anemic, il apparaît évident que les Bergeracois n'ont rien perdu de leur capacité à faire trembler les murs. Les décibels débordent du cadre, les guitares sous tension grincent, les rythmiques cognent avec la régularité d'une presse hydraulique et les voix sortent une colère couvée depuis bien longtemps. Je dis «bien longtemps» parce que le désormais trio n'avait pas sorti de disques depuis 10 ans. Et cela ne s'est pas fait sans quelques secousses dans leur line-up, le groupe ayant notamment abandonné sa configuration à deux basses pour intégrer une guitare à la place, tenue par Maxime Boisseau, tandis que le départ de Sylvain, le chanteur, a redistribué les cartes vocales. Désormais, Maxime et Nick, toujours batteur, se partagent le micro, tout en continuant à assurer l'essentiel de cette déflagration sonore aussi brute qu'étrangement savoureuse. Je ne prétendrai pas être un spécialiste d'A Snake Of June. J'avais bien croisé leur route à travers quelques morceaux, mais sans jamais véritablement m'y attarder. Ce nouvel album constitue donc une excellente occasion de prendre le train en marche.

Anemic est un disque qui frappe fort. Même avec une basse en moins, les enceintes continuent pourtant de souffrir. Le groupe y brasse un noise rock tendu, un post-hardcore rugueux et un heavy rock qui invite à sauter et se tordre le cou. Les références sautent assez naturellement aux oreilles, on pense direct à Unsane et The Jesus Lizard, et même parfois à d'autres, par intermittence, comme Fugazi avec certains motifs rythmiques punk («True lies»), ou rappellent nos souvenirs du rock tranchant de Shellac. Mais ces références ne servent finalement que de points de repères. A Snake Of June impressionne plutôt par sa faculté à maintenir une tension constante pendant 35 minutes sans rompre leur équilibre. Faire du bruit, c'est facile, mais sculpter et structurer la matière sonore, c'est une autre paire de manches. «Fludd» et «Paysan», les deux morceaux les plus longs du disque, en sont un bel exemple. Le groupe élargit son terrain de jeu en nous menant vers des atmosphères plus oppressantes, pour l'un, et dans une sorte de maelstrom aux multiples facettes, pour l'autre. La violence n'a pas toujours la même forme, mais elle reste bien présente chez le trio.

Plus les minutes s'égrènent, plus Anemic dévoile un terrain cabossé, dense et exigeant, dont l'impact dépasse rapidement le simple cadre de l'écoute pour devenir une véritable expérience physique, dans un esprit qui n'est pas sans rappeler celui de Neurosis.

■ Ted



NADJANOISE

THANATANGO

[Autoproduction]

Je ne pense pas que ce soit dû uniquement au fait que les deux groupes sortent leurs albums à la même période, mais bien parce que le timbre de Pierre-Yves ainsi que son attitude (cette forme de nonchalance qui, sans avoir l'air d'y toucher, trouve des mélodies imparables) ressemblent beaucoup à ceux de Simon que je réduirais rapidement NadjaNoise à un Exsonvaldes qui ne chanterait qu'en anglais (ou presque, «Opium» est en français). C'est à la fois attractif et réducteur, accrocheur parce que les amateurs de pop mélancolique manquent certainement de références françaises dans le genre, et simpliste parce que le jeune combo a sa propre identité et qu'il trouve certainement ses influences ailleurs : en Scandinavie, chez Slowdive pour l'aspect shoegaze ? Certainement du côté de Sonic Youth ou Lush pour remonter le temps... Le trio nous dirait certainement de ne pas trop chercher à lui coller des étiquettes, préférant laisser vagabonder l'esprit au gré des idées, il faut se dessiner son univers, y voir ce qu'on a envie d'y voir, inventer son rêve avec cette bande son bien rythmée, mélodique et onirique.

■ Oli



LEFT BANK! HEADS UP

SPLIT

[Dispear Records]

S'il peut y avoir des inimitiés stériles entre villes/départements proches, c'est aussi parfois l'occasion de collaborations bienvenues, comme avec ce split album, réunissant à ma gauche Left Bank ! de Nantes (Pays de la Loire) et à ma droite Heads Up des Herbiers (Vendée). Les deux groupes partagent cette même passion pour le punk-rock mélodique des 90's, chacun y apportant des nuances personnelles. Batterie à 200 km/h, petit solo de basse, riffs tendus (aidés par trois guitares !), ça commence très fort du côté de Left Bank ! avec «Clouds». «Hog» (reprise d'un vieux morceau de Heads Up) poursuit sur la même intensité et efficacité, et si le tempo ralentit un poil par la suite («No shallow» m'évoque No Use For A Name), les 4 titres des Nantais filent tout droit dans l'ensemble et donnent envie de ressortir sa planche de skate. Les Vendéens démarrent sur les chapeaux de roue eux aussi («Right to freedom»), avec chœurs à gogo, mais agrémentent ensuite leur punk rock de touches reggae/ska et brouillent les pistes. Leur reprise de «Fear» rappelle «Seed» des Sublime Californiens et ses nombreux changements de rythmes, quand «You're not alone» lorgne du côté Opposite des Burning Heads, voire de RX Bandits (si t'as la réf). Disque hautement recommandé pour les nostalgiques de Fat Wreck Chords et Epitaph.

■ Guillaume Circus



DUST IN MIND

HCNO

[DarkTunes Music Group]

Le départ de sa chanteuse Jen en août 2023 aurait pu signer la fin de Dust In Mind, mais le groupe a décidé de poursuivre son aventure sans remplacer une voix et une présence irremplaçables. Ils ont travaillé à quatre et reviennent avec un album complet pour présenter leur nouveau visage...

HCNO, 4 lettres et pas d'explication ou de piste pour en comprendre la signification dans le livret, mais quelque chose me dit qu'un des lascars a fait de la chimie car c'est la formule de l'acide fulminique, Google est mon ami, un truc explosif utilisé comme détonateur... Et ça correspond assez bien à leur musique car le groove allié à la puissance, ça pète ! Pour la chronique de Ctrl, la présence (importante) de la voix féminine me faisait citer Lacuna Coil, mais j'avais décelé un goût certain pour KoRn sur quelques passages. C'est désormais essentiellement cette référence qui ressort, ce sera même certainement trop pour certain parce que le fracassage de cordes de basse, les gimmicks à la guitare, le chant qui reprend les variations de Jonathan Davis, les envolées mélodiques ultra punchy... Tout ramène aux Californiens. Mais les Strasbourgeois semblent largement assumer cette influence étant donné le «Who we R» avec un R majuscule à l'envers qu'on ne voit pas chez tous les groupes ... Pour les amateurs, on est plutôt quelque part entre Follow the leader (les sons

à la «Freak on a leash» de «T.i.m.e» !) et Take a look in the mirror parce qu'on n'a jamais vraiment cette force brute (celle des deux premiers albums et de la patte Ross Robinson) et les Alsaciens ne se perdent pas dans des délires trop électro, même s'ils ne sont pas contre quelques sonorités machinales de temps à autres. Le souci avec cette comparaison, c'est que KoRn a déjà une discographie très vaste et a travaillé de nombreux aspects, y compris ceux plus aériens et ultra produits, Dust In Mind a beau proposé une sorte d'entre deux, on y revient toujours, mais si tes oreilles acceptent cette idée que ce n'est pas un nouvel album des Américains, tu peux kiffer le talent «Made in France» !

Damien assure donc seul le chant et son style étant ultra identifiable, il plaira aux aficionados de KoRn, mais gageons que Dust In Mind saura s'éloigner de cette image de «clone» avec ses prestations live et ses futures compositions (dans la lignée de «Downfall» ?). Et quand bien même, ils resteraient proches des patrons du nu-metal, ils font leur truc suffisamment bien pour qu'on en profite encore un peu plus !

■ Oli



THE VINE STREET SHUFFLE

ZEBEDEE

[Rock'n'roll]

Cousin de John Lee Hooker et accompagnateur de Muddy Waters, Earl Hooker est une légende du blues. Ce dernier meurt à l'âge de quarante ans d'une tuberculose. Ce musicien laisse derrière lui une discographie bien fournie et un jeu à la guitare qui aura inspiré Buddy Guy, Keith Richards (The Rolling Stones), BB King ou encore Jimmy Page (ex-Led Zeppelin).

Quelques années plus tard, le blues voit naître The Vine Street Shuffle. Le trio (presque) toujours instrumental est composé de Philippe Quinette à la contrebasse, Aliocha Thévenet à la guitare et Marc Deltas à la batterie. Pour son premier album, la formation rend hommage à Earl «Zebedee» Hooker avec douze reprises. Les morceaux chantés représentent un quart de l'album («You gotta lose», «The misfit», «You don't want me»). C'est un peu l'occasion d'inviter les copains. Earl Hooker, c'était surtout un guitariste blues au jeu exceptionnel. La sélection des titres permet évidemment de mettre cela en évidence. «Blue guitar» est ancré sur les berges du Mississippi. C'est un blues classique et authentique. La partie de guitare est réalisée en slide. Ce morceau avait été popularisé par Muddy Waters sous le titre «You shook me» (1962).

La technique de Earl Hooker pouvait - à la ma-

nière d'un Chuck Berry - virer à la démonstration («Frog hop/The leading brand medley», «Galloping horses a lazy mule», «Guitar rhumba»). Accompagné à merveille par la session rythmique, Aliocha Thévenet en fait une illustration bluffante. Avec ce premier album, The Vine Street Shuffle a réussi à se frotter à la musique du Maître avec une facilité déconcertante. Tous les amateurs de blues feront tourner l'album en boucle. Et en attendant un deuxième album, remercions la formation d'avoir fait revivre Earl Hooker.

■ Julien

TRA
BEN
DO

la Villette

VEDETTES
PRESENTE

GEORDIE GREEP
PARSA SABET

GEORDIE GREEP

TRABENDO, PARIS

IL FAIT TRÈS CHAUD EN CE MERCREDI 27 MAI 2026. AU LIEU DE RESTER CLOÎTRÉ «AU FRAIS» À LA MAISON, J'AI PRÉFÉRÉ SORTIR AU TRABENDO POUR REVOIR SUR SCÈNE LE SHOWMAN ISSU DE FEU BLACK MIDI, J'AI NOMMÉ GEORDIE GREEP. AUTEUR D'UN PREMIER ALBUM SOLO HAUT EN COULEURS EN 2024, IL REVIENT À PARIS DANS LE CADRE D'UNE TOURNÉE EUROPÉENNE UN PEU MOINS DE DEUX ANS APRÈS SA SORTIE POUR LE REMETTRE EN LUMIÈRE À L'AIDE DE SES BRILLANTS MUSICIENS. MAIS AVANT CELA, L'ANGLAIS LAISSAIT LA SCÈNE À L'ARTISTE PARSABET. RÉCIT D'UNE SOIRÉE ÉTOUFFANTE AU SENS PROPRE COMME AU FIGURÉ.

Une longue file d'attente est déjà présente à mon arrivée devant l'allée menant à l'escalier qui ouvre sur le Trabendo, à l'intérieur de laquelle, à ma grande surprise, pas mal de (très) jeunes faisaient la queue. Le genre de public auquel je ne m'attendais pas forcément. Voir la nouvelle génération s'éclater en nombre sur des musiques subtiles à l'excès me donne, en quelque sorte, du baume au cœur. Parmi eux, on croise quelques anglophones aux cheveux colorés, visiblement impatients que la fête commence. C'est l'heure de rentrer, les portes de la salle resteront grandes ouvertes, des deux extrémités, tout au long de la soirée. Pas vraiment le choix si le public veut pouvoir respirer.

Parsa Sabet, en duo, ouvre les hostilités. Il s'agit du projet solo d'un Iranien basé à Paris, armé d'une guitare, d'un micro, d'une boîte à rythmes et d'un copain lui aussi guitariste, il délivre une pop «moderne» bien loin de l'ambiance de l'art loufoque de Geordie Greep. Arrivé sur les planches avec un drone (le son, pas l'objet volant...) en forme de trompe-oreille, Parsa Sabet a le mérite d'aiguiser ma curiosité avec ce mélange de chansons oniriques et atmosphériques entremêlées d'happy songs qui font écho à certains morceaux de Prince, notamment. Bien qu'il s'efforce de varier les plaisirs en termes d'ambiances, son style reste toutefois assez conventionnel. Parsa, casque audio sur les oreilles, dispose aussi d'une voix soul très agréable à écouter et communique en messages bienveillants auprès des personnes arrivées les premières (la salle n'est pas encore très remplie à cette heure-ci). C'est visi-

blement devant une partie de sa famille qu'il offre même à l'audience un morceau, encore en forme de démo, qu'il n'a jamais joué live. Cette performance intimiste et généreuse en univers n'a pas trop pesé sur les organismes des gens présents dans le public (la chaleur suffisait à elle-même). Sa prestation dans une plus petite salle aurait sans doute mieux servi l'artiste, surtout face à un set s'appuyant ponctuellement sur des pistes préenregistrées. Le Trabendo semblait trop grand pour Parsa Sabet, et aurait assurément mériter un véritable groupe (de rock, de jazz, de soul, de blues, de funk, whatever) en entrée en matière pour coller avec la thématique de la soirée. Mais le duo aura eu le mérite de faire son taf, une entrée légère pour un plat de résistance massif.

Oui, parce que la deuxième partie de soirée va être beaucoup, beaucoup, plus longue, mais également plus remuante et bruyante. Tandis que l'équipe technique s'affaire aux derniers réglages techniques de tous les instruments, Geordie Greep fait une courte apparition au micro pour soutenir ses techos : «One, two, three, one, two, three». Les fans présents dans la salle réagissent instantanément, tandis que les deux tiers sont dehors en train de se rafraîchir un peu comme ils peuvent. À ce sujet, big up aux commodités extérieures avec son point d'eau et ses chiottes, bien plus accessibles que celles qui étaient à l'intérieur (et qui doivent sûrement toujours y être d'ailleurs). La salle se remplit vite, l'Anglais se fait attendre... Il arrive à 20h40 avec ses musiciens au nombre de six, parmi lesquels se trouvent un vibraphoniste, un violoncelliste/claviériste et un percussion-



niste. Ça en impose ! Le groupe lance le grand bal avec «Walk up», une mise en bouche lors de laquelle l'Anglais au micro pose un crooning charmeur alors que la tension commence à monter crescendo. C'est vraiment sur «Terra» que le concert commence à s'emballer. On se rend compte au fil du show que les morceaux de The new sound, qui a été joué quasi dans son intégralité, se métamorphosent très souvent en de longues pièces au sein desquelles chaque musicien a l'occasion de prendre la lumière à travers des solos et de libres interprétations souvent bandantes. Entre maîtrise ébouriffante et véritable chaos (bœufs excessifs et volontairement casse-gueule par moments, matos qui déconne, corde de guitare qui casse...), le concert joue constamment avec le déséquilibre. Pas uniquement en termes de styles (art-rock, jazz fusion, psychédéisme, musique latine, crooning pop, cabaret...), non, le groupe varie aussi les intensités à l'extrême, mais aussi les mises en scène parfois théâtrales (Geordie tourne souvent le dos au public pour communier avec ses zikos, ou discutent eux avec pendant qu'ils jouent...).

Les fans se laissent facilement emporter par le show, sans trop savoir sur quels morceaux ils

se dandinent à des moments tant leurs durées sont souvent démesurées. Seuls quelques morceaux sont acclamés dès les premières notes, je pense à «Blues» et au hit «Holy, holy». Plus le spectacle avance, plus la lourdeur se fait sentir. La chaleur et les morceaux denses et interminables en sont la source principale, cela en devient parfois étouffant. Quelques reprises improvisées émergent et allègent un peu le tout, comme ce «Lovely day» de Bill Withers dont l'air a été entendu la veille par Geordie dans un taxi. Nous avons passé les deux heures de concert, et le frontman lance un «The magician» en guise d'au revoir, le morceau le plus long de son premier album, histoire de nous achever en beauté. Ce soir, la musique a parlé à tous les niveaux (styles, écriture, exécution technique, mélodies, groove, jams, émotion...), comme une comédie dramatique imprévisible. Un coup de maître signé par ce petit génie qu'est Geordie Greep.

Merci à Constance de Vedettes.

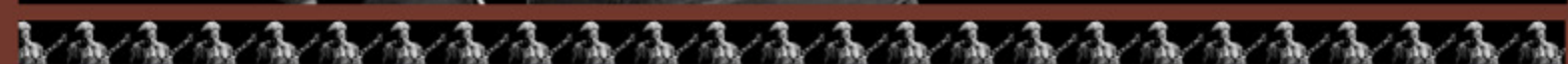
■ Ted
Photos : Ted

GEORDIE GREEP

+ PARSA SABET

Le Trabendo, Paris

Mer. 27 mai 2026





FRANCE DE GRIESSEN

AUTEURE, CHANTEUSE ET GUITARISTE, FRANCE DE GRIESSEN VIENT DE SORTIR SON NOUVEL ALBUM, DAWN BREAKERS, CHEZ PROHIBITED RECORDS. ENTRE MANTRAS GUITARE/VOIX, RÉFÉRENCES SURRÉALISTES ET ENREGISTREMENTS DANS LE SOMERSET, ELLE NOUS PARLE D'UN DISQUE CONÇU COMME UNE INVOCATION.

Dawn breakers est-il venu comme un titre, une image, ou une idée de transformation que tu voulais absolument fixer sur disque ?

Cette expression est effectivement utilisée pour décrire une entité, une personne, une idée ou un événement qui met fin à un certain ordre des choses et engendre un changement significatif. En littérature et en poésie, elle décrit une personne qui apporte de nouvelles manières de faire ou de voir, qui auront un impact positif. C'est aussi une référence au pouvoir que détient l'univers d'apporter la lumière. Le titre de mon album s'est manifesté à moi par l'intermédiaire d'un vêtement vintage, parmi les centaines et centaines d'autres présents dans une boutique. Je l'ai sorti pour le regarder et j'ai lu ces mots «Dawn breakers», c'est exactement le titre qui correspondait à l'essence même de cet album. L'attention à certains détails fait partie de la sensibilité d'un artiste, à ce qu'il peut lire de magique dans ce qui nous entoure. Je suis en train de lire un très beau livre, «La véritable Sophia Loren» de Bertrand Meyer-Stabley. Page 258, on peut y lire ces propos de Carlo Ponti, mari de Sophia : « La chose la plus précieuse qu'apporte Sophia à notre mariage est sa façon de voir la vie ; une façon qui n'appartient qu'à elle ». C'est une déclaration d'amour immense, et c'est aussi, je trouve, la relation que l'on peut avoir avec les artistes, toutes époques confondues. Ces correspondances de sensibilités sont très précieuses. Quand je trouve ce qui correspond parfaitement et précisément à ce que j'ai en tête ou à ma sensibilité, j'en éprouve quelque chose d'extraordinairement exaltant.

On parle de «mantras» guitare/voix, à quel moment tu sais qu'un morceau est «complet» avec presque rien, sans le surcharger ?

Je le ressens. J'adore créer des ambiances et mettre en scène des notes, des sons, des instruments et de la voix, du silence, du vide, des objets, du mobilier, des couleurs, des vêtements, des mots... évoquer et invoquer des paysages émotionnels. La répétition, l'aspect hypnotique, sont à la fois la route et le vaisseau qui nous emmène. Je sens quand il est prêt à partir, à parcourir des distances.

Tes chansons peuvent être lues comme des love songs ou des prières, tu écris plutôt pour raconter, pour conjurer, ou pour apaiser ?

Elles ne parlent pas forcément de ce à quoi on peut penser en premier lieu, même pour quelqu'un qui me connaît personnellement.

Et je ne tiens pas à tout expliquer, dans la mesure où je suis sûre que lorsqu'on se connecte à quelque chose de vraiment personnel, cela trouvera écho chez d'autres, pas forcément avec la même histoire que la nôtre. Ce qui compte, c'est ce que ça ouvre. Une chanson, c'est une porte vers quelque chose. Toutes les portes ne sont pas pour tout le monde, et on n'est pas non plus maître de si ce que l'on est s'avère en phase avec les valeurs et les goûts d'une époque. À moins de chercher à tout prix à suivre des modes, ce qui n'est pas ce à quoi je m'intéresse.

Dans ton univers, les mots «saignent» et les fantômes rôdent. Est-ce que tu pars d'abord d'un texte, d'une mélodie, ou d'une vision très précise ?

Tout est possible, chaque chanson a ses particularités et sa manière de se manifester. Je pense que tous les souvenirs et les émotions des vies - et pas seulement des humains ! - ne meurent jamais, même quand «plus personne de vivant n'est là pour s'en souvenir parce que c'était il y a très longtemps», qu'ils sont un patrimoine magique de tous les temps qui se manifeste aux artistes et à toute personne sensible qui ne rejette pas le mystère ni l'irrationnel. Certains lieux et certains objets aussi me connectent à cela. C'est aussi ce qui m'attire vers les objets, vêtements, accessoires, bijoux et lieux anciens.

Tu fais des ponts avec Dalí et Max Ernst, qu'est-ce que le surréalisme t'apporte, concrètement, dans l'écriture et dans la mise en son ?

Le surréalisme a pour origine le mouvement Dada, né d'un profond dégoût des artistes pour la Première Guerre mondiale et ses atrocités. Nous vivons une époque dans laquelle il est vraiment très important de regarder l'histoire pour éviter de reproduire les mêmes erreurs. Valérie Duponchelle, dans un article du Figaro d'une grande finesse intitulé «Les surréalistes ou la revanche sauvage de 14-18», écrit à propos de Tristan Tzara : « Il porte aux nues la spontanéité, la sauvagerie, la vie primitive, l'innocence enfantine et célèbre l'art des fous. » C'est un éclairage qui répond je pense assez bien à cette question ! Une œuvre surréaliste est composée d'éléments inattendus, qui n'ont pas forcément de lien les uns avec les autres, mais qui par l'assemblage qu'en fait l'artiste vont faire exister quelque chose de nouveau. Les sujets que l'on retrouve le plus

sont le rêve, l'imagination, les phénomènes extraordinaires, le rejet de la pensée logique et rationnelle comme valeur ultime. Voilà des idées dans lesquelles je m'épanouis.

L'album a été enregistré dans le Somerset, à Wells. Qu'est-ce que ce décor «conte de fées» a changé dans ton jeu, ta voix, ton tempo intérieur ?

Oui, j'y ai trouvé une grande paix de l'esprit. Et je m'y suis beaucoup amusée aussi ! Quand on travaille sur des choses qui exigent beaucoup de nous-mêmes, beaucoup de concentration, de créativité, d'intensité de présence, c'est très important. Avec Cannonball Statman, Ben Scott Turner, James Harvey et Edd de Soul Dough Pizza - la meilleure vegan pizza de ma vie ! - on a passé des moments que je n'oublierai pas. Cette campagne anglaise a quelque chose d'intemporel et de magique. Les animaux et la nature sont toujours au cœur de mes inspirations et de mes engagements.

Tu cites Johnny Thunders et le cinéma de Schroeder («La vallée»), comment tu fais cohabiter une énergie punk et une rêverie ciné sans que ça se neutralise ?

«La vallée» est onirique, mais certainement pas une bluette. C'est un film mystérieux, sensuel, sauvage, inquiétant, très intense du début à la fin, d'une grande beauté. On ne sait pas du tout où il va nous mener, comment il va finir, ni forcément comment comprendre la fin de manière certaine, ce qui est merveilleux. Pour moi, il n'y a pas du tout d'opposition avec Johnny Thunders. Il est question de la notion de «Wild at heart» - ce qui fait un pont avec David Lynch, un autre artiste que je tiens en immense estime -, d'âmes rebelles et d'esprits épris de liberté dans les deux cas. Et dans les deux cas, il y a de la tendresse, de la violence et de la sensualité dans cette rébellion.

Donovan, Marie Laforêt, Nico... c'est quoi le fil rouge que tu poursuis entre ces influences qui, sur le papier, ne se fréquentent pas toujours ?

Donovan, c'est une lumineuse mélancolie pleine d'espoir : «hopeful melancholy», comme il la décrit lui-même. «Catch the wind» est pour moi l'une des plus belles chansons du monde. Marie Laforêt, c'est une mélancolie enchanteresse, une «good witch» multidimensionnelle, venue d'un peu partout dans le monde. Nico, c'est une mélancolie énigmatique, envoûtante et hantée, qui très vite se

tourne vers une approche plus expérimentale, tout à fait personnelle. Toutes ces facettes de la mélancolie sont différentes, toutes sont sublimes, et toutes liées à quelque chose de romantique, de médiéval, de mystérieux. J'ai eu la chance de voir Donovan en concert en juin 2025 au Théâtre de l'Athénée, seul avec sa guitare. C'était absolument inoubliable.

La poésie et les «portes métaphysiques», quelles lectures t'accompagnent aujourd'hui et est-ce qu'elles ont nourri Dawn breakers ?

Pendant l'enregistrement, j'ai lu «Secrets of beauty», un recueil de courts textes de Jean Cocteau traduits en anglais par Juliet Powys, trouvé à Londres chez Hatchards, la plus ancienne librairie de Londres encore en activité. En ce moment, je termine «Nico, qui a peur d'être dans le noir» de Clémentine Boulard, qui m'émeut beaucoup. Je ne saurais dire exactement ce qui a nourri Dawn breakers vu l'abondance de mes lectures. C'est le fait d'être passionnée par les livres, par le cinéma, par l'art sous toutes ses formes qui me nourrit constamment.

Tu te définis comme une «sorcière du symbolisme sonore». Si tu devais donner un exemple très concret, ce serait quoi ? Un timbre, une syllabe, un souffle, un objet ?

La liberté que je prends d'utiliser des sonorités qui ne sont pas des mots, mais qui se manifestent comme faisant partie du chant, comme des invocations venues du sens qu'un mot ne pourrait dire, et qui passent à travers moi. Mon goût très prononcé pour les tensions-résolutions et aussi pour la tension qui reste en suspens, pour la recherche autour du caractère hypnotique de la musique. Le symbolisme sonore, c'est aussi le fait que les sons - d'un instrument ou autre - puissent évoquer certains concepts et un rapport synesthésique à la musique. C'est tout cela à la fois pour moi.

Tu évoques des rituels pour «faire remonter l'obscurité à la lumière», l'album a-t-il été pensé comme une traversée, une cérémonie, un chemin en dix étapes ?

Non. C'est quelque chose de global dans l'intention. Mais c'est peut-être ce qui en résulte, car on fait souvent des choses sans savoir pourquoi on les fait et puis, en regardant après, on voit se dessiner quelque chose de très construit. J'ai été aidée par Nicolas Laureau pour l'ordre des chansons, et c'est





Ben Scott Turner qui a eu cette belle idée de m'enregistrer à certains moments qu'il a jugés pertinents quand je parlais entre les chansons en studio. Quand on sait ce qu'on veut, qu'on avance avec une énergie claire et cohérente, cela génère des propositions, des dialogues.

Sur «July», tu parles des voix et des histoires anciennes qui remontent et se heurtent. Comment tu canalises ça pour en faire une chanson plutôt qu'un vertige ?

C'est un alignement d'expériences, de capacités acquises à les assimiler, de circonstances, d'entourage. Ai-je des moments d'égarement, de perte d'équilibre, de tristesse ? Absolument. Je n'en triomphe pas en permanence. Ce n'est pas toujours possible, et c'est aussi ce qui en fait la beauté. Je n'adhère pas du tout à l'idée de l'artiste qui devrait vivre une vie de souffrances pour produire quelque chose. On compose avec les ingrédients de son existence. Je peux transformer certaines expériences par le biais de la musique et de l'art, d'autres peut-être pas, ou peut-être plus tard.

Tu dis chercher l'«hyper-présence» plus que l'exposition des tripes, comment tu atteins cet état ?

et qu'est-ce qui peut te le faire perdre ?

J'ai en horreur l'expression «mettre ses tripes sur la table». C'est tellement laid et dénué de poésie ! L'intensité émotionnelle, la passion, la transe, ça oui, et un immense oui ! Ce qui est intéressant, c'est comment transformer et transcender, comment aller dans d'autres dimensions. Le théâtre ou la musique, c'est un travail pour arriver à se connecter à certains états par sa volonté, et de pouvoir le refaire soir après soir. Jouer c'est vivre, et pour vivre il faut pouvoir respirer. Un endroit complètement inadapté en termes de lieu, d'esprit, de public, d'ambiance - tout artiste a déjà vécu ça - peut rendre ce processus douloureux et impossible. Pour que ce soit vraiment une expérience magique, les bonnes volontés doivent venir de toutes parts.

Entre l'encre noire, les images, le film «Blue snow», comment tu répartis l'histoire entre musique et visuel ? Qu'est-ce qui doit rester



dans le son, et qu'est-ce qui doit passer par l'image ?

Je ne me suis jamais posé la question, car j'ai toujours ressenti les modes d'expressions artistiques comme étant interconnectés. Alors, la répartition, je n'y pense pas spécifiquement car tout cela fait partie de moi comme mon cœur et mon sang, et elle me vient d'une manière tout à fait naturelle.

Depuis la sortie, quels retours t'ont le plus marquée sur l'album, et est-ce qu'il y a un morceau dont la réception t'a surprise ?

Le fait que l'album dans son ensemble soit aussi bien compris, de la musique à l'écriture, aux films et aux images et dessins. J'ai eu des passages radio, des articles et chroniques de différents endroits du monde absolument merveilleux, d'une finesse et d'une attention aux détails qui m'ont beaucoup émue et honorée.

Un dernier mot ?

Avant que Dawn breakers ne puisse voir le jour, il y a des rencontres très marquantes qui y

sont liées et qui doivent absolument être évoquées ici. D'abord, celle avec Cannonball Statman, songwriter et réalisateur originaire de New York issu de la scène antifolk, que l'on entend sur l'album. Nous avons tourné ensemble dans plusieurs pays, enregistré de la musique, fait des photos, tout ceci a donné lieu à des films courts musicaux et un documentaire qu'il a réalisé, en cours de montage. Ensuite, celle avec Ben Scott Turner, qui a réalisé l'album, et qui, comme Rick Rubin, a une vibe, une ambiance de travail et une ouverture d'esprit qui permettent vraiment de s'épanouir. Enfin, je veux évoquer ma rencontre avec les frères Laureau (Prohibition), Nicolas et Fabrice, les deux fondateurs de Prohibited Records. J'ai rejoint une famille d'artistes singuliers et très créatifs, et je suis très heureuse d'apporter mon étoile à cette galaxie.

Merci à France.

■ JC

Photos couleur : Terence Hassen
Photo N&B : James Harvey



FRANCE DE GRIESSEN

DAWN BREAKERS

[Prohibited Records / Kuroneko]

France De Griessen fait partie des artistes que l'on ne découvre pas d'un seul coup. On les croise, on les suit, on les retrouve, et quelque chose se précise à chaque étape. Elle est une artiste à part, que l'on connaît donc depuis longtemps avec cette impression rare qu'elle ne joue jamais un rôle fabriqué. Chez elle, tout semble venir d'un endroit profond, fragile, vibrant, parfois inquiet, mais toujours tenu par une vraie élégance. Ce côté à fleur de peau, c'est aussi ce qui touche. Jamais une posture, plutôt une manière d'habiter le monde avec une intensité presque physique. Avec Dawn breakers, son quatrième album, France De Griessen signe un disque dépouillé, presque rituel. Dix morceaux comme des mantras guitare/voix, accompagnés d'une instrumentation discrète mais essentielle. Ici, rien ne déborde inutilement. Une guitare, une voix, un souffle, un silence, puis surgissent parfois des percussions, un piano, un orgue, une voix additionnelle. L'album n'avance pas par démonstration. Il préfère suggérer, installer une présence, laisser le disque agir sans jamais forcer le passage.

Enregistré dans le Somerset, à Wells, « comme dans les contes », Dawn breakers porte l'empreinte d'un lieu à la fois réel et intérieur. Ce décor semble avoir offert à France De Griessen une paix presque magnétique. Le disque calme autant qu'il trouble. Les chansons ressemblent

autant à des love songs qu'à des prières ou à des invocations. Les mots saignent, les fantômes rôdent, les images se répondent sans toujours chercher à s'expliquer. «July» cristallise cette dimension intérieure, avec ses voix, ses histoires anciennes qui remontent, ses échos qui se heurtent. Le morceau pourrait basculer dans le vertige, mais France De Griessen lui donne une forme. C'est l'une de ses forces. Elle laisse trembler les choses sans les casser. Elle refuse l'idée de mettre ses tripes sur la table. Elle cherche plutôt l'hyper-présence, la transe, la transformation. On sent dans Dawn breakers cette volonté de ne pas exhiber la blessure, mais de la traverser, de lui donner une texture, une vibration. L'auditeur ressent cela sur «Where have you been my friends ?» petite pépite de l'album.

Dawn breakers demande une vraie disponibilité. Il faut accepter d'y entrer sans tout comprendre, de se laisser guider par les fantômes, les silences, les prières qui ressemblent à des chansons et les chansons à des sortilèges. Depuis longtemps, ce qui touche chez France De Griessen, c'est cette fidélité à sa propre vibration. Elle avance avec ses zones d'ombre, son romantisme cabossé et cette manière de ne jamais rentrer complètement dans le cadre. C'est ce qui donne à ses chansons leur force : une tension constante entre fragilité et maîtrise. Un disque habité, qui ne force jamais l'émotion, mais la laisse agir longtemps après l'écoute.

■ JC



BIRTAWIL

DUA MIN

[Autoproduction]

Loin de ses travaux à la basse ou à la guitare pour des groupes death/black (Mortuaire et The Great Old Ones), Xavier Godart s'offre des temps de «pause» depuis 2013 au sein d'un projet solo. Un espace instrumental où ses idées se développent en toute tranquillité et surtout en toute liberté. Il est d'ailleurs allé chercher le nom d'une «Terra nullius», une terre qui n'appartient à personne, pour se faire identifier : Birtawil. Les amateurs de géographie et de bizarreries géopolitiques iront creuser du côté de «Bir Tawil», entre l'Égypte et le Soudan pour découvrir un territoire encore revendiqué par aucun pays... Pour le reste des noms, c'est une invitation au voyage avec des sonorités asiatiques, arabes, hispaniques ou une orthographe alternative évoquant une modification. Pour en finir avec cette présentation sommaire et l'étrangeté ou du moins la rareté, l'album n'existe physiquement qu'au format K7, résurgence stylée du passé, un moyen iconique d'écouter de la musique librement (avec le walk-man) dans les années 80' et 90'.

Ayant composé son album en vue de le jouer en live, Xavier a réfléchi à organiser les 6 titres d'une manière à, certainement, les jouer dans le même ordre lors des concerts, «Sento» apparaît donc comme une introduction, on met en place les sonorités, la guitare se place, la tension monte, mais Birtawil prend son temps pour nous

faire pénétrer dans son univers. Les couches instrumentales se multiplient, l'air se densifie, «Ceesto» apporte plus de contenu tout en gardant un tempo mesuré, malgré l'apparente lenteur, le rythme cardiaque s'accélère car quelque chose se prépare... À moins que ce n'était qu'une fausse alerte car «Malpleno» ramène des silences autour d'une guitare aux sons purs. Après la traversée d'une belle nappe électronique, on prend de la vitesse avec «Konfirmon», composition plus industrielle, plus dure, plus impactante aussi, Dua min change de face et se montre plus agressif, plus intense. «Pacon» ramène de la quiétude, joue toujours un peu sur les répétitions et cherche à mettre en avant une atmosphère plus que des idées, c'est un titre sur la retenue qui ne peut contenir indéfiniment la rage qui existe en Birtawil et qui s'exprime sur «Morton», les cordes de guitares sont attaquées, la pédale de distorsion embrayée, c'est le final, le clou du spectacle, le moment où l'énergie peut déborder et nous ensevelir sous des riffs hypnotiques.

Expérience sensorielle à part, Dua min est un trip aussi agréable qu'exigeant, un travail de musicien précis qui n'en oublie pas une finalité plus vaste : nous sortir de notre cadre, nous faire profiter d'une aventure qu'on n'avait pas imaginée jusque là.

■ Oli



HRFTR

WHAT IF THAT'S ALL THERE IS ?

(Autoproduction)

Hrftr (Hereafter à l'oral) a sorti un nouvel album où son mélange de death-core/djent cherche un peu plus à s'éloigner de l'éternelle référence (Meshuggah). Pas aussi barrés que Hell Is Nothing (à lire/découvrir pas loin d'ici), nos frenchies s'éclatent tout de même en cassant les rythmes, apportant des breaks éclairés ou percutants au cœur de morceaux pourtant relativement courts. Ajoutant aussi quelques éléments électroniques en déco (voire plus avec «Veiled» et «Is it all set to fade ?»), les titres deviennent riches et efficaces, ça pulse et fracasse à tout va et quand ils calment le jeu («Self haunted» !), on sait qu'on va prendre encore plus cher dans les instants qui suivent. Le chant est souvent lourd, quand il est moins obscur, il gagne en écorchures et ne joue pas à fond la carte mélodique (dommage, car la voix claire entendu sur «Mirage» me plaît beaucoup), évitant ainsi les nombreux pièges du metalcore. Au contraire, le combo rajoute un peu de gras sur «Deadweight» en invitant Eric, chanteur à l'organe très grave de Widespread Disease. What if that's all there is ? est un album réfléchi, abouti, puissant et précis et certainement qu'il m'aurait encore plus emballé si je n'avais pas écouté la bombe Hell Is Nothing en boucle ces dernières semaines...

■ Oli



THE FLICKER (ROCK BAND)

DARKER

(Twenty Something)

« C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes » avançais-je dans ma chronique du précédent The Flicker (Rock Band), et six ans après, cette maxime se vérifie à nouveau. Nos cinq rockers angevins ne se font guère d'illusions sur l'avenir, qu'ils voient même encore plus sombre, à l'image du titre de ce nouvel album et de ce monde prêt à être dégoupillé sur la pochette, donc ils nous balancent leurs dernières cartouches sans sommation. Onze en tout, comprenant intro, outro, et une très surprenante reprise à la fin, «Good night Dresden», des obscurs (pour moi) Extraballe, groupe new wave fin 70's-début 80's. Surprenant dans le chant en français, auquel ne nous avait pas habitué Casbah (une piste à explorer par la suite ?) mais qui s'inscrit musicalement, complètement dans la lignée de Darker. Ce dernier, épaulé par la production de Camille Belin (Daria, Lane...), parvient à synthétiser la scène punk rock de Chicago (Naked Raygun, Peg-boy), de Minneapolis (Hüsker Dü) et d'Angers (Les Thugs) du siècle précédent, sans jamais paraître suranné. Il y a même des titres qui font davantage mouche («Left in the afternoon», «No sorry no sorrow», «So pure»...) et nous laissent espérer que le groupe n'a pas dit son dernier mot. RDV dans 6 ans ?

■ Guillaume Circus



ICE CHEMICALS

THE LOWEST POINT

[Autoproduction]

Malgré de nouveaux changements de line-up (un guitariste de perdu, deux de retrouvés), les Ice Chemicals ont maintenu le cap et bossé comme des tarés pour nous offrir un album soigné du début à la fin ! Amalgamant plusieurs influences, il est difficile de les enfermer dans un tiroir, mais si c'est assez ouvert, c'est aussi clairement du metal qui tabasse.

Et histoire de ne pas trahir qui que ce soit, les premières notes vocales sont on ne peut plus violentes. La petite intro, c'était pour la déco, très vite ça bastonne avec un growl méga-death de Geoffrey suivi par une série d'attaques incisives en forme de spoken word en vitesse accéléré d'Anaïs, son comparse lui répond avec une voix plus claire (mais lourde), et elle reprend le mic' avec quelques effets pour dynamiter tout ça. Le jeu des deux voix et des multiples chants éclipse quelque peu les instruments lors de la première écoute car on est rapidement captivé par l'énergie des deux arpenteurs de scènes. En y prêtant plus attention, sur une rythmique assez lourde et groovy, on a des guitares qui, elles aussi, se répondent, enchaînent des riffs, plaquent des accords et quelques phrases en notes à notes. Qu'est-ce que c'est riche ! Et histoire de nous mettre à genou, la fin de ce qui n'est que le premier titre envoie une mélodie aussi puissante que catchy (avec les deux voix). En moins de 3 minutes 30, «Turn to dust» nous

rappelle pourquoi Ice Chemicals avait chopé notre attention il y a un peu plus de deux ans, et si les neuf morceaux suivants étaient du même niveau ? S'ils sont tous, au moins, bons, ils ne sont pas tous aussi ébouriffants de classe. «eX-tasy», par exemple, fait bien le taf, mais apporte moins de surprises étant relativement linéaire, «I am the system» joue davantage sur l'énergie, «Die & retry» apporte des sonorités plus rock... en fonction de ses aspirations personnelles, on sera donc plus ou moins touché par ce que propose The lowest point. Je mettrais quand même encore en avant «Downward spiral» dont les harmonies sont assez hypnotiques et «Social justice» dont le «Are you ready» initial sonne comme un clin d'œil à KoRn pour un titre aussi lourd qu'explosif.

Avec son point le plus bas, Ice Chemicals atteint des sommets, à leur créativité musicale, il faut ajouter leur bon goût pour l'artwork avec cette structure aussi renversée que renversante avec de nombreuses interprétations possibles (et encore d'autres avec les autres éléments à l'intérieur). Une sacrée alchimie qui ne peut laisser de glace et pour laquelle je ne m'enflamme certainement pas encore assez...

■ Oli



KOMODOR

TIME & SPACE

[Riptide Records]

Après s'être bien éclaté avec Moundrag, Komodor s'est remis à bosser «tout seul» (même si Komodrag and the Mounodor poursuivent leurs aventures et continuent d'enflammer les scènes) et livre un deuxième album 100% seventies ! Artwork, titres, sons, ambiances... tout nous replonge dans la décennie qui a vu la domination du rock psychédélique et la montée en puissance des distorsions. Parce qu'on ne peut pas tous les citer, je ne mettrais que 3 références ici : Hawkwind, Blue Öyster Cult et Led Zeppelin. L'aspect spatial des uns, le groove des autres et des attaques bien placées pour les derniers, en secouant bien fort et en ajoutant d'autres ingrédients, on obtient ce Time & space qui regarde clairement dans le rétro. Perso, j'accroche plus fortement aux titres les plus énervés comme «Soul tricker» ou «Madness» et ne comprends pas trop les délires cuivrés qui apparaissent sur «Bliss & joy» et surtout «Top of the bock» (c'est la fin de l'album mais ça n'excuse pas tout, ça pouvait aussi finir en instrumental déglingo à la guitare ou à l'orgue !). Mais les années 70 étaient un peu folles, non ? Alors quitte à y retourner, autant y aller à fond.

■ Oli



BEBLY

vulnérable(s)

BEBLY

VULNÉRABLE(S)

[Autoproduction]

Fragile, Vulnérable(s), solitaire, intime. Parmi ces quatre adjectifs se cache le titre du nouvel EP de Bebly, mais chacun des quatre pourrait parfaitement compléter le bel artwork de cet arbre et son reflet. Personnellement, j'aime les arbres seuls, ceux qui se retrouvent au milieu d'un champ, d'une lande aride, dont la silhouette émerge d'un horizon déprimant ou mélancolique. Comme cet arbre, à la fois fragile et beau, bien implanté, aux racines profondes, droit et qui continue de croître en maintenant sa verticalité, Bebly, propose en continuité avec ses opus précédents, ce folk français qui va vers l'essentiel, qui semble frêle et qui est empli de poésie. Avec juste une voix et une guitare ou deux, Bebly a regroupé 5 titres plus ou moins anciens qui auraient pu figurer sur les EPs précédents. Littéralement enregistrés dans son salon, Bebly t'invite à te poser pendant un petit quart d'heure pour apprécier cette parenthèse musicale afin de comprendre ce que veut dire cette parenthèse en fin de ce mot : Vulnérable(s). Simple et beau, brut et poétique, comme cet arbre au reflet évanescent.

■ Eric



FRANCK CARDUCCI

SHEEPLE

[Cherry Red]

Il y a des albums qu'on attend, d'autres qu'on découvre par hasard, et puis il y a ceux qu'un attaché de presse pose sur la table avec ce petit sourire entendu : « JC, celui-là, tu vas aimer. » Autant dire que la méfiance monte d'un cran. Surtout quand on parle de rock progressif, territoire que je visite volontiers, mais où je ne plante pas toujours la tente Quechua. Et pourtant, bonne pioche.

Avec Sheeple, Franck Carducci signe un album ambitieux, dense et étonnamment accessible. Le disque assume pleinement ses racines 70's, ses longues respirations, ses changements d'atmosphères et ses arrangements amples, mais sans jamais se transformer en exercice réservé aux seuls initiés. Ici, la virtuosité reste au service des chansons. Les morceaux respirent, avancent et racontent quelque chose. Le thème central colle parfaitement à notre époque : conformisme, contrôle, polarisation des opinions, responsabilité individuelle. Rien de très léger sur le papier, mais Franck Carducci évite le piège du discours plombant. Il questionne plus qu'il n'assène, ce qui rend l'ensemble bien plus convaincant. Sheeple observe notre tendance à suivre le troupeau tout en étant persuadés d'être les seuls à penser librement. Vaste programme, et joli miroir tendu à nos certitudes.

Musicalement, l'album alterne moments éner-

giques, plages plus atmosphériques et passages presque cinématographiques. On pense parfois aux grandes heures du rock progressif classique, mais sans impression de copie conforme. Franck Carducci regarde dans le rétroviseur, oui, mais il garde les mains sur le volant. Parmi les titres qui marquent, «Sweet Cassandra» se détache clairement. Avec son inspiration mythologique, sa construction en plusieurs mouvements et son sens dramatique, le morceau résume bien la force du disque : ambitieux sans être pompeux, travaillé sans devenir froid. Ce qui surprend surtout, c'est la chaleur humaine qui traverse l'ensemble. À l'heure des productions trop lissées, Sheeple garde une vraie dimension organique. On sent le musicien, le conteur, mais aussi l'homme de scène, celui qui pense déjà ses morceaux comme une expérience à partager.

Sheeple ne révolutionne pas le rock progressif, mais il réussit quelque chose de plus rare : séduire au-delà de son cercle naturel. Une vraie bonne surprise, donc. Comme quoi, parfois, les RP ont raison. Et c'est peut-être le meilleur signal qu'il peut donner à son roster.

■ JC



FRANCK CARDUCCI

IL Y A PARFOIS DES ALBUMS QUI ARRIVENT ACCOMPAGNÉS D'UNE PROMESSE : «TU VAS AIMER.» DANS LE CAS DE SHEEPLE, LE PARI ÉTAIT RISQUÉ. LE ROCK PROGRESSIF N'EST PAS FORCÉMENT LE CHEMIN QUE NOUS EMPRUNTONS LE PLUS SOUVENT, MAIS FRANCK CARDUCCI A CETTE CAPACITÉ À RENDRE LE GENRE VIVANT, ACCESSIBLE ET PROFONDEMENT HUMAIN. ENTRE RÉFLEXION SUR NOTRE ÉPOQUE, GOÛT DU SPECTACLE ET AMOUR DES GRANDES CONSTRUCTIONS MUSICALES, LE MUSICIEN LIVRE UN DISQUE AMBITIEUX QUI REFUSE AUTANT LE CONFORMISME QU'IL DÉNONCE. NOUS AVONS ÉCHANGÉ AVEC LUI AUTOUR DE LA GENÈSE DESHEEPLE, DE SES INFLUENCES, DE LA SCÈNE ET DE CETTE LIBERTÉ ARTISTIQUE QU'IL DÉFEND DEPUIS PLUS DE QUINZE ANS.

Sheeple donne l'impression d'être pensé comme un voyage complet plutôt qu'une simple collection de morceaux. C'était une volonté dès le départ ?

Ces chansons ont toutes été écrites pendant le confinement. Je ne les ai pas du tout pensées comme un album concept. Mais au bout d'un moment, force était de constater que ces morceaux avaient tous une espèce de fil conducteur. D'ailleurs, j'avais enregistré d'autres morceaux que j'ai finalement mis de côté car ils n'entraient pas dans le thème. Donc les morceaux ne sont pas reliés entre eux (à part la

suite «Cassandra»)], mais ils touchent tous de près ou de loin à des thèmes comme les certitudes, le sentiment de détenir la vérité, le jugement des autres, la manière dont on traite les gens qui ont des opinions opposées à la notre, les réactions que cela suscite, la manière dont on traite la planète aussi, et les réactions que cela génère de la part des gens qui agissent «mieux» que nous car leurs valeurs morales sont prétendument supérieures aux nôtres... Bref, ils parlent de notre tendance, volontaire ou non, à vouloir placer les gens dans l'une des deux cases «Bien» ou «Mal», car il est très



perturbant d'accepter qu'il y a plein d'autres cases entre ces deux là, et que tout n'est pas toujours tout blanc ou tout noir... C'est plus simple de penser que «les autres» sont en fait juste des moutons qui agissent bêtement, sans réfléchir.

Tu explores beaucoup les notions de conformisme, de camps opposés et de pensée collective sur cet album. Tu avais besoin de mettre des mots sur ce climat devenu parfois étouffant ?

Comme Roger Waters dans *The dark side of the moon* parlait de «Nous et Eux», ici je parle plus précisément, de «Nous», ayant raison, et «Eux» ayant tort. «Nous» étant convaincus que nos valeurs morales sont supérieures, et donc, nous permettant de juger les autres et de les étiqueter. Il y a une forme de bien-pensance qui s'est étendue et presque normalisée aujourd'hui. Et comme «Nous» sommes si sûrs d'avoir raison, «Nous» nous autorisons à faire des choses que «Nous» justifions au nom de nos valeurs supérieures. Du coup, il devient presque impossible pour ceux qui ne sont pas d'accord ou qui désapprouvent de se faire entendre, et «Nous» nous sentons donc en droit de les ranger dans des cases, de les

insulter et de les discréditer... Après tout, Ils ne sont que des moutons !

Le titre *Sheeple* est presque provocateur. Tu savais qu'il pouvait immédiatement susciter des réactions très fortes ?

Pour moi, ce mot illustre bien le fait que nous sommes tous le mouton de quelqu'un d'autre. Et nos certitudes, même si elles symbolisent «notre vérité» ne sont en fait que des opinions, totalement subjectives, aussi difficile à admettre que cela puisse paraître.

Tu as écrit une partie du disque pendant le confinement. Est-ce que cette période a profondément changé ta manière de composer ou simplement accentué des réflexions déjà présentes chez toi ?

Non, je ne pense pas. Ça a surtout influencé mes textes, mes réflexions... Mais je ne pense pas que ma manière de composer ait tellement changé.

Musicalement, *Sheeple* réussit à convoquer l'esprit du rock progressif classique tout en gardant un son très actuel. Comment évites-tu justement le piège du pastiche rétro ?

Je suis un grand fan du son du rock 70's, je ne

m'en cache pas, je l'assume à 100%. J'aime le mellotron, les guitares 12 cordes, la basse mélodique avec un son medium sans pousser les infrasons... Certains diront sûrement que je sonne pastiche-rétro, ce n'est au final qu'une opinion parmi d'autres (rires).

Tu revendiques une musique plus organique et moins «parfaite» techniquement. Aujourd'hui, défendre l'imperfection humaine dans le rock devient presque un acte militant ?

Je ne recherche pas, ou en tout cas moins qu'avant, la «perfection musicale» qui est devenue un concept humainement obsolète depuis 2025 car l'IA a désormais largement dépassé ce que le commun des mortels est capable de produire en termes de création artistique, donc pour moi, vouloir perfectionner à tout prix une œuvre d'art n'a désormais plus de sens, car on ne pourra même pas prouver qu'elle n'a pas été générée par l'IA ou au moins, à l'aide de l'IA. Le talent créatif n'a désormais plus de valeur ajoutée, donc à quoi bon rechercher la perfection ? Je préfère privilégier l'authenticité, et tant pis pour moi si je suis has-been ! Au final, je fais juste ce que j'aime, ce que je ressens, de la manière la plus authentique possible.

On sent toujours chez toi cette recherche d'équilibre entre puissance et émotion. Est-ce quelque chose que tu travailles consciemment en studio ?

C'est probablement la conséquence d'avoir grandi aux sons de Genesis, Pink Floyd... des groupes qui ont un très grand sens de la nuance et de la dynamique. Sur ce nouvel album, je dirais que je reste un peu dans les mêmes recettes que mes précédents, donc un classic-rock influencé de heavy-blues et de sons très 70's que j'affectionne particulièrement. Il y a 2 ou 3 titres un peu plus «mainstream rock» à la «Slave to Rock 'n' Roll» et d'autres plus développés, plus prog diront certains...

«Sweet Cassandra» est probablement l'un des morceaux les plus fascinants du disque. Pourquoi cette figure mythologique continue-t-elle autant de te parler aujourd'hui ?

Cassandra, d'après la mythologie grecque, était princesse de Troie, fille de Priam et sœur

d'Hector. Le dieu Apollon, lui avait offert le don de prévoir le futur de manière exact. Plus tard, lorsqu'elle refusa ses avances, il se vengeât en ajoutant une malédiction à son don. Oui, ses prédictions du futur seraient toujours exactes, mais personne ne la croira jamais. Ainsi, lorsqu'elle prévint son frère, qu'il perdrait son combat contre Achille, il ne la crut pas et alla se battre quand même jusqu'à mourir, lorsqu'elle dit à son père que le cheval de bois abandonné sur la plage par les Grecs était un leurre et qu'il valait mieux le brûler, il ne la crut pas et amena le cheval dans la cité de Troie, ce qui entraîna sa destruction, etc... D'une certaine manière, Cassandra fut la première considérée comme ceux qu'on appelle aujourd'hui les conspirationnistes, à qui on attribue les théories du complot (sourires). La première partie raconte donc l'histoire de Cassandra et de sa malédiction. Cette histoire est racontée par «les autres» qui, évidemment, ne la croient pas. La seconde partie est un instrumental qui reprend le thème de Cassandra et symbolise le fait qu'elle est entrain de voyager dans le futur... Dans la troisième partie, qui clôture l'album, nous retrouvons Cassandra en 2019. Elle essaye de prévenir le monde qu'une pandémie va très bientôt mettre la planète à l'arrêt total. L'histoire est toujours racontée par «les autres» qui ne la croient toujours pas et la traitent de conspirationniste...

La structure du morceau est très cinématographique, presque comme une mini bande originale. Tu visualises des images quand tu composes ?

Non pas vraiment, c'est plutôt quand j'écris les textes que je me prends la tête à réfléchir longtemps sur des concepts. Pour la musique, j'avoue que ça me vient un peu tout seul, enfin, quand ça me vient !

Tes influences vont de David Gilmour à Jeff Beck ou Steve Vai. Qu'est-ce qui relie selon toi ces guitaristes malgré leurs univers très différents ?

Ce sont tous les trois des guitaristes que j'adore et qui, il me semble, ont tous un grand respect les uns envers les autres. Cependant, je ne dirais pas que ce sont mes influences, car je ne suis probablement pas assez guitariste moi-même pour être seulement influencé





par des guitaristes. Mes influences sont clairement Pink Floyd, Led Zeppelin, Supertramp...

Tu as partagé la scène avec des artistes extrêmement variés, de Sting à Steve Hackett ou Marillion. Qu'est-ce que ces expériences t'ont appris sur le métier de musicien ?

Ils m'ont appris qu'ils sont beaucoup trop rares, et qu'il faut savoir les apprécier à 200%. Ce sont les moments de vie qui passent le plus vite !

Steve Hackett t'a encouragé très tôt à faire un album «pour toi d'abord». Cette phrase conti-

nue encore de guider ta manière de travailler aujourd'hui ?

Tout à fait. Même si au septième album, il y a forcément d'autres objectifs que juste se faire plaisir à faire un album. Mais je suis toujours très reconnaissant envers Steve pour ces conseils et sa bienveillance. C'est effectivement lui qui m'a dit, au moment de mon premier album, de le faire avant tout pour moi, égoïstement. De cette manière, si l'album marche on est content, si il ne marche pas, on est quand même contents puisqu'on l'a fait avant tout pour soi !

Tes concerts possèdent une vraie dimension théâtrale. À quel moment as-tu compris qu'un live devait être plus qu'un simple enchaînement de chansons ?

J'ai toujours pensé que si un groupe en live reproduit seulement l'album note pour note, aussi bons musiciens soient-ils, alors les gens sont mieux à l'écouter confortablement installés dans leur canapé ! Si on espère que des gens vont se déplacer jusqu'à une salle de concert, acheter un ticket,... il faut leur donner plus que seulement la musique. Tous les groupes qui m'ont fait rêver plus jeune avaient développé un univers visuel unique et envoûtant. Pink Floyd, Genesis, Alice Cooper...

Tu sembles accorder énormément d'importance à l'expérience globale du public. Est-ce que le spectacle live reste finalement le cœur de ton projet ?

J'ai toujours dit que, pour moi, faire des albums est juste une excuse pour pouvoir partir en tournée. C'était peut-être un tout petit peu exagéré, mais en tous cas, c'est de plus en plus vrai avec le temps qui passe !

La pochette de Sheeple joue avec l'absurde et l'autodérision. L'humour est-il indispensable pour éviter que le propos devienne trop sombre ?

La pochette est basée sur une photo du «Old Man of Storr» en Écosse, prise par mon ami Stéphane Pilli. La photo a ensuite été modifiée, éditée, par la talentueuse Kristine Clason. Le personnage principal est un mouton qui m'a volé mon chapeau car il se prend pour un humain. On peut aussi le voir comme étant moi-même, représenté par un mouton, car nous sommes tous le mouton de quelqu'un d'autre, moi le premier !

Le rock progressif souffre parfois d'une image élitiste. Pourtant, ta musique reste très accessible émotionnellement. C'est important pour toi de garder ce lien immédiat avec l'auditeur ?

Tout a fait, j'ai toujours été admiratif des groupes comme Genesis ou Pink Floyd pour leur capacité à vulgariser le «prog» et le faire entendre au plus grand nombre ! Après, j'ai aussi toujours été fan de classic rock à la Led Zeppelin ou même Guns 'N' Roses... Pour moi,

dans tout album, il faut un ou deux titres plus accessibles susceptibles d'accrocher un nouveau public pour l'attirer ensuite vers les chansons plus complexes.

Signer chez Cherry Red Records représente-t-il une forme de reconnaissance particulière dans ton parcours ?

Je dirais surtout que c'est moins de travail administratif, plus de temps pour autre chose, et, je l'espère, plus de visibilité... J'ai eu la chance d'être recommandé auprès d'eux par mon amie Rosalie Cunningham. Après plusieurs mois de discussions avec mon manager, Jens, j'ai décidé de signer avec eux en novembre 2025. Moi qui ai toujours été 100% indépendant, je ressentais vraiment le besoin d'avoir plus de soutien et d'entourage.

Le concert de sortie au Cavern Club possède une portée symbolique énorme pour tout musicien rock. Comment as-tu réagi quand cette date s'est concrétisée ?

Avec ma Fantastic Squad, on avait déjà joué là-bas en 2024, et je m'étais promis que si un jour je sortais un nouvel album, j'essayerai d'y faire ma release-party car c'est un lieu magique et mythique à la fois. Et j'essaye toujours de tenir mes promesses !

Avec Sheeple, as-tu le sentiment d'avoir atteint une nouvelle étape artistique ou plutôt ouvert une nouvelle porte pour la suite ?

Une nouvelle étape, je ne sais pas. J'espère surtout que les gens qui le découvriront l'apprécieront suffisamment pour les décider à venir nous voir en concert. Toutes nos dates sont sur le site officiel et sur tous mes réseaux sociaux...

Merci à Franck et à Bruno.

■ JC
Photos : DR



DEPORTIVO

LA MAROQUINERIE, PARIS

IL Y A DES CONCERTS OÙ L'ON COMPREND ASSEZ VITE QUE LE TERME «DATE COMPLÈTE» NE DIT PAS GRAND-CHOSE. UNE SALLE PEUT ÊTRE PLEINE, TRÈS PLEINE MÊME, SANS ÊTRE ENCORE PRÊTE À BASCULER. À LA MAROQUINERIE, POUR LA DEUXIÈME DES QUATRE SOIRÉES PARISIENNES DE DEPORTIVO, LE PUBLIC N'EST PAS SEULEMENT VENU RETROUVER UN GROUPE : IL EST VENU REPRENDRE POSSESSION D'UNE PARTIE DE SA PROPRE HISTOIRE. CELLE DES ANNÉES 2000, DES REFRAINS HURLÉS TROP FORT, DES CORPS QUI PARTENT EN AVANT AVANT MÊME QUE LE CERVEAU AIT VALIDÉ LE MOUVEMENT, DES BIÈRES OUVERTES À LA MAIN ET DES POGOS QUI FILMENT À VOTRE PLACE LE SOL PUIS LE PLAFOND.



Sur le papier, la soirée annonçait déjà quelque chose de spécial : Deportivo devait poursuivre son retour en salle compacte avec une logique d'albums rejoués, après une première soirée consacrée à Parmi eux. Ce vendredi, c'est l'album Deportivo, sorti en 2007, qui devait passer au broyeur scénique, dans l'ordre et presque sans filet. Avant cela, Ravage Club avait la mission délicate d'ouvrir devant un public déjà mentalement en train de crier «Roma». Pas forcément le poste le plus confortable. Mais certains groupes aiment les entrées difficiles.

Ravage Club arrive en trio, frontal et sans surcharge. Acidula, alias Claudia, tient le chant et la basse, Vinz la guitare, tandis que Vincent Her-

nault occupe la batterie. Ceux qui l'ont connu derrière les fûts de Lofofora mettront peut-être quelques titres à le reconnaître, version cheveux plus courts et tee-shirt conservé. Comme quoi même les batteurs peuvent connaître des périodes de sagesse apparente. Vinz affiche un maillot Wembanyama et un bas de jogging, Acidula reste dans une sobriété noire, chemisier et pantalon. Le contraste fonctionne : pas besoin d'un décor quand les morceaux savent pousser les murs. Le groupe ouvre avec «Tako-Tsubo», titre encore inédit issu de Silymarine, premier album annoncé chez At(h)ome. La chanson installe d'abord une tension presque hypnotique, puis se met à serrer progressivement l'étau. Ravage Club n'entre pas dans

la soirée en demandant poliment l'attention, il la prend. «Stress» accélère la pression, «Dingogo» confirme l'efficacité d'un trio qui sait jouer vite sans se noyer dans son propre empressement. Trois inédits d'entrée, c'est un choix risqué face à une salle qui n'est pas venue pour réviser l'avenir du rock français. Mais le pari tient, parce que l'énergie est nette, les structures accrocheuses, et la présence d'Acidula suffisamment magnétique pour ramener vers la scène ceux qui bavardaient encore au fond. Avec «Sans toi», extrait de l'EP de 2024, Ravage Club revient sur un terrain déjà balisé, plus immédiatement identifiable. «Ça m'électrise» porte plutôt bien son titre puisque les premiers mouvements de fosse apparaissent, encore timides mais significatifs. Le public commence à comprendre que cette première partie n'est pas un sas d'attente, mais un vrai début de soirée. À La Maroquinerie, c'est souvent là que tout se joue, à savoir dans cette capacité à transformer une salle distraite en masse attentive. Le moment le plus singulier arrive avec «Ecchymoses». Vinz quitte sa guitare et la confie à Alexandra Gilles, qui rejoint Acidula pour un passage à deux, voix et guitare. Le morceau tranche avec le reste du

set. Plus dépouillé, plus fragile en apparence, mais pas moins abrasif. La formule «je porte des je t'aime sous mes œdèmes» résume assez bien cette écriture qui refuse de choisir entre la douceur et l'hématome. La chanson suspend brièvement la soirée. On passe de la tension électrique à quelque chose de plus intime, presque exposé, comme si le groupe ouvrait une fenêtre dans un mur. Le calme ne dure pas. «L'incident» remet les choses à l'endroit, c'est-à-dire dans le désordre. Puis «Iggy Pop» élargit encore la formule : Acidula laisse sa basse à Kevin, derrière le projet The Psycho Candies, et peut alors se concentrer uniquement sur le chant. Le morceau gagne en liberté, en mouvement, en impact direct. La salle suit. Pas encore en transe, mais clairement conquise. Pour un groupe qui a bâti son chemin à coups de scène, de Rock en Seine découverte Île-de-France, de premières parties pour Les Wampas, Deportiv ou Tagada Jones, ce genre de prise de terrain n'a rien d'anecdotique. «Touche pas au grisbi !» conclut le set avec la bonne dose de nerf et de gouaille. Ravage Club a fait plus que chauffer la salle, il a préparé le terrain physique. La Maroquinerie n'est plus exactement immobile



quand le groupe quitte la scène. Au son, Jean-Marc «Maz» Pinaud offre au trio une lisibilité précieuse, notamment pour un groupe où le chant, la basse et la guitare doivent tous taper sans se marcher dessus. Mission accomplie.

Entre les deux sets, la salle se resserre encore. La Maroquinerie devient ce qu'elle sait devenir dans ses meilleurs soirs : un espace trop petit pour contenir l'attente, mais assez juste pour amplifier chaque débordement. Deportivo arrive dans une configuration étoffée, avec Jérôme Coudanne au chant et à la guitare, Clément Fonio à la basse, Julien Bonnet à la batterie, Alexandre Maillard aux claviers et à la guitare selon les moments, et Vincent David en renfort à la guitare pour la première partie du concert et Cédric Leroux pour la seconde. Vincent n'est pas un simple invité décoratif, il est un vrai second axe de tension. Le concert commence dans le chaos, au sens presque technique du terme. La bouteille d'eau de Jérôme Coudanne se renverse sur son pédalier, qui décide aussitôt de prendre une retraite anticipée. Plus de guitare pour lui sur le premier titre. Le groupe continue, le public s'en moque, et la machine se met en marche mal-

gré l'incident. Ou grâce à lui. Chez Deportivo, l'accident a toujours quelque chose d'assez cohérent, il donne l'impression que le concert n'est pas seulement joué, mais arraché. Très vite, le plan de la soirée apparaît : Deportivo, l'album de 2007, joué intégralement et dans l'ordre. Après Parmi eux la veille, cette deuxième soirée déroule donc «¿ Exorde baraté ?», «I might be late», «La brise», «Blue lights» et tout ce disque qui occupe une place particulière dans la discographie du groupe. Moins découverte adolescente que confirmation nerveuse, moins carte de visite que bloc compact, Deportivo vieillit sur scène avec une étonnante fraîcheur. Ses morceaux gardent cette urgence sèche, cette façon de mélanger déséquilibre, mélodie et frontalité sans chercher à lisser les angles.

Le public, lui, n'est pas venu pour observer. Dès les premiers titres, La Maroquinerie se transforme en machine collective. Ça pousse, ça saute, ça chante, ça tangué... Les slams commencent, portés par des dizaines de bras qui assurent le service après-vente de la gravité. Les pogos restent bon enfant, mais ce «bon enfant» mérite d'être précisé : celui







d'une foule qui peut vous expédier contre une épaule inconnue puis vous remettre debout avec le sourire. Le punk version gens bien élevés, en quelque sorte. Les bières circulent, parfois horizontalement, et j'accepte que filmer proprement devienne rapidement un concept abstrait donc pas de story pour W-Fenec, celle de Nawakposse ayant déjà été arrachée au forceps et au risque de voir mes appareils réflex piétinés... Dans cette première partie, la présence de Vincent David apporte de l'épaisseur et une énergie de retrouvailles. Les guitares se répondent, la basse de Clément Fonio garde le squelette droit, Julien Bonnet frappe avec cette précision qui empêche le chaos de devenir bouillie, et Alexandre Maillard densifie l'ensemble sans alourdir. Deportivo a toujours eu cette qualité rare, c'est à dire sonner comme un groupe sur le point de sortir de route, tout en tenant parfaitement le volant. La reprise de Miossec, «Les bières aujourd'hui s'ouvrent manuellement», arrive comme une évidence presque trop belle. Elle fait monter la température d'un cran, parce qu'elle rejoint le cœur de cette soirée : une France de comptoir, de nerfs, de refrains cabossés, de tendresse mal coiffée. Deportivo ne reprend pas Miossec comme un clin d'œil chic. Le morceau se fond naturellement dans l'ADN du concert, comme s'il avait toujours appartenu à cette famille-là. Une fois l'album Deportivo refermé, le groupe s'éclipse brièvement. Changement de pédalier, changement de guitariste aussi : Cédric Leroux prend la place de Vincent David pour la suite du match. Le mot «match» n'est pas volé, tant la soirée a quelque chose d'athlétique. La salle reprend à peine son souffle que les classiques reviennent frapper. «La salade», «Roma», «Fiasco», «Parmi eux» : l'enchaînement fait l'effet d'une armoire normande jetée dans une cage d'escalier. Le premier rang encaisse, la fosse répond, et Deportivo déroule sans jamais donner l'impression de capitaliser mollement sur sa nostalgie. C'est là que le concert évite le piège du retour patrimonial. Les chansons sont anciennes pour beaucoup, oui. Elles appartiennent à une génération, à des souvenirs de salles, de festivals, de chambres adolescentes et de lecteurs MP3 fatigués. Mais sur scène, elles ne sont pas traitées comme des reliques. Elles restent des projectiles. «[L]égo» offre un de ces instants

où un simple mot suffit à réveiller le contexte. Jérôme remplace «cochon» par «facho», et la salle réagit immédiatement. Pas besoin d'en faire un discours. Le geste est bref, clair, compris. La chanson continue. Le concert aussi. C'est souvent plus efficace ainsi. La suite garde une intensité folle. «Ivres et débutants» ravage ce qui restait de jambes disponibles. «Intrépide» relance la mécanique. «J'aurais dû t'en parler» ouvre une respiration plus mélodique, sans vraiment calmer la salle. «1000 moi-même», «L'immobilité» puis «Perdu !» terminent le set principal dans une atmosphère d'épuisement heureux. À ce stade, on ne sait plus très bien si le public réclame un rappel ou une assistance respiratoire. Probablement les deux. Le rappel confirme que personne n'a prévu d'être raisonnable. «Avide» ouvre la dernière ligne droite, avant «Rubikscube», moment de communion assez spectaculaire. Le public reprend le titre à l'appel, sans forcer, avec cette précision collective qui dit mieux que n'importe quel commentaire ce que Deportivo représente encore pour ceux qui étaient là. Il y a des groupes qu'on écoute. Il y a ceux qu'on porte en soi, souvent à des endroits pas très bien rangés. Deportivo appartient clairement à la deuxième catégorie. «Wait a little while» prolonge l'instant avant «Paratonnerre», ultime déflagration avec le retour de Vincent David à la guitare. La boucle se referme. Les mots «j'ai pas la classe, j'trouve pas ma place / déclassé» résonnent avec une justesse particulière. Deportivo a toujours chanté depuis un endroit un peu bancal, entre rage, autodérision, romantisme froissé et refus de poser proprement. Vingt ans plus tard, ce déséquilibre tient encore debout. Mieux, il court. Vingt-cinq titres au total. Un album joué en entier. Des classiques en rafale. Une salle rincée, heureuse, lessivée. Et cette impression rare d'avoir vu un groupe ne pas seulement rejouer son passé, mais le remettre en danger devant tout le monde.

Au fond, cette deuxième soirée à La Maroquinerie avait tout du rendez-vous de vieux camarades, sauf qu'elle refusait obstinément de s'asseoir. Deportivo n'a pas rendu visite à son répertoire : il l'a remis en circulation, dans les épaules, les genoux, les voix et les plafonds filmés par accident. Et quand un concert vous



DEPORTIVO

empêche de cadrer correctement, ce n'est pas toujours un échec photographique. Parfois, c'est juste le signe que la soirée a gagné. Je remonte au bar, prends une bière méritée et attends que mes hôtes Arnaud et Vincent remontent des entrailles de La Maroquinerie pour les saluer et les remercier. On passera finalement la fin de soirée avec Vincent, Lisa la régisseuse de la Maroquinerie et Mila, artiste qui sera à l'affiche du prochain festival Les Femmes s'en mêlent, nous créant de beaux souvenirs qui resteront à jamais gravés dans nos mémoires car les courbatures et les stigmates de la soirée auront disparu dès le milieu de la semaine suivante.

Merci à Arnaud, Vincent, Jérôme et au groupe.

■ JC
Photos : JC Forestier



CORDE

A

[Vailloline]

Après un monde marin, après un espace de structures plus solides, Corde nous emmène dans un nouvel univers, un espace plus onirique et poétique, un territoire auquel il a toujours appartenu sans forcément le mettre en avant dans son imagerie ou les titres de ses compositions. C'est le cas ici avec quelques mots évocateurs [douceur de lune, merveilles, Amour, extase, déesse...], un manifeste au cœur du packaging et des idées musicales qui viennent caresser nos oreilles.

Si les angles sont souvent arrondis [grâce à un violon enchanteur], il ne faut pas oublier quelques attaques rock distordues [«Sixte», l'excellent «Vers une fin»], de nombreux bidouillages sonores qui apportent un rythme parfois sourd [«Cascades de partons», le groovy «Promo sapiens»] différent de celui d'une batterie qui claque seule [«Le salon des merveilles»] ou un habillage plus léger, des particules électro plus délicates qui viennent déposer un peu de sucre sur les notes [«Saint-Amour», «Déesse»]. Le trio sait doser ses efforts et laisser de la place à chacun de leurs instruments pour former un ensemble homogène, les morceaux se singularisent en fonction des dosages et parfois par le renfort d'un autre instrument [du trombone sur deux titres, une guitare aussi scintillante que pétillante sur «Extase des nations humaines»]. Les titres au centre de l'opus sont plus doux, on

se rapproche du cœur, les banderilles se font plus rares, mais toujours aussi nécessaires et réjouissantes [«Observer la bannière étoilée voler en réunion»], on se pose davantage pour profiter des paysages [«Douceur de lune»] et laisser notre âme voguer au gré de l'archet.

Avec A, les Lillois apportent un peu plus de folie que sur Schéma et se rapprochent de Corde (et donc des ambiances du Chapelier Fou), ils continuent surtout d'explorer des sensations musicales originales et passionnantes.

■ Oli



ATUA BLUES

TWO ROOTS

[Dixiefrog]

Fondé en 1986, Dixiefrog Records est un label français qui soutient la musique blues et roots. C'est par cet intermédiaire que Grant Haua et David Noël alias Feelgood Dave ont eu l'opportunité de se rencontrer. Les deux compères ont profité d'une tournée hexagonale de Grant pour se faire expérience commune. Cela a confirmé la volonté des musiciens de passer ensemble en studio (mais à distance). Leur collaboration porte le nom de Atua Blues. En octobre, ils ont sorti l'album Two roots avec, naturellement, le label Dixiefrog comme soutien.

Au programme, onze titres de blues aux reliefs plutôt modernes. Pourtant, Atua Blues va chercher si loin dans les influences qu'on ne sait plus très bien de qui est la reprise («I get the blues», «Who's gonna save my soul»). Qu'importe, cela imprègne la musique du style delta blues. L'histoire de dépoussiérer les archives, le duo reprend «Amazing grace» (1779). Une flopée d'artistes aura repris ce cantique célèbre dans le monde anglophone (Rory Gallagher, Johnny Cash, Dropkick Murphys...). Atua Blues l'utilise en ouverture de son album. Rapidement, on peut entendre que la voix du chanteur sillonne entre les registres blues, gospel et soul avec un certain charisme. Le duo reprend aussi «My sweet lord» de George Harrison (1970 - All things must pass). Une reprise agrémenté des cultures Maori et occitanes des deux musiciens. Enfin, ceux qui pré-

fèrent chausser les santiags pourront se ravir à l'écoute de «River blues» qui amène les accents de la country. «No compétition» apporte les éléments d'un rock sudiste. «Rose» est sans aucun doute le morceau le plus rock. Entre le guitariste et le chanteur l'entente est parfaite et puissante.

Atua Blues sort un premier album fait de plusieurs reprises qui montrent les influences des deux musiciens. Mais il ne faut pas s'y tromper, le duo habite chaque recoin de sa musique. Les musiciens montrent aussi que le blues peut se nourrir d'autres registres. Ils ont cette capacité à se balader avec aisance dans la soul, le gospel, voire le rock. Une très bonne découverte.

■ Julien



DAMANTRA

BETTER OFF THIS WAY

[Black Mantis]

Si la musique de Damantra ne nous emmenait pas dans les années 70, il y aurait tromperie sur la marchandise ! Avec *Better off this way*, les oreilles obtiennent ce que les yeux ont promis, à savoir un rock ensoleillé qui fleure bon le patchouli et fait honneur à ses racines. Celles du rock, pas de la plante, celles qui remontent jusqu'au blues électrifié (B.B. King, Chuck Berry...), un rock où le rythme a autant d'importance que le son, un rock identifiable aisément par des couleurs, des polices d'écriture, des fringues autant que par des enchaînements de riffs, des mélodies et une saturation grésillante. Si Damantra se contentait d'honorer leurs aînés, ce serait sympa mais d'autres l'ont déjà fait, ils se démarquent de bon nombre de groupes du genre en ayant Mélanie derrière au micro, une voix féminine qui ne manque pas de mordant («Let go» !), mais apporte aussi une bonne dose de douceur («Sweet little girl», «I've been»). Si tu aimes le rock old school, les références cultes, le groove, les guitares qui swinguent et les voix qui capturent l'attention, tu ferais bien de prendre le chemin de Damantra.

■ Oli



RUBBER LEGS

RUBBER LEGS

[Adrenalin Fix / Banana Juice / Stryckhnine...]

Duo à la ville, Fra (Burning Heads, Ravi, ex The Eternal Youth) et Wareen (qui n'avait pas rechaussé les crampons depuis 15 ans) ont décidé de prolonger l'expérience et cette intimité sur scène, et la machine s'est emballée pour déboucher sur ce premier disque. Les jambes solidement ancrées dans le garage-rock lo-fi des 60's, Rubber Legs se veulent les dignes héritiers des Cramps, B52's, The Kills et d'autres combos bien plus obscurs. Ceux dont on aime chiner les albums dans des brocantes et qu'on peut retrouver sur les compilations vintage Nuggets ou Pebbles. Porté par les meilleurs labels français du genre, en vinyle bien évidemment, Rubber legs s'adresse à celles et ceux qui aiment l'efficacité d'un riff simple et tranchant à fond de réverb', d'une mélodie brute, des chants suaves qui s'entremêlent, des beats sexy... Si la face A sert de préliminaires jusqu'à «Sea sex and fuzz» (tout un programme !), la face B laisse place à la frénésie des corps (et des jambes) pour des danses endiablées («The party», «Shing a ling time», «Slip on a banana peel»), la reprise de Boss Hog («I dig you») nous offrant un répit lancinant mérité, avant l'explosion finale («DNA»). These (rubber) legs are made for rocking !

■ Guillaume Circus



LOUIS L'INSOLENCE

NOS OMBRES

[Nervure Production]

Avec *Nos ombres*, Louis L'Insolence ne cherche pas l'effet. Il cherche l'endroit où ça accroche. Le disque avance comme une caresse de vent annonçant la tempête, pour reprendre ses mots. Le départ paraît presque doux, puis l'électricité, la tension et l'inquiétude prennent le dessus. On sent que Lionel Ginoux, compositeur venu de la musique classique et contemporaine, n'a pas troqué l'exigence contre la simplicité. Il a plutôt déplacé son terrain de jeu vers la chanson, la guitare rugueuse, la voix directe, le rythme dans le corps. *Nos ombres* est un disque tendu, traversé par l'ombre de la guerre. Elle y occupe une place centrale, non comme décor tragique facile, mais comme quelque chose qui abîme les corps et les consciences. Dans «Elle la guerre», le propos est frontal. La guerre ne détruit pas seulement les vaincus, elle abîme aussi celui qui combat, même lorsqu'il revient du côté des survivants. «Avec la guerre tout le monde est perdant », dit l'artiste. La phrase pourrait virer au slogan, mais elle garde ici une densité humaine, parce que Louis L'Insolence ne la traite pas comme une posture.

La grande réussite du disque tient à cet équilibre entre texte et pulsation. L'artiste revendique deux niveaux de lecture, les mots et l'énergie. Cette fois, la batterie de Cédrick Bec change la donne. Elle impose des carrures plus régulières, une structure plus nette, sans enfermer les mor-

ceaux. Elle les met en mouvement. Bec vient du jazz, mais joue ici avec une frappe rock. La guitare garde du grain sans prendre toute la place. Elle accroche, mais laisse passer les mots. La voix reste souvent au bord, parfois un peu râpeuse, jamais relâchée. L'artiste cherche la bonne prise, celle qui tient debout, quitte à garder des aspérités plutôt qu'un résultat trop propre. C'est aussi ce qui donne au disque sa tension. «Petit billet» glisse particulièrement. Né d'une scène de métro, d'un homme demandant «un petit billet» entre deux stations, le morceau refuse le confort de l'indifférence. Louis L'Insolence imagine le reste d'une vie possible, son quotidien, sa chute, sa solitude. Le morceau prend presque la forme d'une adresse directe. Là encore, l'engagement ne tombe pas du ciel. Il vient d'un choc, d'une rencontre, d'un trouble. Le disque dialogue aussi avec Éluard et Sébastien Brant. Chez Brant, Louis L'Insolence retrouve cette idée que l'homme change de moyens, mais pas forcément de réflexes. Ces emprunts ne sonnent jamais comme des citations savantes posées sur ampli. Ils s'intègrent à une même recherche, parler de ce qui déraile chez l'homme, mais aussi de ce qui le maintient debout.

Nos ombres tient surtout parce qu'il évite les effets faciles. Pas de beauté trop lisse, pas de noirceur posée pour faire genre. Le disque reste âpre, tendu, avec une vraie tenue musicale. La chanson à texte y retrouve du nerf sans perdre son exigence. La formule de Louis l'insolence, «La vie est trop courte pour être petite », résume bien l'élan du disque. Ici, la vie prend des coups, mais continue d'avancer.

■ JC



LOUIS L'INSOLENCE

AVEC NOS OMBRES, LOUIS L'INSOLENCE AVANCE GUITARE EN MAIN, LA VOIX TENDUE, LES MOTS À VIF ET LE REGARD BIEN PLANTÉ DANS NOTRE ÉPOQUE. ENTRE CHANSON BRÛLANTE, TENSION ROCK, MATIÈRES ÉLECTRONIQUES ET HÉRITAGE POÉTIQUE, SON UNIVERS REFUSE LES CASES TROP CONFORTABLES. ICI, L'INTIME CROISE LE POLITIQUE, LA COLÈRE DEVIENT MATIÈRE SONORE, ET LES OMBRES NE SONT JAMAIS LÀ POUR DÉCORER LE MUR. NOUS AVONS ÉCHANGÉ AVEC LUI AUTOUR DE CE DISQUE HABITÉ, DE SON RAPPORT AU TEXTE, AU RYTHME, À LA SCÈNE, MAIS AUSSI DE CETTE NÉCESSITÉ DE FAIRE SENS SANS PERDRE LE FRISSON. UNE INTERVIEW SANS VERNIS INUTILE, OÙ L'ON PARLE DE GUERRE, DE SOLITUDE, DE GRAIN DE GUITARE, DE POÉSIE ET DE CE MOMENT FRAGILE OÙ UNE CHANSON COMMENCE VRAIMENT À EXISTER.

Si Nos ombres était une sensation physique, ce serait quoi : brûlure, frisson, cicatrice, upercut... ?

Ce serait la caresse du vent annonçant la tempête.

Dans le titre «Nos ombres», quelles ombres tu mets au centre, et pourquoi maintenant ?

Je mets au centre l'ombre de la guerre, car c'est elle qui désunit les peuples, détruit les familles, engendre la haine entre les hommes.

Tu répètes souvent l'idée de «faire sens». Comment tu sais qu'une chanson fait sens, pour toi ?

Une chanson fait sens lorsque tous les éléments que j'utilise pour composer sont à leur juste place et apportent une couleur, une émotion particulière sans redite.

Est-ce que tu écris d'abord pour te dire quelque chose... ou pour dire quelque chose au monde ?

J'écris une chanson par rapport à ce que je ressens, ce que je traverse, ce que je capte du monde dans lequel je vis. Ensuite, je tente de traduire ma perception pour que cela puisse parler aux autres.

Ton projet a aussi une histoire (retour vers rock/chanson, lien direct au public), qu'est-ce que tu venais chercher au départ ?

Au départ de Louis l'Insolence, je venais chercher un lien entre la musique classique/contemporaine et la musique populaire. J'ai écrit (et j'écris toujours) beaucoup de musique contemporaine (vocale, instrumentale). Il y a quelques années, j'ai voulu sortir de ma zone de confort, pour me surprendre, pour tester et fabriquer une autre musique, plus simple et plus directe. L'envie profonde était de pouvoir partager mes émotions en enlevant la barrière ou les a priori que le public a avec la musique contemporaine : « C'est de la musique contemporaine, donc ce n'est pas pour moi ». Et avec le rock, je voulais placer la musique pas seulement sur le texte, mais aussi sur le rythme, la pulse, le son, l'énergie.

Au moment où tu sens qu'un morceau existe, c'est plutôt le texte qui verrouille... ou la pulsation ?

Pour moi, un morceau commence à exister quand le texte, la musique, sa mélodie, son harmonie, et la structure du morceau trouvent chacun leur place. Si, pour la structure du mor-

ceau, il y a trop de texte, j'enlève le texte ou je le raccourcis et je le modifie. Si la musique ne porte pas suffisamment bien le texte, je jette, je gomme et je reprends la musique.

Sur ce disque, on sent une envie plus «dans le corps», plus rock... D'où vient cette nécessité de rythme ?

C'est l'envie de placer mes chansons non seulement dans le texte, mais aussi dans l'énergie. Ma nécessité est que mes chansons puissent avoir deux niveaux de lecture : le texte et la musique.

Concernant le passage en duo avec la batterie, qu'est-ce que ça a changé dans ton écriture en termes de respiration, densité, structure... ?

Ce qui a énormément changé pour moi dans ce duo guitare/batterie, c'est la structure des morceaux. Il a fallu que tous les morceaux tombent dans une structure régulière. Retrouver la régularité des carrures, ça a été compliqué pour moi, car mes autres écritures étaient vraiment libres dans la structure des morceaux.

Comment vous avez construit l'équilibre rock/subtilité ? C'est la batterie qui s'adapte au texte, ou le texte qui se met à danser ?

Pour cet équilibre rock/subtilité, j'ai fait appel à un batteur, Cédric Bec, qui est un batteur de jazz, mais qui fait plein d'autres styles. Pour moi, Cédric a cette capacité de jouer rock avec une subtilité de frappe, de rythme, de variations qui crée une spontanéité durant chacun des morceaux.

En répétition, vous partez de quoi ? Un riff, une phrase, une boucle, un groove...

Avant la première répétition, tous les morceaux étaient composés avec texte, mélodie, harmonie. J'avais enregistré une démo voix/guitare. Cédric a écouté en amont des répétitions et m'a fait des propositions de rythmes, d'ambiances par rapport à sa lecture des chansons et sa sensibilité. Et puis, en mettant en commun nos idées, on a eu deux semaines de répétition, on a modifié certains passages, apporté une transition, enlevé du texte. En fait, dès que l'on apporte un rythme, un jeu de batterie, la chanson change et de nouvelles idées se créent. Donc, en répétition, plein de petites touches de couleur ont été apportées par rapport à l'écriture initiale, ce qui fait que ce projet reflète l'identité de deux musiciens.

Puis on a enregistré toutes les chansons en duo et, une fois les titres montés, j'ai fait des ajouts de sons électro, de basses pour étoffer chaque chanson et leur apporter un peu plus de profondeur, de poids.

Tu ajoutes des matières électroniques, c'est une couleur, une tension, une troisième voix ?

La matière électronique ajoutée, c'est tout à la fois une couleur, une tension, une troisième voix. Cette matière me permettait d'étoffer ma musique, de lui apporter plus de profondeur, plus de poids.

Ta guitare est rugueuse, tu cherches le grain «sale» ou le grain «vrai» ?

Avec ma guitare, je cherche un grain sale mais gardant un maximum de dynamique de jeu, donc sans trop écraser ou saturer le son. Ce grain peut être une recherche infinie en fait. J'ai utilisé et testé beaucoup de pédales de saturation. J'ai une dernière pédale à tester, là ça fait 4 ans que je l'ai commandée et, dans quelques mois, elle arrive... et après je m'arrête.

Ta voix est souvent au bord, tu privilégies la prise parfaite ou la prise habitée, quitte à laisser des aspérités ?

Il faut que ce soit parfait et habité, sinon je refais tant que l'on n'a pas la prise. Mais je préfère une prise habitée avec des défauts qu'une prise parfaite sans vie.

Tes textes sont brûlants et directs. Comment tu évites le slogan... sans édulcorer ?

En fait, je ne pense pas au slogan, donc je l'évite comme cela. Je pense profondément humain et j'essaie de trouver une parole ancrée dans la réalité. Simplement, dire et décrire un bout de vie le plus proche de la réalité.

Qu'est-ce qui déclenche l'écriture ? Une phrase entendue, une image, une colère, une peur, une joie ?

Tout peut déclencher l'écriture. Je pense avoir traversé une période de ma vie où la colère et l'injustice étaient un moteur à mon écriture. La vie nous bouscule, on change et peut-être que bientôt la joie et l'apaisement seront mes déclencheurs d'idées.

Quand un texte devient trop intime, tu fais quoi ? Tu le caches, tu le transformes, ou tu y vas quand même ?

Même si mon texte est intime, j'y vais quand

même, c'est nécessaire pour moi de ne mettre ni filtre ni censure lors du jaillissement des idées. Ensuite, ce qui est compliqué intérieurement pour moi, c'est lorsque je fais écouter à des proches une chanson avec un texte trop intime. Sinon, je n'ai aucun problème à montrer même mes textes les plus intimes au public, car j'essaie de les rendre le plus universels possible...

Dans «Petit billet», tu choisis une adresse quasi théâtrale, très dérangeante. Pourquoi ce point de vue ?

Parce que le point d'inspiration était celui-là : dans le métro, un SDF entre dans la rame et, entre deux stations, il a demandé en continu : « Un petit petit billet, une petite pièce de monnaie pour manger, pour ce soir, un petit petit billet... ». Cela m'a glacé le sang. Le soir même, j'ai écrit la chanson en imaginant le reste de sa vie possible, de son quotidien. C'est mon engagement d'artiste. Maintenant, à chacun de percevoir la chanson et mon texte comme il le souhaite et de faire un pas vers l'autre ou pas. En tout cas, je me suis fixé que la moitié de mes droits d'auteur que je percevrais pour cette chanson, je les reverserais aux SDF.

Comment tu as écrit «Elle la guerre», un morceau aussi frontal, sans «sur-dramatiser» ?

Je me suis dit que je pourrais être un jour forcé d'être un soldat pour notre nation, sur le front ou ailleurs et donc, si tu es un soldat, si tu as une arme, le fait de combattre et de tuer un autre homme, tu te détruis toi-même au fond de toi, sans le savoir. Alors pour moi, la guerre détruit aussi le soldat vainqueur qui combat, au plus profond de lui-même. Cette chanson parle pour moi de cela : « Avec la guerre, tout le monde est perdant ».

Tu mets en musique des mots d'Éluard et de Sébastien Brant. Pourquoi ce dialogue avec eux, et qu'est-ce qu'ils ouvrent en toi ?

Sébastien Brant [auteur du XVI^e] ouvre en moi le fait que l'homme est toujours le même depuis des siècles. Les moyens évoluent, la vie évolue, la technologie évolue, mais l'homme pense à peu près pareil et réagit à peu près pareil. Je schématise un peu beaucoup, mais c'est ce qui m'est apparu en découvrant ses poèmes. Et puis Éluard, c'est un coup de cœur. En lisant ses recueils, il m'a semblé que sa poésie avait toute sa place et portait en elle beaucoup d'ombres. Et ses poèmes m'ont vraiment inspiré musicalement.





En live, tu attends quoi du public ? Qu'il comprenne, qu'il ressente, ou qu'il se prenne une claque (consentie) ? Et toi, qu'est-ce que tu veux laisser derrière en sortant de scène ?

Je crois que je fais ces chansons pour bousculer les gens et me bousculer moi-même aussi.

Le mot de la fin ?

La vie est trop courte pour être petite !

Merci à Louis l'Insolence pour ses réponses sincères, habitées et sans détour. Merci également à Sissi pour la mise en relation et l'accompagnement autour de cette interview.

■ JC
Photos : DR





MINA TINDLE

TRIANON, PARIS

MARDI 13 AVRIL 2026, À DEUX PAS DES ÉCHOPPES À LA AMÉLIE POULAIN ET SON MANÈGE EN BAS DU SACRÉ CŒUR, C'EST CONCERT AU TRIANON. J'AI PRIS MON TRAIN DEPUIS LA BRETAGNE ET, ARRIVÉ DE BONNE HEURE, J'EN PROFITE POUR MARCHER AUTOUR. JE NE LE REGRETTE PAS : J'Y DÉCOUVRE DES PETITES RUES DE VILLAGE, LE MAGNIFIQUE THÉÂTRE DE L'ATELIER AVEC SA PLACE HORS DU TEMPS, ET À L'AFFICHE UNE PIÈCE DE BECKETT AVEC DENIS LAVANT. ET IL Y A ENCORE PLEIN D'AUTRES SALLES À QUELQUES ENCABLURES : ELYSÉE MONTMARTRE, LA BOULE NOIRE, LA CIGALE... PARIS RESTE POUR MOI UN ÉMERVEILLEMENT.

Ce concert est finalement une histoire de liens. Deux événements remontant à une vingtaine d'années m'ont amené à lui : mon bénévolat à l'AFEV, association d'éducation populaire, et un concert de The National à la Route du Rock à Saint-Malo. La première expérience m'a fait rencontrer Jean-Christophe, dans son dayjob en costume, et photographe reporter pour des concerts. Quand je lui dis au détour d'une réunion que j'adore The National, il me propose d'aller avec lui au concert de Mina Tindle, tant son univers et son époux, Bryce Dessner, résonnent avec The National. Rendez-vous est donc pris : nous irons ensemble au concert. J'en profite pour y convier des amis chers, artistes pour la plupart, ce que nous sommes tous finalement, dans ce que nous faisons et offrons au quotidien. La seule différence entre nous est le nombre de spectateurs, et leur conscience d'être en face d'un spectacle, une œuvre ou une performance. Momoko réalise des films, Laurent des œuvres d'art contemporain, Séverine est comédienne, Julien chirurgien et le deuxième Julien expert en tout ce qui touche aux vélos, depuis l'objet jusqu'aux moyens d'en faire le mode de transport du futur. Le concert a lieu au Trianon, salle de concert près de la Butte Montmartre. Construit initialement en 1894, un incendie le détruit en 1900 et sa reconstruction en 1902 est assurée par un des protagonistes du pont Alexandre III, l'architecte Joseph Cassien-Bernard, élève de Charles Garnier, ayant eu lui-même pour directeur Victor Baltard. Cela me touche particulièrement, car je suis ingénieur structure amoureux des ponts et des belles structures. Quoi de mieux qu'un pont pour relier ? Il peut être fait de pierre ou

de métal, comme les ponts sur la Seine, mais aussi de temps et d'amour, comme entre les êtres vivants.

La première partie fait honneur à une conteuse, avec pour seul bagage sa guitare : Lonny. Simple et honnête, la scène semble trop grande pour elle, mais donne encore plus de poids aux mots et mélodies qu'elle nous propose. Elle doit avoir quelque chose à nous dire pour venir ici, toute seule. Et cela se confirme. Elle nous embarque avec des références liquides, que ce soit l'orge sur les lèvres, et que l'on finit par boire j'imagine, les degrés d'alcool inclus, ou la mer que l'on contemple et qui inspire, mais dans laquelle on peut aussi se perdre et se noyer. Il est beaucoup question de doutes ou bien mieux dit, de mouvements, entre l'errance et le retour à soi, le jour et la nuit ou bien encore l'ombre et la lumière, la gravité qui fait tomber, mais aussi renforce ce qui s'élève. Une référence à la Normandie peut être pénible pour un Breton comme moi... eh bien non. Je serai beau joueur sur ce coup-là. Ce qu'elle chante aurait pu se vivre en Bretagne, et dans bien d'autres endroits sur Terre. Hier, aujourd'hui et demain. Il y a de l'universel dans ce qu'elle nous propose et c'est ainsi qu'elle fait et donne ce que j'aime énormément : des ponts.

Puis vient Mina Tindle. Toute de noir vêtue, habits amples. L'arrivée des cordes du Quatuor Zaïde (Charlotte Maclet - Leslie Boulin Raulet - Céline Tison - Juliette Salmona) sur la gauche de la scène annonce d'emblée qu'un cadeau va nous être fait. J'ai toujours aimé cette phase où les musiciens s'installent, comme des ou-



vriers allant à la mine, dans les entrailles de la Terre, ou un chirurgien mettant ses gants avant une opération : leur travail, leur art, n'a pas encore commencé, mais il se prépare et c'est une chance, à mon sens, d'assister à ces transitions. C'est aussi tout l'objet du film «La baleine et le musicien», réalisé par Vincent Paoli, avec le musicien compositeur Rone. Le concert démarre avec «Victoire trésor», un titre issu du dernier album de Mina Tindle, *Compass rosa*, qui rend hommage à sa grand-mère Rosa (à prononcer avec plein de «s» comme en espagnol ou italien : c'est tout le charme de l'avoir entendu de vive voix). Très vite, ce n'est pas un concert mais un partage, et chacun de nous, présents dans cette salle du Trianon, le ressent. La date est unique, et convier autant de gens sur scène, pour une seule date, c'est un trésor justement. Elle nous l'offre, mais je crois bien qu'elle se l'offre aussi. Véritable boussole pour «trouver le nord», car «on y croit encore», elle convoque «l'enfant

terrible» que j'aimerais moi-même réveiller en chacun de nous.

Pas croyant pour un sou, je tombe pourtant sous le charme de «Heaven thunder» et «Heaven sake» : sommes-nous plus complexes qu'il n'y paraît ? Mon sentiment est décuplé par la lecture des paroles, dans lesquelles je me plonge pour rédiger cet article : «Maybe the light will come through, And I will make it too» (« Peut-être la lumière viendra-t-elle, Et je la produirai moi-même aussi »). Une ode au tonnerre de l'instant, qui donne tout au moment présent, et ce qu'Albert Camus considérerait comme «le plus beau cadeau fait à l'avenir». Oui, j'y crois. D'autant plus que l'envolée musicale lorsqu'elle prononce ces mots (et ceux juste avant et après) est ce que j'ai le plus apprécié, sans avoir compris, sur le moment, les paroles. Il suffisait de ressentir. Mina Tindle clôt son 1er chapitre de 9 chansons avec «Rosa», un adieu à sa Grand-Mère,



plein de poésie, de douleur, et d'élégance et de courage. La vie en un mot, en évoquant paradoxalement «le rose d'elle qu'elle voit partir doucement». L'article ne rend pas justice à l'intensité et la beauté du moment. Il faut avoir vu son mari, Bryce Dessner, à ses côtés, grattant minutieusement les cordes de sa guitare alors qu'elle égrène ces mots pour sa grand-mère Rosa, et puis aussi ses gestes, qui permettent de «blotir dans ses bras les souvenirs de sa grand-mère». L'instant présent je vous dis, à jamais perdu, à jamais vécu.

La prochaine page de la soirée est émouvante pour moi. J'ai comme un pèlerinage entamé depuis maintenant 20 ans avec The National (et voilà, encore une référence au sacré). La Route du Rock à Saint-Malo, un choc, une découverte : l'instant présent, Matt Berninger le chanteur, m'en a donné un exemple criant cette nuit-là, en étant si absorbé par la chanson que le micro n'était plus devant sa

bouche et que les paroles nous parvenaient que par intermittence. L'émotion et la beauté passaient encore mieux, sans aucun calcul, du ressenti pur. J'ai retrouvé la même intensité dans un spectacle du Footsarn Traveling Theatre autour de William Shakespeare, avec ses comédiens venus du monde entier, qui parlent chacun leur propre langue, utilise des techniques théâtrales des quatre coins du monde, le tout pour une seule et même pièce de théâtre. Puissent cette énergie et ce souffle diffuser dans le quotidien microscopique de chacune de nos vies gigantesques. J'ai moi-même encore l'impression de balbutier parfois. Une vie n'y suffira pas, mais je cherche et je bricole encore et encore. La quasi-intégralité du groupe est désormais sur scène, Matt Berninger, Aaron (le frère de Bryce), et Ben Lanz. Seuls les frères Devendorf manquent à l'appel, dont un, le batteur, est ce soir remplacé par deux batteurs simultanément. Je n'y connais rien en fabrication de musique, mais j'aime

tellement les percussions de The National que je me dis que oui, il faut bien deux personnes pour remplacer Bryan, même si personne ne vaut qui ou quoi que ce soit. C'est complexe encore tout cela... Tout comme amener autant de gens sur scène, dans une époque où les robots et l'IA veulent remplacer (pardon, optimiser) les personnes pour un tas de métiers. Leur demande-t-on avant s'ils aiment faire ce qu'ils font et s'ils aimeraient continuer ? Finalement, ce n'est pas si complexe, écoutons-nous et adviendra ce qui adviendra, seul le temps présent compte. Léonard de Vinci nous a bien transmis que «la simplicité est le plus haut degré de complexité». Bref, deux batteurs. Les premières notes de «Oblivions» sonnent, c'est assez fou pour moi, tout se relie. Matt Berninger est tout en retenue. Il se place derrière Mina Tindle, la regarde, complice, et se met à son service, elle qui, je l'apprends ce soir, a donné sa voix à un grand nombre de chansons de The National, dans l'ombre. Je l'écoutais donc inconsciemment depuis des années, et même des décennies. Elle est ainsi dans mon paysage, et ce soir Matt Berninger et tout le groupe de The National lui offre un cadre magnifique, à l'image de tous ceux placés au-dessus de la scène, en lévitation. Gratitude. Le set de trois chansons se termine par un Rylan solaire, comme je l'aime dans The National. «C'était bien, non ? » lance Mina Tindle au public, conquis, tout comme elle je crois.

J'ai mes amis à côté de moi et cela donne encore plus de joie à la soirée. Je vois aussi Jean-Christophe, mon ami sherpa de la photo, qui trouve les meilleurs angles dans toute la salle, y compris au balcon, pour témoigner au mieux de la soirée (admirez ses photos !). J'ai découvert The National seul, au milieu d'une fosse de festival, l'ai écouté des années durant à travers leurs CD, et ai pu les retrouver en concert avec la femme de ma vie Manon, au Alexandra Palace de Londres en 2023, et aujourd'hui avec mes amis, au Trianon, grâce à Jean-Christophe et Mina Tindle. J'en oublierais encore un maillon essentiel, Mel, de la société de production Tomboy. Allez juste voir la page d'accueil, ça fait du bien ! Et puis aussi, je découvre que mon dernier concert vraiment canon était Lucie Antunes au VIP de Saint-Nazaire, une artiste qui travaille aussi avec Tomboy. Honnê-

tement, avec Mel, on a surtout parlé gâteaux bretons avec mon petit commerce nazairien que j'ai baptisé «Les Ronds Jaunes». Quand je fais ces petits ronds tout jaunes, je peux vous dire que je suis dans l'instant présent, depuis mes doigts jusqu'à mes oreilles qui souvent écoutent de la musique en les fabriquant. Un quimpérois de 105 ans, aveugle, a dit en le mangeant : « C'est un vrai ». Mel l'a, elle, dé-gommé en after après le concert. Et comme je m'en réjouis ! Chacun ses instants présents, pas besoin de les avoir en même temps, ni au même endroit, ni même de les partager. Ils se connectent d'une manière ou d'une autre, par porosité. Jusqu'à former, comme l'écrit Mina Tindle, une «mappemonde».

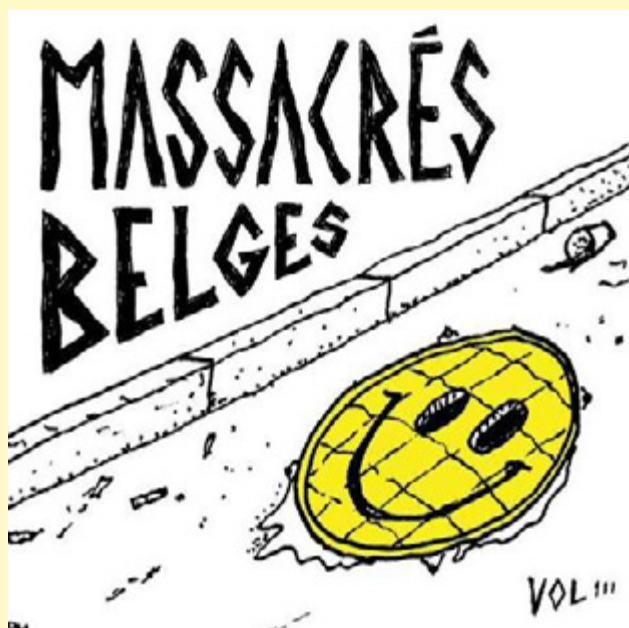
Revenons au concert. Et je conclurai avec deux chansons : ma préférée «Pour le soleil» et la bouleversante «Toute une «vie, parce que Mina Tindle et Bryce Dessner «ont eu l'intelligence de faire un enfant» comme elle nous le dit avant d'entamer la chanson. Je suis très sensible au texte, j'aime tant lire et écrire moi-même, mais c'est un spectacle total qui nous est donné, du texte, des sons, et aussi des gestes, du mime, et presque une atmosphère chamanique tant l'assemblée ce soir forme un tout. La soirée se termine avec les amis par un Menthe-pastille offert par les serveurs du bouillon d'à côté. La bouteille était vraiment grande ! Et un oubli de smartphone. Était-ce réellement un oubli ou un signe avant-coureur de ce à quoi la vie nous invite après tout ce qu'on a vécu ce soir ? Oui, c'est bien «une parenthèse de sens», comme elle le dit elle-même, que Mina Tindle nous a offerte en ce 13 avril 2026 au Trianon.

Merci à Mina et ses musiciens d'exceptions, merci à Mélissa et merci à PYO pour avoir partagé cette soirée avec moi.

■ Pyo

Photos : JC Forestier





COMPILATION

MASSACRÉS BELGES VOL III

[Autoproduction]

2006-2007, la Belgique nous envoie deux compils de rock énérvé (Volt Voice, Pneumatic Head Compressor, Ultraphallus, Petula Clarck, Prince Harry...) en mode carte postale panoramique d'une scène effervescente. Et puis plus rien. Sortir des disques «physiques» alors qu'Internet livre tout et tout de suite, quel intérêt ? 2026, Internet est ô combien plus rapide, mais nous inonde de tellement de trucs qu'on ne se racroche plus à rien, pour faire le tri et ne garder que le meilleur de ce que propose le plat pays, voici donc Massacrés belges Vol III.

22 titres ou le temps de mater un film, faut parfois faire des choix, mais on peut aussi zapper plus ou moins vite sur certaines tracks (que je ne citerais pas ici) et jouer du «replay» pour d'autres. La tracklist est assez équilibrée et plutôt bien pensée, on retrouve ainsi Apex Ten et La Jungle l'un après l'autre, les deux groupes amènent leur vision d'un rock instrumental un peu fou, même bonne idée pour Josy & The Pony et Lou K, sur un son bien garage, ce sont deux voix féminines s'exprimant en français qui titillent nos oreilles. On a bien sûr le droit à toutes les nuances de noise/scream/emo, tous les trucs qui écorchent un peu et font parfois du bien même si ça semble leur faire mal (le «Passengers» de Cere). Les tempos sont variés, parfois même au sein d'un même morceau (coucou Warm Exit), bref, l'atmosphère tout le temps sans que ce ne soit trop

brutal. Le disque 2 est moins fourni, mais les titres sont plus longs avec des idées plus post-rock destroy (Des Yeux), plus voyageuse (Secte avec Gil Mortio, Zaäar), plus prog (Big Fat Lukum, Gexhance), selon son mood ou le ton de la soirée, on fera attention de bien choisir le skeud. À l'opposé, sur le disque 1, certains groupes ne nous laissent que peu de temps pour nous acclimater (le «Cloclo» des Spout Big Space ne fait que 103 secondes), mais ces derniers sont en tournée avec leurs colistiers de Giac Taylor (une escapade de Romano Nervoso, je crois que «Grim reaper» est mon titre préféré de la compilation...) et donc si on en veut plus, on sait ce qu'il nous reste à faire... déménager en Belgique !

■ Oli



JACK AND THE BEARDED FISHERMEN

"Naked" Vinyl, CD & Digital

Heavy post-hardcore. Cinquième album, résumé lumineux de 20 ans d'explorations soniques.

LA FAIBLESSE

"Un Jour Après L'Autre"

Vinyl, CD & Digital - Co-prod avec Guerilla Asso

Post-hardcore. Troisième album en équilibre entre violence et sensibilité, peine et espoir, grâce et volupté.



LES FOGGY BOTTOM

"Mon Insolence" CD & Digital

Distopop (= shoegaze vs pop moderne). Quatrième album sur l'audace, la résilience, le libre arbitre et l'adolescence foutraque.

THE FLICKER (rock band)

CD & Digital **"DARKER"**

Punk rock dans la tradition de The Clash, Stranglers et... Casbah Club. Ce second album annonce la fin prévisible du monde civilisé.



**TWENTY
SOMETHING**

infos : nineteensomething.fr
shop : nineteensomething.bigcartel.com
music : nineteensomething.bandcamp.com

Distribué par
l'autre
distribution

JB HANAK

EN CONCERT AVEC EAT GAS

BÂTARDS

17 avril PARIS : Le Silencio

23 avril LE MANS : Festival Teriaki

6 mai LORMONT : Villa Valmont

16 mai PARIS : Le Cent Quatre

20 mai PARIS : Le Monte en l'air

29 mai TOULOUSE : Le Ravelin

18 juin NANTES : Librairie Durance

20 juin RENNES : Drama Galerie

11 juillet VILLEPINTE : Japan Expo

9 septembre BREST : La Piscine

18 septembre CHARLEROI : Festival Livresse

2 octobre CLERMONT FERRAND : La Biscuiterie

23 octobre SAINT PEE SUR NIVELLE : Caves Mahatsa

24 octobre TARNOS : Médiathèque de Tarnos

6 novembre BORDEAUX : Bakery Art Galery

7 novembre PERIGUEUX : Le Sans Réserve

LE MOT ET LE RESTE



EN ROUTE, BOYS

EN ROUTE, BOYS

[Fovéa]

Les artistes de la Belle Province ne passent pas tous l'Atlantique et la plupart de ceux qui nous arrivent viennent avec des textes assez forts. Ce n'est pas le cas d'En Route, Boys car ce trio québécois est instrumental ! Une batterie, une guitare et un synthé pour convier d'autres sonorités, voilà le point de départ de ce jeune groupe qui me rappelle Caribou car, même si mes connaissances en musique venu du Canada sont limitées, j'ai le souvenir d'une forme de douceur et d'une imbrication de sons particulièrement travaillé. Et c'est ce qu'on retrouve dans ce premier album éponyme chargé d'ambiances relaxantes («Muted California sunshine»), de respirations jazzy («En passant [bienvenue-demain-peut-être-que]») et d'élévations électroniques («Confusion-collision»). Pendant 40 minutes, on se retrouve plongé au bar lounge d'un palace du futur, refuge excitant d'un monde où tout est accéléré, bruyant et pollué. En Route, Boys apporte réconfort sans forcément refuser d'y mettre du groove, même si je préfère quand le combo explore des pistes plus post-rock («Wise men fish here»).

■ Oli



THIRD EGO

MORE EGO

[Slow Death / Shield Recordings /...]

Si t'en reveux, y en re n'a ! Effectivement, les Hollandais de Third Ego étaient tellement un HuGui(Gui) les bons tuyaux (AOC), qu'on avait usé le premier LP jusqu'à la moelle et qu'on en voulait plus ! Souhait exaucé avec ce More ego, qui s'inscrit dans la digne lignée de son prédécesseur, avec un côté un peu plus sombre néanmoins. Visuellement tout d'abord, avec une continuité dans l'artwork de nouveau confié à Menno Wittebrood, et musicalement ensuite, bien évidemment. Sans artifice ni surenchère aucune, si ce n'est celle d'une sincérité débordante, Third Ego balance douze nouvelles pépites punk-rock mélodique, qui suintent les 90's (et un peu les 80's) par tous les pores. On prendra le soin de rappeler pour la dernière fois qu'on retrouve au chant Monsieur Jean Morreau des regrettés et cultissimes NRA (et Human Alert). Une dernière fois car il ne faut pas oublier les autres musiciens, loin d'être en reste, que ce soit Rene à la basse, Jeroen à la guitare et Edwin à la batterie, et que désormais, Third Ego se suffit à lui-même. Il n'y a qu'à écouter le tube en puissance «Drained», avec sa rythmique bien nerveuse et son petit solo bien senti pour s'en rendre compte, mais on aurait tout aussi bien pu citer «Lying all the time», «Cage», «Unseen», si tu en veux more.

■ Guillaume Circus



KAEDERIC

DAZZLING HORSES

[Klonosphère]

Découvert il y a peu près un an, Kaederic remet ça avec un nouveau «4 titres» et si je comptais pouvoir mieux étiqueter le groupe avec ces compositions, c'est raté. Le Niortais ne s'est toujours pas fixé de limite et continue d'explorer les univers qu'il apprécie, charge à l'auditeur de s'accrocher pour le suivre. Si c'est relativement facile sur «Lie» (même avec quelques éclats de chants très hauts perchés), c'est moins évident sur le goth-martial «Pearls of blood» (mais dont le travail final sur les percus est bien senti) ou la galopade électro de «Horses». Entre les deux, j'ai apprécié sans réserve «Brother» qui manie aussi bien le son clair que la disto (avec un tout petit côté Tool vraiment pas déplaisant). Avec un éventail d'inspirations aussi large et un nombre de titres aussi réduits, c'est difficile de se faire une idée définitive sur cet EP, au sein d'un album plus long, les petits passages qui m'ont moins plu seraient passés quasiment inaperçus, à l'heure du streaming et des playlists, je n'en garderais que deux... Et toi, ajoute «Lie» à ta liste de clips à voir absolument !

■ Oli



NASTYJOE

THE HOUSE

[M2L Music / A Tant Rêver Du Roi]

Nastyjoe fait partie de cette nouvelle garde post-punk/coldwave hexagonale que l'on suit d'un œil attentif, aux côtés de Baston, Rendez Vous, Cathedrale ou Structures. Encore relativement discret malgré plusieurs années d'existence, le quatuor bordelais a pourtant sorti en début d'année un 1er album qui mérite largement que l'on s'y attarde. Car The house possède cette faculté de paraître immédiatement familier. En effet, les Bordelais ont parfaitement assimilé les leçons du renouveau post-punk britannique, mais en les mettent au service de chansons accessibles, énergiques, et particulièrement bien écrites. Ici, les lignes de basse mènent la danse, les guitares habillent l'ensemble avec justesse et manipulent un équilibre entre chaud et froid. Ainsi, le groupe sait autant envoyer des titres qui dégagent une sensation d'urgence («Strange place», «Blood in the back»), tout en contrebalançant avec des tempi plus lents, voire neurasthénique, comme le final «Cold outside». Notre préférence va toutefois vers le très froid «Hole in the future», dont le refrain s'incruste durablement dans le cerveau. Une réussite parmi d'autres sur un album qui, soyons honnêtes, ne passerait certainement pas inaperçu s'il avait vu le jour de l'autre côté de la Manche.

■ Ted



QUEEN(ARES)

CHOICES

[Source Atone Records]

Si par de nombreux aspects dans les idées qui passent par les mots, Queen(Ares) nous invite à faire des choix, il semblerait que musicalement, le groupe ait décidé de ne pas trop en faire au moment de poursuivre leurs aventures. Pas question de se calmer ou de s'énerver, de partir dans plus de core ou plus de doom, de se concentrer sur un style plutôt qu'un autre, les Nordistes ont continué de tout faire en y allant encore plus à fond.

Est-ce que c'est parce que From this ground, from this sea a pas mal tourné sur ma platine ou parce que Queen(Ares) a encore plus travaillé les arrangements et les enchaînements ? Certainement les deux (oui, je ne ferais pas de choix non plus !), mais à l'écoute de Choices, je me suis moins laissé surprendre que lors du premier album, quand on les sait capables de passer d'une ambiance à une autre et de tout renverser en deux accords, on les sent un peu plus venir et on évite le piège. Ainsi, il semble évident qu'après l'introductif «Choices» particulièrement doux, s'écoulant comme un petit ruisseau à travers la campagne, on va se faire agresser comme jamais. Chant éraillé, basse VI (un instrument hybride entre la basse - son grave - et la guitare - 6 cordes et accordage - qui est en partie à l'origine du son bien gras de Loathe) et guitare à fond, basse et batterie qui tabassent, c'est le mur du son qui nous franchit. Le break ou

plutôt la série de breaks qui suit est d'une classe folle avec des variations de tonalités, de poids dans le chant (la partie «claire» sonne assez grungy, j'adore) et de rythmes, les mesures se fracassent jusqu'à une vraie accalmie, quelques notes et quelques coups de baguette suffisent à changer l'ambiance. Et bien sûr, la machine se remet en route, moins vite mais plus grave, la bête «For rice and flowers» se remet à nous dévorer par épisodes. Quelle entrée en matières ! Le chant clair et la délicate guitare de «What if the soul remains» agit comme un pansement, nos émotions se stabilisent quelque peu dans la contemplation de l'édifice qui se construit devant nous, tout en sachant très bien que cette structure a une espérance de vie réduite... Son inéluctable destruction se fait cependant avec une rage contenue, Queen(Ares) prouvant qu'ils ne sont pas obligés de jouer dans les excès pour se faire remarquer. On peut, par exemple, distordre le son pour apporter plus de lumière (quelle intro que celle d'«An upward trail», avec encore cette voix chaleureuse qui me rappelle Mark Lanegan), le mariage avec les sons lourds se fait sans accroc. On garde la tension pour la suite et «Black corridors», les galeries souterraines qui servaient à l'exploitation du charbon, c'est une partie de l'histoire de la région, elle a rarement été si bien mise en musique (coucou Galibot). Les atmosphères, comme les chants de Charly et Max, s'entremêlent de nouveau sur «Exiles», mais c'est bien avec «Darker than before» que le combo enfonce le clou de ses expérimentations musicales avec une longue partie instrumentale captivante qui démontre que le travail des voix n'est pas leur seule arme de séduction massive.

Pour la playlist qui accompagne la sortie de chaque mag, on choisit notre titre favori de l'album, parmi les six de Queen(Ares), il faut que je fasse le fameux choix... Le rollercoaster «For rice and flowers» ? L'émouvant et tendu «Black corridors» ? Le post/prog trippant «Darker than before» ? «What if the soul remains» pour ses chants ? Finalement, ce sera «An upward trail», mais c'est vraiment parce que pour le coup, le choix est obligatoire...

■ Oli



QUEEN(ARES)

AVEC UN NOUVEL ALBUM INTITULÉ CHOICES, ON NE POUVAIT MANQUER L'OCCASION DE POUSSER QUEEN(ARES) À EN FAIRE ! ET LES CHOIX PROPOSÉS SONT CORNÉLIENS, MAIS C'EST L'IDÉE DE BASE DES INTERVI-OU, PETIT JEU AUQUEL MAX S'EST PLIÉ AVEC PLAISIR MÊME S'IL A SOUVENT EU DU MAL À CHOISIR...



Queen ou Queens of the Stone Age ?

QOTSA. De toute évidence, c'est un des mastodontes de notre génération. Même si on reste majoritairement attachés aux premiers albums. Mais je pense que ça a eu un gros impact sur notre évolution en tant que musiciens. À l'heure de la grande époque, c'était vraiment monstrueux. Après, Freddie Mercury, gros BG quand même, donc pas évidente cette question.

Sylvaine ou Bernie ?

Sylvie. Les deux, ce sont des parties de nos vies présentes ou passées à Charly et moi. Personnellement, avec Sylvaine, j'ai énormément appris. J'apprends encore d'ailleurs, et j'ai la chance de jouer dans des endroits de fous et de faire le tour du monde. Ça m'a permis de réaliser pas mal de mes rêves d'ado fan de punk rock. Ma mère est hyper contente.

Holispark ou The Lumberjack Feedback ?

Les deux, ce sont des groupes avec lesquels Nico et moi avons beaucoup appris parce qu'on

a évolué avec le groupe. Cela dit, TLF existe encore, c'est d'ailleurs Nico et moi-même à la basse/batterie sur le dernier album Stronghold, bien que ce soit gardé secret...

General Lee ou Junon ?

Je ne sais pas, je pense que tu ne peux pas avoir l'un sans l'autre. General Lee a quand même bien laissé sa marque, mais j'avoue être bien fan de la nouvelle direction qu'ils ont prise.

Ambiances instrumentales ou émotions vocales ?

Émotions musicales. Plus sérieusement, si je devais choisir, là maintenant pour toi, ce serait ambiances instrumentales, même si j'aime beaucoup chanter... quand on est sur des passages instrus, il y a une espèce de communion entre nous, une écoute hyper active où on joue vraiment le moment ensemble. Et ça, c'est beau.

Construction ou destruction ?

Pourquoi choisir ? Peut-on seulement avoir l'un sans l'autre ?

Saturation ou légèreté ?

Les deux, parce que le sentiment de passer d'une partie calme à une partie qui explose est un sentiment que je souhaite à tout le monde de vivre une fois dans sa vie.

Couleur ou Noir & Blanc ?

Rhaaa, le noir et blanc, ça ajoute souvent une dimension qui peut vraiment être intéressante, je trouve.

Studio ou scène ?

Scène x1000, le studio c'est OK. J'adore enregistrer les titres, les voir prendre une forme que j'avais pas forcément anticipée, mais le live c'est un truc qui me grise tellement. Faire le gros kéké en mettant mon pied sur le retour là.



Autoproduction ou Source Atone Records ?

Les deux, Source Atone nous file un chouette coup de pouce et c'est cool d'avoir des gens qui s'intéressent à ton projet, et d'un autre côté, l'auto-prod est une toute autre aventure qui est, dans tous les cas, riche d'expériences, même si elles sont parfois malheureuses...

Vidéo de «Black corridors» ou vidéo de «An upward trail» ?

«Black corridors», c'est le terter, c'est aussi le projet visuel le plus ambitieux auquel j'ai pu participer ! On a été soutenus par le 9-9 Bis, Le Métaphone de Oignies, pour financer et tourner le clip et c'était une expérience vraiment cool, avec des acteurs et toute une équipe de tournage professionnelle et hyper bienveillante.

Du riz ou des fleurs ?

Du riz, c'est mieux quand on a faim, et j'ai souvent faim.

Sycomore ou Yarostan ?

Les deux sont d'excellents groupes qui méritent d'être suivis et vus en live. Après, j'avoue que Yarostan c'est le Sud, donc pour nous c'est exotique et surtout, ils ont de bien belles guitares.

Malterie ou Métaphone ?

Alors là, 100% des deux. Ce sont deux structures qui nous aident et dans lesquelles on se sent bien. Pour info, la Malterie est menacée de fermeture à cause d'une augmentation de loyer de 50 %. Au-delà de mettre beaucoup de groupes dans la merde, ça mettrait un sacré coup dans l'aile à la scène musicale lilloise. Donc faut signer la pétition : Sauvons la Malterie !

Le Poche ou La Bulle ?

Les deux sont des lieux fantastiques, gérés par des humains passionnés avec une prog de fous. Peut-être un point en plus pour la Bulle parce qu'ils doivent se débrouiller seuls pour subsister et que ça c'est respect éternel. Voilà, c'est tout.

Tyrant Fest ou Betiz Fest ?

Les deux festivals sont mortels, jamais je ne choisirais l'un plutôt que l'autre. Ce sont deux pro-

grammations différentes et je pense qu'ils sont complémentaires au même titre que le Rock In Bourlon. Puis encore une fois, c'est quand même des orgas associatives qui montent des festivals qui n'ont rien à envier à d'autres plus grosses machines.

Dans le van : album culte ou découverte underground ?

Machine head de Deep Purple à 11 !

Vinyle ou streaming ?

Je vais dire vinyle pour faire le poseur, mais tout le monde sait que la vie est streamable. Et que le stream c'est pratique, mais en vrai c'est de la merde. C'est un long débat, mais en quelques mots : si en tant qu'auditeurs on ne se responsabilise pas en investissant dans les groupes/artistes qu'on aime en achetant du merch, on faisant de la promotion active, etc... évidemment que ça va se péter la gueule.

Histoire ou Géographie ?

3 de moyenne au lycée et 14 au bac.

Carbonade ou fricadelle ?

Carbonnade flamande de très très loin mon ami. D'ailleurs, j'en cuisine une très bonne moi-même et t'es le bienvenu pour venir en manger al'baraque !

La petite frite, avant ou après le concert ?

Post, sinon le micro sent la patate.

Sur le carreau ou dans la fosse ?

J'aime pas trop les grandes salles en tant que spectateur, il y a trop de monde pour moi..., donc fosse dans des clubs ou des cafés-concerts.

RC Lens ou LOSC ?

RC Lens, indiscutable.

Merci Max et à Elo et Romain de l'Agence Singularités.

■ Oli

Photos : Orianne Pouillaude



PANTERA

THE GREAT SOUTHERN TRENDKILL

[East West Records, 1996]

On me demande souvent quel est mon album préféré de tous les temps. Non seulement je déteste ce concept de «goat» si chers à certains journalistes/influenceurs pour remplir leurs pages/posts, mais je n'ai surtout aucune réponse absolue. Pour jouer le jeu, je me contente généralement de citer, selon la personne en face de moi, un disque majeur de mon adolescence. Pour illustrer la rubrique des albums oubliés de ce numéro, j'ai voulu faire honneur à l'un d'entre eux, et mon choix s'est porté naturellement sur une œuvre qui m'a marqué à l'époque et qui m'accompagne encore aujourd'hui : The great southern trendkill de Pantera. D'ailleurs, s'il ne fallait en retenir qu'un de ce groupe texan légendaire, ce serait assurément celui-là. En mai 1996, à la sortie de The great southern trendkill, je n'ai pas encore tout à fait 15 ans. Fasciné par la découverte fortuite de Far beyond driven sur les bancs du collège quelques années plus tôt, je harcèle littéralement ma mère pour qu'elle m'achète «le nouvel album de Pantera». Je me revois encore filer dans ma chambre pour glisser le précieux sésame dans le lecteur CD offert par mon oncle quelques mois auparavant. Dès les premières secondes, je sursaute brutalement... le titre éponyme démarre pied au plancher par l'un des hurlements les plus terrifiants de l'histoire du metal, propulsé par un blast démoniaque. À cet instant précis, je sais que je m'appête à vivre une expérience musicale magique et inoubliable.

Mais avant de plonger plus en détail dans le disque, un retour en arrière s'impose. 1996 est une année charnière pour le rock et le metal, le mouvement grunge s'essouffle (Soundgarden livre alors son dernier album avant sa séparation l'année suivante), tandis qu'une nouvelle vague un peu fourre-tout, le néo-metal, commence à cartonner. C'est aussi une période de séismes majeurs, à l'image du départ de Max Cavalera de Sepultura juste après la sortie du cultissime Roots. C'est enfin l'année de la création d'un festival devenu mythique auquel Pantera participera : le Ozzfest. Au milieu de ce paysage en mutation, la formation des frères Abbott, qui elle aussi bat de l'aile, refuse de céder aux modes et choisit une direction artistique radicale pour son huitième opus. Car, en effet, à cette époque, Pantera est au bord de l'implosion. Depuis la tournée de Far beyond driven, la polytoxicomanie de Phil Anselmo empoisonne l'ambiance. Pour anesthésier d'insupportables douleurs au dos, le frontman plonge dans l'héroïne et l'alcool. Il frôlera d'ailleurs la mort après une overdose au tout début de la tournée de ce nouvel album. De plus, le lancement de son projet parallèle, Down, a quelque peu retardé la conception de cet opus. La tension est telle qu'Anselmo refuse de rejoindre le reste du groupe au Texas pendant les sessions d'enregistrement. C'est depuis la Louisiane, dans le Nothing Studios de Trent Reznor à La Nouvelle-Orléans, qu'il posera ses voix à distance, au rythme de la réception des bandes magnétiques.

Alors que cet éloignement géographique aurait pu légitimement nuire à l'album, au-delà même du retard, The great southern trendkill va au contraire bénéficier d'une force et d'une cohésion musicale inédite jamais vécue au sein de cette formation. La rage et la violence brute déjà bien connue de Pantera va se décupler, tout en faisant ressortir comme jamais son côté sombre et poisseux, ainsi que cette frustration conflictuelle qui le ronge de l'intérieur. Le quatuor va bénéficier d'ailleurs d'une production jamais égalée jusqu'ici par Terry Date, artisan du son de Pantera depuis Cowboys from hell (1990), qui offre enfin à leur musique la profondeur qui lui manquait jusqu'alors. Le son gagne en densité, mettant à l'honneur des instruments aux contrastes et à la variété sublimes. C'était, selon moi, ce qui a toujours manqué au groupe. Au cœur de ce chaos, le disque met en musique l'autodestruction de Phil Anselmo. Sa performance vocale en devient l'une des signatures majeures. Sa voix,

tour à tour gémissante, brisée, habitée de soupirs ou hurlante comme une bête à l'agonie, est saisissante de douleur. Derrière lui, la section instrumentale prouve que Pantera est alors au sommet de son art. Cette agressivité viscérale s'infiltre partout comme un venin, et pas seulement dès le premier morceau. L'étouffant «Suicide note, Pt. 2» où s'invite la voix stridente et totalement dérangée de Seth Putnam (chanteur du groupe de grindcore Anal Cunt) fait partie des grands moments sur ce point-là. C'est d'ailleurs le seul invité du disque, un privilège rare chez Pantera (seul Kerry King aura droit à cet honneur plus tard sur *Reinventing the steel*). De son côté, Dimebag Darrell se surpasse en distillant des riffs massifs devenus cultes («War nerve», «Drag the waters» «Living through me») et en signant des prouesses techniques ahurissantes, à l'image du légendaire solo de «Floods».

Mais chez les Texans, la brutalité sait aussi se faire plus rampante et insidieuse lorsque le tempo ralentit. La lourdeur prend alors le dessus, à l'instar du lancinant et magnifique «10's», ou bien sûr du mythique et monumental «Floods». Ce morceau fleuve est tellement à part qu'il est devenu le titre le plus emblématique du disque, si ce n'est de toute leur discographie. À sa sortie, un célèbre journaliste américain en avait parlé comme le «Bohemian rhapsody de Pantera», c'est dire à quel point il a marqué les esprits. Pour moi, c'est de loin leur composition la plus aboutie, un chef-d'œuvre progressif où Dimebag et Rex se surpassent lors d'un solo à donner des frissons, comme je le disais un plus haut. Phil Anselmo n'est pas en reste, déployant sur ce titre toute l'étendue de sa tessiture vocale. Quand tous les éléments s'alignent ainsi, le résultat est forcément exceptionnel. Et pour ceux qui en douteraient, Pantera ne renie jamais son groove dévastateur sur *The great southern trendkill*. Vinnie Paul continue de nous éblouir derrière ses fûts, notamment sur la somptueuse introduction rythmique de «13 steps to nowhere». De mon côté, j'ai un faible particulier pour la puissance de «War nerve», un morceau extatique comme je les aime. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que mon titre préféré sur leur ultime album, *Reinventing the steel* (qui m'a déçu, au regard de son prédécesseur), soit «Yesterday don't mean shit», tant il reprend allègrement cette recette d'antan.

Par sa genèse, sa violence, sa sonorité et son style, *The great southern trendkill* est définitivement un album unique et à part pour toutes

les raisons évoquées ici (il y en a sûrement d'autres), et les fans partagent sans doute le regret éternel de ne pas avoir connu de véritable suite crédible à ce chef-d'œuvre. La sortie de leur album final en 2000, puis la séparation officielle de Pantera en 2003 après que les frères Abbott aient acté qu'Anselmo ne reviendrait pas, ont balayé toutes les attentes. L'horreur frappe ensuite le 8 décembre 2004 lorsque Dimebag Darrell est sauvagement assassiné sur scène à Columbus (Ohio) sous les yeux de son frère Vinnie Paul, alors qu'ils tournaient avec leur nouveau projet, Damageplan. Un traumatisme absolu qui enterra définitivement tout espoir de reformation de l'un des plus grands groupes de metal de l'histoire. Vingt ans après leur séparation, en 2023, Phil Anselmo et Rex Brown choisissent de faire revivre le nom de Pantera afin de rendre hommage aux frères Abbott (Vinnie Paul s'étant éteint en 2018). Pour cette tournée, ils se sont entourés de deux de leurs plus proches amis, Zakk Wylde (Ozzy Osbourne, Black Label Society) et Charlie Benante (Anthrax, SOD). Comeback tardif ? Qu'importe, car si les hommes s'envolent, ces chansons qui ont 30 ans cette année, elles, restent éternelles.

■ Ted



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Je te le dis mon bon Circus, 2026 va être un cru très particulier. Je ne suis pas œnologue (je n'apprécie d'ailleurs pas le vin), mais les planètes s'alignent pour qu'elle reste inoubliable pour ma petite personne. Victoria s'apprête à rentrer au collège, Tiffany prend du galon dans son nouveau boulot, j'ai passé un premier trimestre la tête dans les élections municipales (et ça m'a donné encore plus envie de m'investir pour ma commune, même si je suis en position d'attente pour rentrer au conseil municipal), je me retrouve à bosser un set complet pour faire des remplacements au sein de Flying Donuts Reactivated (c'est énormément de boulot, mais je prends un pied d'enfer), les plans lights tombent (Lion's Law, Not Scien-

tists au Hellfest, Les Sheriff cet été), le Racing Club de Lens vient de gagner la Coupe de France... et bien entendu notre chère rubrique dont c'est (presque) la fin. Ça me rend un peu triste, mais je suis tellement heureux de ces moments d'échanges et de partages que je me dis qu'on a fait le boulot ! Enfin, surtout toi avec la mise en page du fanzine et la gestion de l'impression !!! C'était génial Guillaume, et je pense qu'au moment de valider le test print du fanzine #5, je vais inévitablement avoir un pincement au cœur. Mais bon, on va bien se garder de verser une larmichette avec nos yeux embués. D'autant plus qu'en ce moment, je suis plus «yeux de serpent».



Car oui, aujourd'hui, je vais te parler de Snake Eyes. Tu as connu meilleure transition, j'en ai bien conscience, mais là, je n'ai rien d'autre. Tu vas donc devoir te contenter de cette introduction foireuse pour prendre ton pied à l'écoute de ce duo venu d'Angleterre. Duo ? Angleterre ? Et oui, encore ! Après Regal Cheer et Bicurious, je remets le couvert avec ce format. Mais promis, ce n'est pas fait exprès !!! C'est à mes camarades de Not Scientists que je dois cette découverte. Si mes souvenirs sont bons (je te dis, il se passe tellement de choses en 2026 que j'ai peur de m'embrouiller - pas comme en 1997 où il se passait également tellement de choses, les amours, le bac, le permis, la fac, mon groupe - que j'étais capable de te dire en une fraction de seconde quel jour de la semaine tombait une date de cette super année), c'est entre Paris et Saint-Étienne (allez les Verts !) que j'ai pu profiter pour la première fois d'un titre de Snake Eyes, dans la playlist aléatoire de Ed ou Bazile. J'ai écouté de belles choses sur les trajets avec les Not Scientists, mais ce groupe a clairement retenu mon attention. J'ai demandé qui c'était, j'ai enregistré le disque dans Deezer en me disant que je m'occuperai de son cas à mon retour de ce grand week-end complètement déconnectant. Un ou deux titres devaient déjà être en écoute, et j'ai profité (et profite toujours) de Cash rich sorti début mars de cette année. Et je ne m'en lasse pas du tout !!!

Je ne connais pas trop le background du duo batterie/guitare (purée, ils ont un problème avec les bassistes en live, tous ces Anglais ?), mais au vu des photos des concerts postées sur le réseau social bleu où tu peux mettre des pouces, ça a l'air de pas mal marcher pour eux. Peut-être que ce sont des photos qui proviennent des concerts de leur tournée de l'automne dernier en ouverture de... Dinosaur Pile-Up (coïncidence) ? À moins que les deux musiciens Thomas et Jim de... Brighton (ville de... Really Big Really Clever et Regal Cheer, double coïncidence ?) jouissent d'une aura suffisante au sein de la scène locale pour déplacer les foules. En tout cas, Grand Hotel Van Cleef, label allemand distribuant en Teutonomie les disques de... Not Scientists (oh, ça suffit les coïncidences !), ne s'est pas trompé en alliant ses forces au label d'outre-Manche Alco-



pop! pour ce disque de qualité. Pour te mettre au parfum, Snake Eyes c'est, depuis 2020, du rock décomplexé, quelque peu imprévisible, suffisamment british pour te plaire et assez respectueux des saintes années 90 pour que tu valides en deux écoutes. Car si Regal Cheer allait tout droit et que Bicurious méritait un petit temps d'adaptation pour s'apprécier pleinement, Snake Eyes ne te demandera pas beaucoup d'effort pour vite devenir accro d'une musique assez riche pour ne pas tourner en rond. T'es déjà intoxiqué ? Je le savais...

Indie ? Punk ? Grunge ? Garage ? Rock ? Snake Eyes, c'est un peu tout ça à la fois. En mieux. Il faut dire que Thomas et Jim (les deux zicos) savent composer et t'imposer dans ton putain de crâne des putains de refrains. La doublette «Jar full of wasps» / «No cars» est juste parfaite. C'est proprement sale à souhait, parfaitement bankable (à défaut d'être bancal) et ça fait mouche à tous les coups. Ça tabasse fort («The kicker», «Hug me» et son compte à rebours en français), ça peut ralentir le tempo pour t'enivrer de mélodies imparables («Hdtv», lancinant et addictif, le planant et somptueux «I'm a daydream», «Soup», le grungy «Headache») et même oser des pop songs mélancoliques qui fonctionnent («Slugs», «Robot toy»). J'ai une préférence pour les morceaux qui bourrent («Jar full of wasps» en premier), mais je crois que c'est la diversité de ce disque qui en fait un véritable coup de cœur. Je n'ai pas grand-chose qui me vient immédiatement à l'esprit comme référé-

rences, mais si Teen Mortgage, Alice In Chains et Swain (j'arrive à placer deux tuyaux, t'as vu ?) faisaient des choses ensemble, ça pourrait ressembler à ça. Je prends un vrai plaisir à écouter ce disque tellement diversifié, évitant ainsi une routine, mais imposant un vrai savoir-faire.

J'ai un peu de mal à imaginer la subtilité des chansons (avec des couches et des couches d'instruments) de ce disque en live, mais au vu de quelques bouts de vidéos glanées ici et là sur le net, ça a vraiment l'air de bien tenir la route. C'est pas Angine de Poitrine, niveau morceaux déstructurés et effet visuel garanti, mais le gratteux a quand même une bonne touche (un peu à la Gender Roles si tu vois ce que je veux dire) et la zik est bien moins casse bonbon ! Désolé pour cette digression, c'est mon petit côté langue de vipère (enfin, j'ai réussi à placer cette mauvaise vanne).

D'ailleurs, le groupe (Snake Eyes, pas Angine de Poitrine) a joué à Paname il y a quelques jours à l'occasion du festival Supersonic's Block Party. Toujours dans l'actu mon pote. Ça sent quand même encore le groupe trop confidentiel pour qu'il se produise à Nancy (à l'inverse de Angine de Poitrine qui y jouera gratos samedi soir !). Et toi aussi, succomberas-tu aux yeux doux (mais aux sonorités robustes) de Snake Eyes ? (GdC)

Salut mon Gui de Champi préféré, comment vas-tu ? Alors, moi j'aime bien le vin, à petites doses car plus je vieillis, hum, plus j'avance dans le temps et acquiers de l'expérience, moins j'aime l'alcool... Vraiment. En rouge, mon côté patriote/régionaliste me fait généralement pencher vers un p'tit Pic Saint-Loup, et j'ouvre sinon toujours avec plaisir une bouteille de Bourgogne quand je rends visite à mes grands-parents dans l'Yonne. Pour ce qui est du blanc, bien frais, un Chardonnay ou un Viognier ça fait toujours l'affaire. Voilà quelques conseils avisés (et non avinés), et bien sûr que le rosé ne fait pas partie de la catégorie vin. On ne mélange pas les torchons et les serviettes. Nan mais ! 2026 est à coup sûr une année particulière pour moi aussi, entre le décès de mon père et mon retour au bled, dans le Sud, après 19 ans sur Paris ! Ouch' ! Une nouvelle nouvelle vie à venir... Et donc l'arrêt de cet échange formel de bons tuyaux, à mon initiative, j'espère que tu ne m'en veux pas (trop), ainsi que mon implication moindre dans la vie du W-Fenec pour vaquer à d'autres projets. Bon, je ne fichais pas forcément grand-chose donc ça ne se verra probablement pas, si ce n'est que le magazine sortira plus tôt, sans mes papiers en retard, ahaha ! C'était en tout cas bien chouette de partager ces coups de cœur avec toi, et on n'a pas tout à fait dit notre dernier mot. On sortira les violons cet été pour notre dernier échange (avant un éventuel come-back comme le font tous les groupes ?) qui finira dans le zine HuGui(Gui) les bons tuyaux #5. Je n'ai pas encore d'adresse sur Montpellier qu'on m'a déjà branché pour l'orga de concerts. Avant un plateau Flying Donuts (a priori sans toi, mais essaie de t'incruster quand même !) + Daria + Second Rate à la Secret Place TAF le jeudi 19 novembre, il y a une date de Supermunk à cette même Secret Place début septembre, qui va donc servir de release party. J'y prends goût à ces concerts/fêtes de sortie de fanzine. J'aurais bien aimé mettre un terme au zine Joining The Circus #2 pour ma punk rawk party de départ de Paris, vendredi 3 juillet à la Méca (instant réclame), pour laquelle j'ai convié Third Ego et Ravi, mais il aurait fallu des journées de 72h et des mois de 45 jours pour ça. Ou alors que je m'organise mieux et me foute davantage de coups de pieds au derch'. Bref. Ça va quand même



être une belle fête de départ de la capitale, et je vais chialer pour sûr pendant le set de Ravi. #emoboy

Et ce tuyau alors ? Duo, rock, Anglais... ça recycle à mort là ! Le parti politique avec lequel tu t'es engagé pour ta commune, c'est les écolos, non ? N'oublie pas que sans lutte des classes, l'écologie, c'est du jardinage. Bon, Snake Eyes, moi le premier truc auquel je pense c'est le film de De Palma avec Nicolas Cage (chouette acteur, notamment dans Sailor & Lula, ainsi que Volte/Face) et la longue scène d'intro pendant un match de boxe. Rien à voir ici, même si le groupe balance quelques uppercuts bien placés, héhé. Sinon, tu veux rire, toi qui parlais plusieurs fois de coïncidence ? Sache que j'ai failli voir ton tuyau en concert. En 2022. Le samedi 7 mai plus précisément... Tu te rappelles le show de Weakened Friends que j'ai loupé comme un bon gros loser en m'étant pointé la veille avec Frank et Olivier ? Qui jouait avec mon trio du Maine au Supersonic ce soir-là à ton avis ? Bingo ! Snake Eyes ! Ahaha ! Bordel, on pourrait croire qu'on le fait exprès mais non, on est ultra connectés mon pote ! C'est fou !

Écoute, j'ai lancé l'album Cash rich sorti en mars 2026 et je valide absolument tout ce que tu dis dessus. Indie/rock/punk/grunge, ça brasse un peu tout ça, mais en gardant la tête bien hors de l'eau et de la mêlée ! L'enchaînement des trois premiers titres («Jar full of wasps», «No cars» et «The kicker») te met

direct dans le bain, avec effectivement un petit côté Gender Roles pour ce dernier au niveau du riff de guitare. Nerveux juste comme il faut, efficace, bonnes mélodies, et alors qu'on pourrait s'attendre à ce que le groupe déroule 10-12 titres du même acabit, voilà qu'il ralentit le tempo, allonge les morceaux (5 min pour «l'm a daydream»), et sort la gratte acoustique sur «Slugs». Intéressant. Avant de repartir de plus belle, avec le fiévreux «Hug me» très garage. C'est ensuite que je trouve que ça se «gâte» un peu. Enfin, disons que la deuxième partie de l'album, la face B, est légèrement moins convaincante, moins accrocheuse d'emblée. Il faudra voir ce que ça donne sur la durée. C'est dommage car j'avais vraiment été emballé par le début du disque, assez impérial, mais je retiens moins de choses et j'ai moins envie d'être attentif pendant «Headache» (carrément grungy) ou «Swing away»... S'il fallait que je classe tes trois duos anglais, je garderais Bicurious en #1 (c'était clairement un tuyau au top !), et placerais Snake Eyes devant Regal Cheer néanmoins, grâce aux 6-7 premiers morceaux (six seven ! six seven ! six seven ! hum hum... faut que j'arrête de traîner avec des ados, moi) bien coolos.

En parlant de classement, on ne va pas y couper et commence déjà à y réfléchir car je vais te demander comme devoir de vacances cet été de faire un top 10 des albums que tu as découverts grâce à mes bons soins (et bons tuyaux). Et je vais faire de même bien évidemment. Ça sera la bonne occasion de se replonger dans nos 30 bons tuyaux respectifs, partagés ces cinq dernières années. La concurrence sera rude, car il y a eu du lourd et je ne suis pas sûr que Ratsalad. en fasse partie. Tu l'as compris, c'est de ce groupe dont je vais te parler.

Comme d'habitude, petite recontextualisation. J'ai découvert ce groupe de la côte ouest australienne il y a à peine deux mois, via la story Insta d'un pote qui annonçait faire leur première partie à Lille. Les quinze secondes que j'ai entendues m'ont donné envie d'aller checker leur Bandcamp, et l'écoute de Bent trees & Swanny Deez, premier album sorti en 2024, m'a convaincu direct d'en faire ce bon tuyau. D'autant que le pote en question, ex-bassiste de Slice Of Life et actuel bassiste de Ipikiss

(sunny punk-rock de Lille) s'appelle... tata-tin... Guillaume ! Ahaha ! Farpait ! Merci Guigui les bons tuyaux ! Un tout nouvel album (Pest from the West) est sorti le mois dernier, je vais revenir dessus mais commence donc par faire connaissance avec Ratsalad. (oui, il y a bien un point à la fin du nom) avec ce premier LP. Il s'ouvre sur «Anaphylaxis», et je pense que ça ne va pas te faire un choc de découvrir une voix féminine, après une intro bien catchy. Même si elle est d'entrée de jeu assez vénère, contrairement aux nombreuses sucreries que j'ai pu te proposer par le passé (Colleen Green, The Beths, Mixtapes...). Ça fait partie des choses qui m'ont accroché. J'aime bien l'aspect un peu teigneux du chant, tout en étant assez modulable car, des fois, il sonne comme Amyl & The Sniffers (et pourtant je n'ai pas succombé à la petite hype qui entoure ce groupe, ni celle d'Angine de Poitrine), d'autres fois, il est plus chanté et là ça m'évoque Pretty Girls Make Graves ou New Pagans (qui sera dans mon top 10 de tes tuyaux, for sure), et enfin, il y a des moments où c'est davantage ovaïru (le féminin de couillu, tu ne connais pas ?), à la War On Women. Voilà un peu dans quelles contrées musicales on évolue avec Ratsalad.. Peu après, tu vas pouvoir entendre «Punch in your face», qui porte bien son nom, avec un riff plutôt heavy qui te plaira à sa juste valeur je l'espère. Même punition avec «Cringe binge», encore plus rentre dedans. Je crois que c'est à ce moment-là (à 1 min 05 très précisément) que je me suis dit : « Parfait, j'ai mon prochain



tuyau ! » Et au fur et à mesure que tu avances dans l'album, les morceaux paraissent tous plus cools les uns que les autres. Si «Armaggedon» est plus mélodique avec un refrain taillé pour les stades, on ne va pas se mentir ce sont les plus punk «Attack of the ants», «Scooters chicken treat Jesus» ou «TMYLM» (peut-être ma préférée), qui me donnent envie de sauter et crier partout dans mon appart'. Sinon, «Southernly» avec une intensité qui monte crescendo est bien efficace elle aussi. Si ce Bent trees & Swanny Deez est bien dense, 17 morceaux pour 48 minutes, les différents tempos et le travail assez riche sur les guitares (c'est autre chose que 2-3 accords répétés à l'envi) en font un album complet, intéressant voire même assez audacieux je trouve. En tout cas il mérite qu'on s'y attarde.

J'ai écouté pour la première fois son successeur, Pest from the West dans la voiture qui nous menait à Tours dans un petit festoche à l'affiche suffisamment chouette pour qu'on fasse le déplacement (Nerf Herder, Lame Shot, Lulu, Daria, Panic Monster et Supersobre, super groupe local de potes du lycée, dont Thomas VDB), et je dois avouer avoir été légèrement déçu. J'avais l'impression de ne pas tout à fait reconnaître le groupe dont j'avais fait tourner le premier LP plusieurs dizaines de fois. Je ne sais pas s'il y a eu du mercato niveau line-up (d'autant que je croyais qu'ils étaient 3, mais dans les extraits live du début



de la tournée européenne, outre les exploits de gymnaste de la bassiste, je vois un deuxième gratteux], mais j'ai l'impression qu'ils se sont un peu assagies. Les guitares sont moins agressives, ça part moins dans tous les sens, le chant est plus «rappé» à la Amyl ou Lambrini Girls, mais surtout bien plus radio friendly («Bike beach pub» = tube et «Out of the shadows» s'écoute très bien). Aucun problème avec ça en soi, mais ce n'est pas ce qui m'avait amené vers ce groupe. Il y a même une trompette cheloue («Tune in / Zone out») et un moog assez kitch tout à la fin («Whirlpool waltz»). Bon, heureusement, «We definitely do not sell vapes», «Fuck Sixt» (ça sent l'embrouille avec la loc de van) et «North west coastal highway» remettent quelque peu les pendules à l'heure, mais je ne suis pas certain que si j'étais tombé directement sur cet album, j'en aurais fait un tuyau.

J'étais pourtant vraiment enthousiaste quand j'ai découvert Ratsalad. et les quatre dates de concert en France (Paris, Vieux Boucau, Bordeaux et Lille). Ça fait toujours plaisir quand les groupes se baladent un peu et ne se contentent pas de la capitale. La date à Paris, au Supersonic, avec d'autres comparses australiens (The Smith Street Band), c'est du reste demain et j'espère qu'il y aura aussi le premier album sur le merch car je ne suis pas sûr de lâcher 25-30 pour ce deuxième LP. Et toi alors, t'en penses quoi ? (Circus)

Une page se tourne, mon bon Guillaume Circus.

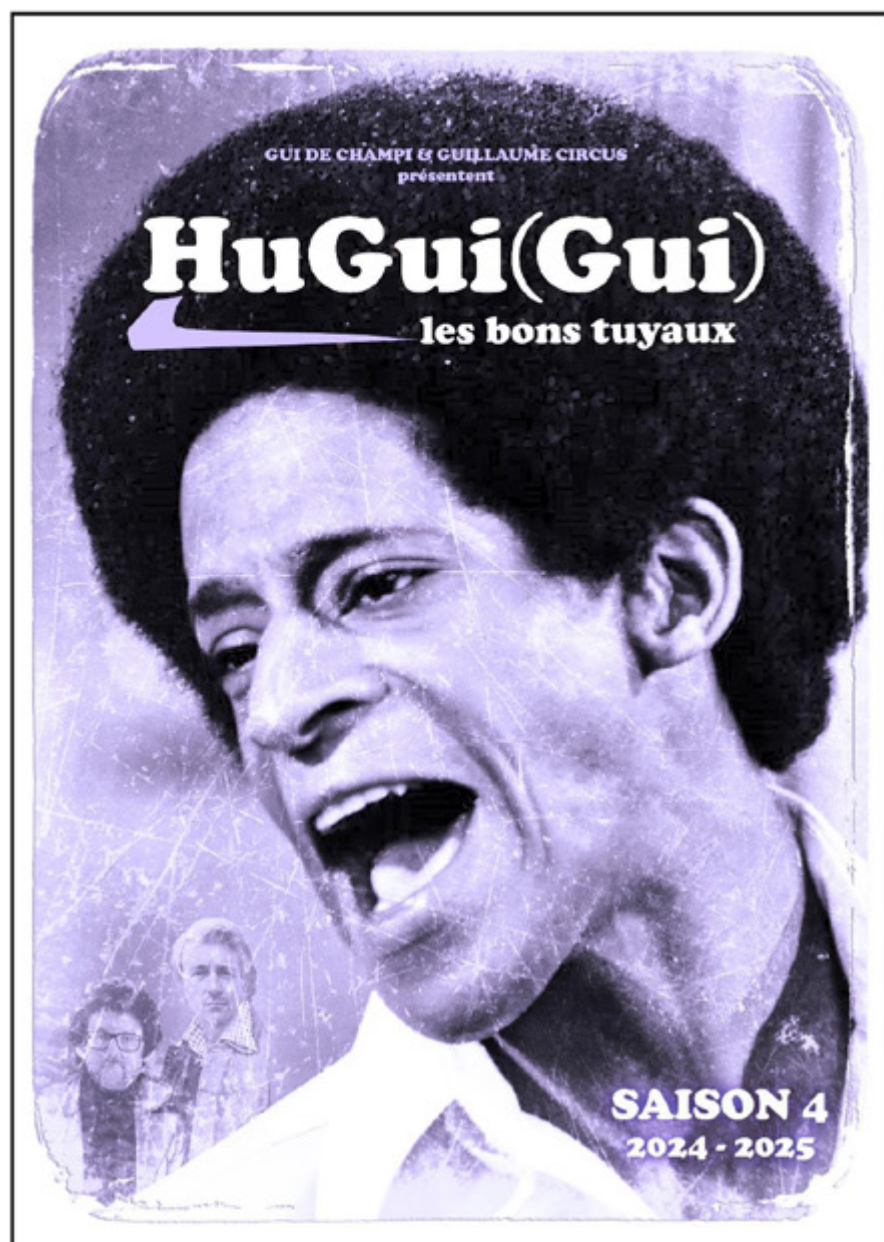
Je suis carrément heureux pour ta nouvelle vie et de ton déménagement dans le Sud, même si, égocentriquement parlant, ce petit pied à terre parisien avait ses avantages ! Par contre, ça me fait bien suer (pour rester poli et surtout être dans l'actu, avec les 34° à l'ombre qu'on se tape par chez nous) de savoir qu'on se verra beaucoup moins souvent et surtout que ta collab' pour le W-Fenec s'achève en même temps que notre rubrique et notre fanzine. Mais il sera bien temps de pleurer dans l'épisode bonus du zine #5 que notre fan-club (aussi maigre soit-il) pourra se procurer cet automne. Je souffle un bon coup et je me concentre sur la masse d'informations que tu viens de m'apporter. Je me souviens parfaitement de cette anecdote de concert loupé pour cause d'agenda un peu branlant. Mais la coïncidence est tellement énorme que personne ne va croire que nous ne nous soyons pas concertés. Et c'est pourtant le cas ! La vie est bien faite, non ? En tout cas, je suis content que Snake Eyes te plaise à moitié ! À la réflexion, tu as raison sur le fait que la première partie du disque est plus convaincante que la seconde, mais écouter ce disque me fera penser à vie aux heures passées en bonne compagnie des gars de Not Scientists et rien que pour ça, je pense pouvoir écouter ce skeud en boucle encore un bon moment.

Au sujet de Ratsalad., ton avant-propos de prédire que le groupe ne figurera pas dans le top cinq de tes tuyaux des cinq dernières années est juste. Mais il ne manquera pas grand-chose pour le faire figurer dans le top dix. Et ouais mon pote, je kiffe Ratsalad., et surtout... son dernier disque ! J'ai une nette préférence pour Pest from the west que je trouve impeccable. Est-ce par simple esprit de contradiction ou parce que, pressé d'écouter ta nouvelle reco (ou plutôt parce qu'on est encore méga à la bourre pour rendre ce dernier papier commun), j'ai démarré comme un boulet par le dernier disque, sans tenir compte de ton amour du premier skeud. Du coup, comme on est libres de faire comme on veut (et qu'on est plutôt méga à la bourre pour rendre ce dernier papier commun), je vais tordre un peu nos habitudes et démarrer à l'envers, en commençant par le disque que tu aimes le moins... et que j'aime le plus ! À vrai dire, je suis tombé

amoureux direct de la voix de la chanteuse durant le lancinant premier morceau ouvrant *Pest from the west*. «Art school dropout» est impeccable pour rentrer en douceur dans l'univers mélodique du groupe. Et je ne sais même pas si je préfère la voix claire et charmeuse ou la voix saturée et vénère. Je te rejoins sur le qualificatif de tube en évoquant «Bike beach pub» (qui est également enrichie d'une trompette en fond de mix), tout comme «Tune in / Zone out» qui est parfaitement parfait. Même si je suis moins aficionado de leur approche du punk-hardcore un peu zarbi («Fuck Sixt»), je trouve que le groupe tire bien son épingle du jeu quand il mélange des couplets power-pop et des refrains délicieusement saturés. Je valide. Tout comme je valide a posteriori *Bent trees & Swanny Dee* que j'ai donc écouté par la suite et que je trouve entraînant et bien foutu, mais peut-être un peu moins original que son successeur et certainement plus conventionnel. Ça reste quand même du très bon punk-hardcore, mais sans le côté un peu loufoque de son successeur qui a fait pencher la balance.

Comme tu as pu le souligner, l'album est fourni avec quinze titres (Deezer a du manger deux titres au passage) et presque une heure de zik (assez étonnant d'ailleurs pour ce style musical), mais comme le dit si bien le proverbe : «Quand on aime, on ne compte pas». Sans vouloir te contredire, je pense que si tu m'avais présenté ce groupe avec uniquement *Bent trees & Swanny Dee* à son actif, mon ressenti aurait été tout autre et j'aurais été clairement moins emballé que je ne le suis à l'écoute de *Pest from the west*. En tout cas, j'espère que le concert au Supersonic était cool et que tu n'étais pas trop décontenancé par le stand de merch' constitué de chaussettes à l'effigie du groupe. Tout fout le camp, mon ami ! Ça me fait penser à l'anecdote d'un pote qui m'a raconté avoir kiffé un récent concert de *Fragile*, mais qui restait bouche bée devant les musiciens qui prenaient des photos pendant le concert. Ça ne se passait pas comme ça il y a vingt piges. Faut dire qu'on n'avait pas de téléphones qui faisaient appareil photo. Pour le coup, toi, tu es constant avec la qualité de tes clichés : à l'ancienne !!!

Je ne sais pas si la chaleur (ou la fatigue du moment) ralentit mon cerveau, mais aucune réf ne m'est venue à l'esprit en écoutant ce band. Néanmoins, ton apporteur d'affaire me fait penser à un excellent souvenir qui date de 2014. Comme tu aimes bien les bonnes histoires, je vais t'en raconter une bonne. Nous étions en tournée avec *Flying Donuts* et passions le weekend avec *The Black Zombie Procession* époque troisième album (et donc troisième chanteur en la personne d'Eliebats). Ça venait de jouer au Bataclan avec *Les \$heriff*, et nous avons tous pris la route du Havre pour une excellente soirée dans l'excellent pub *Mac Daid's* et son bon spot au sous-sol. En première partie, il y avait donc *Slice Of Life* dont je suis tombé très vite amoureux. Excellent set, vraiment cool, et au fur et à mesure du concert, je me rends compte que le nom de ce band me dit quelque chose. En fait, j'avais échangé dernièrement par mail avec un des membres (Guillaume en l'occurrence) à propos de la sortie de leur premier EP. Si mes souvenirs sont bons, ce fameux Guillaume avait posté une photo de Alf comme avatar Facebook (très bon point) et en échangeant, j'apprends que les types sont de Béthune (ma ville de naissance !). Les gars avaient coché toutes les cases ! On avait dormi chez l'habitant (et pris un peu plus tôt dans l'après-midi le goûter chez un musicien de *Leviathan* dont le fils connaissait toutes les paroles des *Sheriff*) et avec *Mimi Flying*, on dormait dans la même pièce que *Gauthier*, le batteur des *Slice*. Purée, le fumier ronflait hyper fort !!! On l'avait bien chauffé le matin à ce sujet, et le type était désolé. On avait bien rigolé (mais mal dormi). J'ai gardé contact avec *Gauthier* avec qui on échange de temps en temps, principalement à propos du *Racing Club de Lens*, et tu verras que c'est lui qui est souvent taggué dans mes publis Facebook les soirs de victoire. D'ailleurs, je ne sais pas si tu savais, mais juste avant *Slice Of Life*, *Gauthier* était batteur de *Hamilton d'Arras*. Bon, je crois que ça ne s'est pas trop bien passé sur la fin entre eux. Tout ça pour dire que Guillaume a eu le nez fin en te refilant ce tuyau de première. Validéééééééé !



LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 68 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
 Third Ego, Dive Dive, Bicurious,
 The Rituals, Skegss, Regal Cheer,
 Jamie Lenman, Winona Fighter,
 Rumble In Rhodos, Dinosaur Pile-
 Up, Super\$hit 666 et Shoreline

CONTACT :

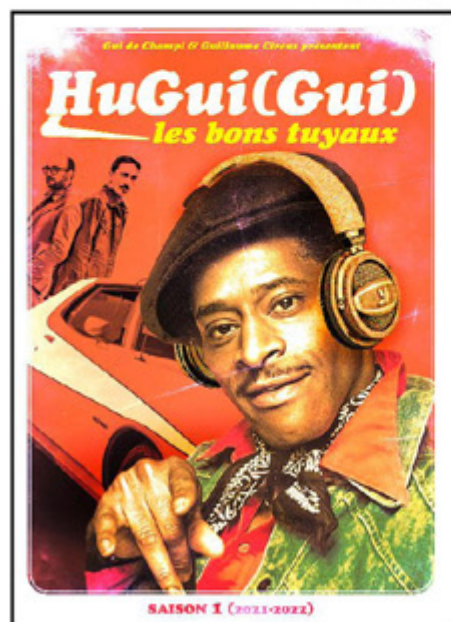
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

couv' : Dan Kérosène

HuGui(Gui) Saison 1



HuGui(Gui) Saison 2



HuGui(Gui) Saison 3





Bon, mon téléphone chauffe de notifications d'Oli qui me demande de prestement clôturer mon propos afin boucler le zine. Ce papier, comme beaucoup d'autres, a été confectionné un peu à l'arrache, mais je trouve que ça fonctionnait bien comme ça entre nous. Mais cette fois-ci, c'est surtout que j'ai plus ou moins inconsciemment retardé l'échéance jusqu'au dernier moment, car je n'avais pas envie que cette belle aventure se termine. On a encore un dernier échange de prévu pour le zine papier, mais pour le W-Fenec mag version digitale, c'est plié, basta, finito, y a plus rien à voir... C'était super Guillaume, merci pour tout. Vraiment merci. Et si tu croises Bref un de ces quatre, dis-lui bien que j'ai adoré faire cette rubrique avec toi. Bon vent mon pote, et allez Lens !!!! (GdC)

■ Gui, Gui



summer 2026 tour

- 13/06 PepperRockFest / Caen (14)
- 03/07 Mecanique Ondulatoire / Paris (75)
- 04/07 Temple Fest / Osmoy St Valery (76)
- 05/07 Cave de Mr Guy / Boulogne s/mer (62)





DANS L'OMBRE : TOM HOWLIN'BANANA

TOM PICTON EST UN ACTIVISTE BIEN CONNU DE LA SCÈNE ROCK INDÉPENDANTE À PARIS (PROGRAMMATEUR AU CHINOIS), ET EN FRANCE (GRÂCE À SON LABEL HOWLIN' BANANA RECORDS. GARAGE, INDIE-ROCK, POST-PUNK, SHOEGAZE, POWER-POP, PSYCHÉ... RIEN NE LUI ÉCHAPPE ET C'EST SOUVENT DU TRÈS BON QU'IL NOUS PROPOSE. C'EST L'HOMME DE L'OMBRE DE CE NOUVEAU NUMÉRO, ET NOUS N'EN SOMMES PAS PEU FIER !

Quelle est ta formation ?

J'ai fait des études d'histoire à la fac dans un premier temps, sans trop savoir où j'allais. Et puis, j'ai bifurqué ensuite sur une licence professionnelle de gestion de structures musicales.

Quel est ton métier ?

Je travaille comme programmateur dans une salle de concert à Montreuil, Le Chinois. Et avant ça, je travaillais dans une autre salle de concert, l'International, dans le 11ème arrondissement, qui a fermé définitivement

malheureusement. À côté de ça, je gère bénévolement un petit label de rock indé, Howlin' Banana Records, depuis 2011.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Principalement de la programmation de concerts dans le cadre de mon travail, et des sorties de disques via mon label. Le tout essentiellement sur une esthétique rock indé.

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

La direction/veille artistique je pense, c'est



la partie la plus excitante de mon travail, mais j'apprécie beaucoup aussi tout l'aspect humain, les rencontres avec les groupes, le public, les équipes d'autres salles et d'autres labels.

Tu pourrais travailler pour un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Dans le cadre de mon activité de programmation, complètement, ça fait partie du job parfois ! Mais pas avec le label, c'est un hobby que je pratique par passion, donc ça n'aurait pas d'intérêt pour moi de travailler sur un disque ou un groupe pour lequel je n'ai pas un coup de cœur.

Comment choisis-tu les artistes avec lesquels tu travailles ?

Je fonctionne beaucoup au coup de cœur, que ce soit avec le label ou la programmation. Et j'ai la chance de travailler dans une salle de concert où l'on a une liberté totale sur la DA, donc je peux me faire plaisir et programmer des artistes dont j'apprécie vraiment la musique. Même si dans le cadre de mon travail, je dois aussi mixer ça avec des considérations plus pragmatiques, de budget ou de remplissage, forcément.

Ce n'est pas frustrant parfois de devoir gérer ses groupes et de ne pas profiter des concerts ? En tant qu'homme de l'ombre, tu es partout sauf avec le public pour écouter tes artistes ?

On s'y fait ! (sourire) C'est vrai que paradoxalement, je vois assez peu de concerts, du moins en entier, alors que je passe bien 3-4 soirs chaque semaine dans une salle de concert.

Un artiste dont tu aimerais manager/signer/faire la promotion ?

Pas trop d'idée !

Ça rapporte ?

Pas trop (rire), mais c'est un peu par choix quand même, j'ai toujours opté pour des boulots où je pouvais travailler sur des projets qui me parlent vraiment, plutôt que des postes aux conditions plus confortables.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

J'ai commencé par écrire quelques chroniques pour un webzine, et bosser bénévolement pour une asso qui organisait des concerts à Paris à la fin des années 2000. Ensuite, j'ai monté mon label en 2011 sans trop savoir ce que je faisais, et j'ai appris sur le tas, au fil des

projets et des rencontres !

Ton coup de cœur musical du moment ?

Un groupe mexicain qu'on fait jouer cet été, Diles Que No Me Maten. Leur nouvel album sort le 12 juin, un mélange de jazz, kraut et post-punk, super inventif et très beau.

Es-tu accro au web ?

Pas trop, j'essaie de couper autant que possible quand je ne travaille pas.

À part le rock et la musique, tu as d'autres passions ?

Oui bien sûr, à vrai dire, j'écoute de moins en moins de musique sur mon temps libre, vu que j'y consacre déjà l'essentiel de mes journées ! Je m'intéresse beaucoup au cinéma, quand je ne suis pas au Chinois pour le boulot je passe pas mal de mes soirées à regarder des films, ou alors à lire ou jouer aux jeux vidéo.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Je ne sais pas trop, je n'ai pas vraiment de plan de carrière (rire), mais en tout cas j'espère que j'aurai encore la chance de bosser avec la même passion, dans des lieux ou des structures qui me ressemblent.

Merci à Tom !

■ Ted
Photos : DR



Tous les anciens numéros
sont à télécharger
gratuitement
sur le W-Fenec.org



EN SEPTEMBRE MAG SPECIAL FESTIVAL



**PHOTOS
REPORTAGES
INTERVIEWS**

**HELLFEST
MOTOCULTOR
HEAVY WEEK-END
FESTIVAL 666
ROCK A BLOCK
FURIOSFEST
OMEGA SOUND**

...



0626



édition papier limitée à 50 exemplaires